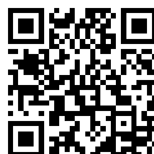
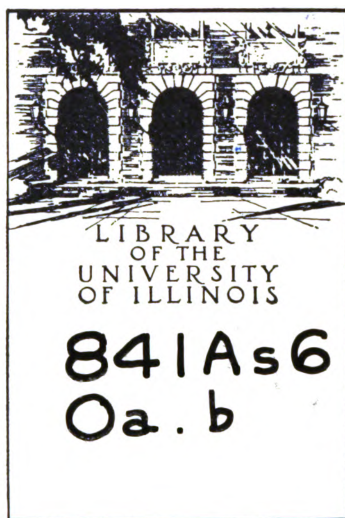




LA
CHANSON D'ASPREMONT

COLLECTION MÉDIÉVALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE LALAU

Il est tiré de chaque ouvrage cent exemplaires de luxe.

Un exemplaire unique sur japon ancien contenant tous les dessins originaux de l'illustration, et deux suites en noir et en teinte des illustrations hors-texte.

Quatre-vingt-dix-neuf exemplaires sur velin de Madagascar avec deux suites des illustrations hors texte.

Précédemment parus :

LA CHAMBRE DES DAMES, *par* A. MARY.
Illustrations de A. Raynolt.

ÉREC ET ÉNIDE. LE CHEVALIER AU LION, *par* A. MARY.
Illustrations de M. Lalau.

BERTHE AU GRAND PIED, *par* L. BRANDIN.
Illustrations de M. A. Servant.

LOUIS BRANDIN

LA CHANSON D'ASPREMONT

D'APRÈS UN POÈME DU XIII[e] SIÈCLE

PRÉFACE DE JOSEPH BÉDIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE M. A. SERVANT



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C[ie], ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE
PARIS

PRÉFACE

Aspremont, c'est le massif d'Aspromonte en Calabre, dont les derniers contreforts dominent la mer de Sicile. Venus d'Afrique, les Sarrasins s'y sont établis; ils occupent Rise, « la noble cité maior », c'est-à-dire Reggio, d'où ils menacent Rome et la chrétienté. Mais Charlemagne franchit les Alpes, les combat, les rejette à la mer. C'est là tout le sujet de ce poème de plus de onze mille vers. Défis injurieux des Sarrasins, appel du ban et de l'arrière-ban, camps dressés dans les plaines, escarboucles qui brillent au faîte des tentes, fers des destriers sonnant au long des routes sur les dalles romaines, combats singuliers et batailles rangées, gonfanons déployés au vent, ruses pour forcer

les défilés de l'âpre montagne, embûches et assauts, victoires et revers, l'action du roman imite le mouvement d'une armée en marche, et les joies aventureuses ou les misères de la vie guerrière lui fournissent toutes ses péripéties et toutes ses couleurs.

C'est à M. Louis Brandin que nous en devons l'édition princeps, récemment parue (Collection des Classiques français du moyen âge, *2 vol., 1919 et 1920*). *Il a choisi l'une de ses meilleures recensions, celle que nous a conservée, entre autres manuscrits, le beau manuscrit dit de Wollaton Hall, qui date de la fin du* XIIIe *siècle, et il l'a entourée, en excellent érudit, des soins les plus attentifs et les plus ingénieux. Mais, non content de s'acquitter de ses tâches de philologue, et comme pour s'en délasser, il s'est complu, en outre, à une sorte de jeu : au jeu très noble, car il est très difficile, de transposer le vieux texte en langage d'aujourd'hui, et voici qu'il nous offre ce renouvellement.*

Les lettrés se plairont-ils à ces imaginations vieilles de plusieurs siècles? Il l'espère, et je l'espère aussi : multa renascentur... *Encore convient-il que le lecteur consente, au préalable, un certain effort de sympathie*

*historique; qu'il se souvienne qu'*Aspremont *n'est qu'un fragment, une page détachée d'une immense épopée, l'un des vingt romans que domine la figure du Charlemagne légendaire et qui forment la* Geste du Roi.

L'histoire poétique de Charlemagne est des plus étranges et des plus merveilleuses. De son vivant même les poètes de sa cour l'avaient célébré comme un nouveau Constantin, et les clercs des âges suivants, au IXe *et au* X^e^ *siècle, n'avaient cessé de le glorifier. Mais c'est aux approches de la première croisade, vers la fin du* XIe *siècle, que son personnage passa du monde des gens d'église au monde des laïcs, et prit, si l'on peut dire, un sens national.*

A la faveur des guerres saintes menées par les Français, croisades d'Espagne, croisades de Palestine, son nom, symbole d'un grand passé, devient aussi le symbole des efforts et des espoirs du temps présent. L'image se forma, plus légendaire que vraie, qui le représentait comme ayant usé sa vie à parcourir la terre pour le service de Dieu. Parce qu'on voyait réellement au terme de certains pèlerinages des monuments de sa sollicitude, à Rome la Schola Francorum, *à Jérusalem*

l'église de Sainte-Marie-Latine, par lui fondées; parce que plusieurs fois il était descendu en Italie pour assister les papes; et parce que ses armées, franchissant les Pyrénées à l'Orient comme à l'Occident, avaient réellement combattu les Sarrasins devant Pampelune comme devant Barcelone, on le chercha, on le trouva sur toutes les routes; c'était lui, disait-on, qui les avait frayées par le pic et la pioche, lui qui avait dressé cette croix de pierre, la Crux Caroli, *au col de Roncevaux, fondé cet hospice au val de Suze, trouvé la voie à travers le Mont Saint-Bernard, lui, le pèlerin armé, jamais las. C'est pourquoi les prédicateurs de la croisade le présentaient aux rois comme un modèle; c'est pourquoi Godefroy de Bouillon et Baudoin de Flandre se glorifièrent de descendre de lui; c'est pourquoi, en 1101, la nouvelle courut parmi les croisés qu'il venait de ressusciter et qu'il se mettrait à leur tête.*

Des légendes foisonnèrent, fomentées par des églises sans nombre. Tout au long des routes de France, d'Italie et d'Espagne, les pèlerins et les jongleurs crurent suivre ses traces : ils le retrouvèrent à toutes les étapes. Dans l'amphithéâtre romain de Precipiano

comme dans les ruines de Julia Fidentia, dans les arènes de Poitiers et de Bordeaux; dans les mines d'or qu'avaient exploitées les Romains près du lac de Carucedo, des légendes carolingiennes s'incrustèrent; thermes, castra, oppida *devenus « châteaux aux Sarrasins », nécropoles gallo-romaines devenues sépultures des barons de Charlemagne, voilà le paysage des chansons de geste.*

Et peu à peu les traditions d'abord isolées des sanctuaires furent reliées les unes aux autres par le lien réel des itinéraires et par le lien mystique d'un idée : l'idée d'une mission de la France, que Charlemagne avait jadis remplie et qu'il s'agissait présentement de reprendre. Charlemagne devint le Roi-Croisé. Les Français conquièrent les pays, non pour eux-mêmes, mais pour Dieu, pour « essaucier sainte chrestienté » : c'est tout l'esprit de la croisade et c'est tout l'esprit des plus antiques chansons de geste.

Il s'exprime magnifiquement dans la plus ancienne de celles qui sont parvenues jusqu'à nous, la Chanson de Roland. *Qui ne se rappelle le rôle qu'y tient Charlemagne? Élu de Dieu, il règne sur la chrétienté comme Saül sur Israël, et les douze pairs sont autour de*

lui comme les douze apôtres autour du Christ; il va où Dieu le veut. Quand il se bat, l'ange de Dieu le réconforte; quand il dort, Dieu lui parle par la voix des songes, et saint Gabriel veille à son chevet. S'il envoie au péril un de ses fidèles, il lui dit : « Allez, au nom de Jésus et au mien », et il l'absout. A l'instant où ses Français entrent dans la bataille, il les bénit de sa main droite. Paré de sa vieillesse surnaturelle, majestueux, hiératique, il émeut pourtant, il reste proche de nous, car il participe de l'humaine condition, qui est de servir et de souffrir, et il ressent la dureté de sa mission : quand son devoir est fait, son devoir recommence. A peine a-t-il vengé le désastre de Roncevaux et tandis qu'il pleure encore ses morts, l'ange de Dieu vient vers lui implacable et le lance à nouveau vers une autre guerre, vers la lointaine cité d'Imphe où des chrétiens l'appellent à leur aide :

« *Dieus! dist li reis, si penuse est ma vie!* »

Son camp, sa cour n'en resplendissent pas moins d'entrain guerrier et d'allégresse. Son

épée s'appelle du plus beau nom que puisse porter une épée : Joyeuse; et c'est la joie, en effet, que respirent ses chevaliers, la joie hautaine d'avoir librement accepté leur tâche et d'aimer la gloire, celle que l'on conquiert au service d'une juste cause, et dont on jouit sur terre, puis au Paradis en fleurs, parmi les Innocents.

Telle est l'idée que, pendant deux cents ans et plus, à l'imitation des plus anciens conteurs, d'autres conteurs, en des poèmes nombreux qui forment prologue ou épilogue à la Chanson de Roland, *ne se lassèrent pas de reprendre et d'amplifier.*

L'idée, en effet, de la « sainte mêlée », du pèlerinage perpétuel de Charlemagne et des siens ne peut s'exprimer d'une façon digne d'elle que si elle est puissamment et largement orchestrée, c'est-à-dire si elle se développe en de longs poèmes qui décriront chacun l'une des guerres du roi. Ce sera donc la quintuple série de ses guerres saintes en Palestine, en Bretagne, en Saxe, en Espagne, en Italie. Les poètes, profitant de sa longévité, lui donnent à conduire jusqu'à trois générations de ses fidèles, et, quand il est devenu trop vieux pour chevaucher, ils le

montent encore sur un char d'ébène et d'ivoire et le traînent vers de nouveaux combats.

Dans ce groupe, la Chanson d'Aspremont *est un roman assez tard venu. Les plus anciens manuscrits qui nous l'ont conservée ne datent que de la seconde moitié du* XIIIe *siècle; et c'est dans les toutes dernières années du* XIIe *siècle au plus tôt que le poète a dû composer son ouvrage*[1].

À cette date il profitait de toutes les imaginations antérieures et l'on salue au passage, comme de vieilles connaissances, une infinité de thèmes et de motifs empruntés par lui à d'autres poèmes et qu'il exploite avec une singulière virtuosité.

C'est que de son temps les antiques chansons de geste ont déjà fortement évolué du mode héroïque au mode héroï-comique. Elles sont faites pour l'amusement de publics mêlés, le plus souvent assemblés au hasard dans des baraques de foire, et qu'il s'agit de conquérir vite, par des moyens éprouvés, gros effets de comique ou de pathétique, comme

1. *On trouve dans la* Chronique de Turpin *(vers 1150) un* Agolant, *qui est le héros d'une chanson perdue : c'est un tout autre personnage. Le poète d'*Aspremont *a emprunté ce nom à ce roman et c'est tout.*

font aujourd'hui les auteurs de drames populaires, de romans-feuilletons, voire de romans-cinémas.

Dans la Chanson d'Aspremont, *comme dans les modernes romans de cape et d'épée, tout est démesuré. Les nations qui composent l'armée chrétienne sont si nombreuses qu'on ne saurait les énumérer toutes. Dans les batailles, le recul et l'avance des troupes ressemblent au flux et au reflux d'une immense marée. La tente du Sarrasin Aumont peut contenir mille hommes à la fois; il faut mille sept cents mulets pour porter l'or d'un tribut. Gigantesques sont les prouesses : les épées tranchent en deux d'un seul coup l'adversaire et son cheval.*

Alors, comme aujourd'hui, les publics populaires se plaisaient au merveilleux. C'est pourquoi, dans Aspremont, *l'on voit voler par les airs des griffons qui mesurent trente pieds de la tête à la queue et dont les yeux brillent comme des charbons ardents. Sur le sol rampent des scorpions énormes, assez forts pour arracher au talon des chevaliers leur bel éperon d'or. Un simple anneau passé au doigt protège contre tout maléfice et donne la richesse avec la puissance. Une*

escarboucle enchantée reflète les mouvements d'une armée et d'une flotte.

Alors, comme aujourd'hui, il fallait à ces publics le piment de quelques épisodes d'amour et de galanterie, et dans Aspremont, *les beaux chevaliers ne manquent pas de conquérir les belles Sarrasines.*

Dans Aspremont, *comme dans les « films » actuels, les caractères sont largement taillés, selon les partis-pris de simplification et de grossissement que requièrent les publics forains. Il y a d'un côté les bons et de l'autre les méchants. D'un côté les chevaliers de Charlemagne, qui sont nécessairement des preux, de l'autre les Sarrasins, les Turcs et autres Orcaniens, gens orgueilleux et perfides. S'ils supplicient, par erreur, leurs meilleurs guerriers, s'ils se trahissent et se déchirent entre eux, s'ils voient leurs dieux abattus et honnis, s'ils sont écrasés, c'est qu'on reconnaît les méchants à ce qu'ils sont tout à fait stupides et dignes de leur sort, qui est d'être finalement châtiés.*

La merveille est qu'une poésie adressée à d'aussi larges publics et qui vise la foule, garde pourtant une fière tenue, une part de grandeur chevaleresque. Que de noblesse dans

ces figures à peine ébauchées! C'est Girard de Fraite, le vieux duc qui ne reconnaît pas d'autre suzerain que Dieu, et qui veut bien combattre pour lui, mais non pour Charlemagne. C'est Richer, le jeune chevalier choisi pour porter un message au camp des ennemis, empêché de remplir sa mission par toutes sortes de maléfices, et qu'on admire plus en sa mésaventure que d'autres preux en leur succès. Ce sont les « enfants », Roland, Haton, Estolt, Bérenger, que l'on a enfermés dans la tour de Laon pour les tenir loin de la bataille, et qui s'échappent, volent des chevaux, galopent nuit et jour, rejoignent l'armée; et, sous leur conduite, quarante mille enfants se jettent dans la mêlée et entrent à leur tour dans l'épopée.

« Les délicats sont malheureux; rien ne saurait les satisfaire. » Ne demandons pas à ces poèmes faits pour le bon peuple les raffinements aristocratiques des romans de Chrétien de Troyes. Écoutons plutôt, dominant la foule mouvante et vivante, debout sur les tréteaux de sa baraque, le jongleur. Le jongleur, de toute sa force, de toute sa voix, s'imposant au public capricieux que la foire d'automne ou de printemps a rassemblé au-

tour de lui, lance ses strophes : il n'a pas d'auditeur qui lui soit plus cher que celui-là qui l'écoute encore sept siècles après qu'il s'est tu.

JOSEPH BÉDIER,
de l'Académie française.

NOEL 1924.

PREMIÈRE PARTIE

LA LUTTE CONTRE AUMONT



I

CHARLEMAGNE DANS SON PALAIS D'AIX-LA-CHAPELLE

SEIGNEURS, vous plaît-il ouïr comment en Aspremont Charlemagne vainquit Aumont et Agolant qui étaient venus livrer bataille à l'armée des chrétiens, et comment il adouba Roland chevalier et au flanc gauche

lui ceignit Durendal? Écoutez-moi : je commence ma chanson.

C'est la Pentecôte. Charlemagne est dans son palais à Aix-la-Chapelle. De toutes parts ses hommes sont venus célébrer l'anniversaire de son couronnement. Autour de lui, sur le perron de marbre, ils se pressent.

Aux gentilshommes de haute noblesse Charles distribue des étoffes et des manteaux de soie d'Alexandrie, de bons hanaps, des coupes d'or fin, de beaux autours, des faucons de prix; aux pauvres chevaliers il donne des palefrois, des chevaux, des deniers.

« Seigneurs, dit le duc Naime, la couronne doit être posée sur le chef de celui qui en puissance vient immédiatement après Dieu. Or, écoutez bien ces paroles : à tous ceux d'Allemagne, de Pouille, de Romagne, de Lombardie, de France, de Bretagne, d'Aquitaine, Charlemagne défend d'être assez osé pour ceindre l'épée au flanc d'un écuyer. Que tous ceux qui désirent recevoir la colée viennent à sa cour; Charles veut se réserver le droit de les armer chevaliers. »

Le roi est empli de liesse et de lui nul ne s'éloigne sans rayonner de joie. Deux rois et Naime s'agenouillent : « Sire, déclarent-ils, ces chevaliers que tu vois appuyés contre les colonnes du palais ou couchés sur ces étoffes

de soie, sous le ciel il n'y a pas de terre que pour toi ils ne soient prêts à conquérir. Si jamais de nouveau une partie quelconque de ton empire est menacée, tu peux compter sur leur aide; à ton premier appel, ils marcheront contre tes ennemis.

— Naime, dit l'empereur, en vérité, si les Sarrasins nous provoquent encore, c'est moi qui les combattrai : je les vaincrai moi-même; puis je répartirai leurs dépouilles entre tous mes seigneurs : car je veux qu'à moi seul mes seigneurs doivent tous leurs biens. »

II

LE MESSAGE DE BALAN

Le repas est prêt, les nappes sont mises, le vin est versé; sept cents gentilshommes, fils de comtes et de princes renommés, tous vêtus d'hermine et de petit-gris, s'apprêtent à se mettre à table, mais le roi n'a pas encore pris place, il n'a pas encore quitté son perron de marbre.

Tout à coup apparaît un chevalier. Ses cheveux blonds sont tressés en nattes qui lui retombent sur les épaules et jusque sur les hanches; ses grands yeux brillent d'un vif éclat; son visage respire la joie et la gaieté; si l'ardent soleil ne l'avait hâlé, son teint serait aussi blanc et aussi délicat que celui d'une pucelle. Il a les traits nettement découpés, de grands bras, une forte poitrine; il se tient droit; il a la jambe fine et le pied bien tourné. Quand il entre dans le palais, il n'a comme vêtement que son bliaud qui lui retombe en

deux pans sur les côtés. Il retire son épée au pommeau d'or ciselé et il la passe à un Turcople qui se trouve derrière lui.

Le gant droit à la main, il s'approche de l'empereur et lui dit à haute et ferme voix, de façon à se faire bien entendre : « Que Mahomet, notre Dieu, qui veille sur nous, protège Agolant et Aumont, Triamodès et Gorhant et toutes leurs armées, et qu'il abatte Charles, l'orgueilleux, et tous ses conseillers! Oui, Charles, ta conduite indigne envers mon seigneur l'a rempli d'un juste courroux. Depuis plus d'un mois Agolant chevauche par tes terres et ravage tes royaumes. Il veut t'en dépouiller pour te châtier de tes mauvaises actions. Et moi qui te suis envoyé comme messager, tu vois cette bague que j'ai au doigt : pour pouvoir la garder, à celle qui me l'a donnée, et qui était bien loin d'être laide, j'ai, par amour, juré de mettre à mort un Franc de ma propre épée.

— Ami, dit Charles en souriant, puisse Dieu de nous avoir pitié!

— Sire empereur, écoute-moi. Il y a au monde trois vastes terres dont je puis te dire les noms : l'une s'appelle Asie, la seconde Europe et la troisième Afrique : d'autres il n'en existe point. Ces trois terres sont séparées par la mer. C'est de la meilleure des trois

que mon sire est maître. L'an dernier les païens ont consulté le sort : il a déclaré que les deux premières devraient être unies à l'Afrique. Or donc, mon sire vient saisir ton Europe ; il ne te reste plus, Empereur, qu'à conclure un accord avec Agolant. Quant à moi, je m'appelle Balan. Au roi je sers d'ambassadeur ; je n'ai pas accoutumé de dire mensonges ni vaines paroles : si de ce qu'ici j'avance tu exiges une preuve, à un de tes vassaux je suis prêt à la donner. Si tu n'écoutes mon conseil, tu agiras en insensé. Tu n'as pas d'armée qui puisse dompter la nôtre ; nous te chercherons jusqu'à ce que nous t'ayons trouvé ; rien ne te sauvera, ni les bois, ni la terre, ni la mer, à moins que comme un oiseau tu ne puisses voler. Et maintenant, si tu l'oses, désigne, pour relever mon défi, le meilleur de tes hommes. Et prends ce bref. Si tu y trouves un mot dépassant ce que je t'ai dit, réserve-moi le sort ignoble du voleur qu'on prend sur le fait. »

A ces paroles, il jette la lettre sur le manteau de l'empereur. Celui-ci la donne à l'abbé Fromer ; l'abbé en rompt la cire ; il soupire, pleure des deux yeux, écarte les doigts et laisse tomber le parchemin.

L'archevêque Turpin le ramasse : « Sire empereur, tu as tort de donner tes messages

à lire à gens de cette espèce. Jadis, dans sa jeunesse, Fromer n'a trouvé de consolation que dans le vin. Il est bon à promettre, mais non point à donner. Sais-tu pourquoi il pleure maintenant? C'est que pour autrui il se voit obligé de vider son trésor. Va, sire abbé, va chanter tes matines; va réciter la vie de saint Omer; quant à moi, je vais donner connaissance de la lettre d'Agolant. » L'abbé Fromer répond avec violence, mais Charlemagne s'écrie : « Laissons parler le messager! »

Debout l'archevêque parle alors à haute et ferme voix. « Voici le message d'Agolant : Il y a au monde trois terres : de la plus grande je suis le maître : après avoir traversé la mer d'Afrique, je suis arrivé en Calabre. Je n'y ai laissé ni femme, ni enfant. Je jure par Mahomet et par Tervagant que, si tu ne renonces à ta foi en Dieu, si tu ne courbes ta tête sous notre loi, si tu ne te fais l'adepte de notre religion, de ta vie je ne donnerai un besant. »

Les Français disent : « Vraiment, Agolant parle bien et de menaces il sait fort bien user. »

Turpin reprend : « Voici encore ce que dit Agolant : Moi, Agolant, j'ai grand courroux contre toi, Charlemagne; je détruirai la

chrétienté; de mes deux mains je te tuerai. Et Aumont, mon fils, sera couronné à Rome. Je viens avec toute mon armée qui compte sept cent mille hommes. Avant que tu n'aies pu gagner les plaines de Romagne, la chrétienté sera mise en pitoyable état. Si toutefois je me décide à ne pas te passer au fil de mon épée fourbie, tu ne feras plus jamais campagne. Tout au plus te donnerai-je à gouverner une terre dont tu seras sénéchal. J'ai dit. »

Et Balan demande au grand empereur : « Que répondrai-je à Agolant, mon seigneur? Tu ne songes certes pas plus à le combattre que le malart ne songerait à lutter contre l'autour. Il y a cent mille hommes qui forment notre avant-garde et c'est moi qui dois frapper le premier coup : c'est un droit que je tiens de mes ancêtres. J'ai un cheval blanc comme fleur de pommier; sur mon gonfanon de couleur bleue sont brodés trois lions à la gueule grimaçante. Quand tu verras tes gens lutter contre les nôtres, tu ne seras pas sage si tu n'es saisi de peur. Si tu ne renonces à cette lutte, mes deux yeux chercheront vainement un être soumis à condition pire que la tienne. »

A ces mots, le roi veut le frapper. Mais le duc Naime accourt : « Grâce, beau sire, au

nom de Dieu le Créateur ! Un tel acte, on le blâmerait chez toi. »

Alors Charlemagne s'écrie : « Il ment, le félon païen ! Dis à ton seigneur que, dans quelques jours d'ici, je porterai mon oriflamme en Aspremont. Jamais, tant que Dieu me tiendra en force et en vigueur, de quelque mortel que ce soit je ne dépendrai. »

*
* *

La nuit commence à tomber. Charlemagne se dirige vers la table. Le messager s'apprête à repartir. A Charlemagne il veut demander congé. Mais le duc Naime prend Balan par le bras : « Ne te hâte point, messager. De ceux qui viennent parler à l'empereur, dès le premier jour nul ne s'en peut retourner. Viens donc à notre fête. Je te montrerai trois cents chevaux. Tu prendras les deux meilleurs : ils remplaceront les tiens qui de leur course sont las. » Balan l'entend ; de haut en bas il le toise : « Chrétien insensé, tu veux donc me tenter. Je ne suis pas venu ici pour recevoir des présents, mais pour m'acquitter de la mission dont m'avait chargé mon seigneur. Si je pouvais te rencontrer en Aspremont, je te ferais payer tes paroles fort cher. — Sire,

dit Naime, pour le moment laissons ce sujet. »

A Balan on apporte un manteau de petit-gris, doublé de soie d'outre-mer; le Sarrasin s'en enveloppe, se lève et gagne la table. Naime l'accompagne à sa place, en face de Charlemagne. Le duc de Bavière passe l'aiguière d'or à Balan et il le sert lui-même. Balan, le front soucieux, la tête baissée, voit la salle pleine de seigneurs, vêtus de petit-gris, de vair et d'hermine, et portant bliauds de soie; il voit les coupes d'or fin et d'argent provenant du trésor de Constantin que Charlemagne conquit outre-Rhin, quand il vainquit le Saxon Witikind, étinceler aux lueurs des tortils de cire. Balan mange et remarque combien Charlemagne domine toute la cour; de la barbe de l'empereur, qui lui tombe jusque sur la poitrine, ses regards ne peuvent se détacher et il se dit : « Si Charlemagne n'avait pour le servir que ceux qui sont ici et qui boivent ses vins parfumés, cela suffirait pour m'apprendre qu'Agolant a entrepris chose folle. Charles ne croit qu'en Dieu; en lui il met toute sa confiance et son espoir. »

Charlemagne l'appelle : « Messager, frère, dis-moi ce que le roi Agolant a en pensée. Veut-il vraiment détruire sainte chrétienté?

— Oui, Sire, il l'a prise en haine. Cet été il conquerra la Pouille et la Sicile, et cet

hiver son fils sera couronné à Rome. Il te cherchera jusqu'à ce qu'il te trouve.

— Ah! Dieu, dit Charlemagne, permets-moi de briser ces projets. Frère, messager, n'oublie pas de mander de par moi à ton maître qu'il prenne garde de ne pas se heurter à mes forces en Pouille, si jamais il y entre.

— Agolant, réplique Balan, veut posséder tout ce qu'Alexandre a conquis en son âge; il le réclame à titre de souverain. Ses armées sont puissantes. Il n'y a pas d'homme qui l'égale en sagesse; il porte au menton une barbe fleurie; il te hait d'une haine implacable. Ne t'avise pas de lutter contre lui. Vidons la querelle en un combat particulier. Si je vaincs ton champion, je te conduirai en Aspremont. Tu joindras les mains devant Agolant : tu lui rendras hommage et tu recevras le pays de son propre don.

— Frère, dit Charles, sais-tu ce que nous ferons? Tu vas partir, et nous, nous resterons ici : à lui ce pays quand nous nous enfuirons! »

L'empereur a fini de manger; on passe de nouveau les aiguières d'or et l'on ôte les nappes. Le duc Naime héberge le messager Balan. Il n'y a point de fruit ni de fin morceau qu'il ne lui procure, et toute la nuit ils discutent de Mahomet et de Notre Seigneur.

Le lendemain matin, Balan dit à Naime : « Je pars, car je suis resté trop longtemps ici. Je vais porter mon message et je ne tarderai pas à faire ce que j'ai en pensée. »

L'aube paraît, le jour commence à luire; Balan monte sur le plus beau des deux coursiers dont le duc Naime lui a fait présent; il sort de la ville par la grand'route. Plusieurs fois il se retourne. En chevauchant, il pense à Charles et à sa cour. Il regrette déjà de quitter les Français où il a trouvé tant de bonté. Ah! s'il ne craignait d'être honni par les siens, comme il se hâterait de demander le baptême!

III

BALAN ACCUSÉ PAR LES PAIENS

BALAN passe la Pouille et la Calabre et après trois jours de course forcée le voilà en Aspremont. Il descend de cheval tandis qu'Hector, le fils du roi Lampal, lui tient l'étrier. A travers la foule des Sarrasins il arrive jusqu'à Agolant qu'il trouve sous un pin aux vertes aiguilles.

« As-tu vu Charles? dit le roi Sarrasin. Et lui as-tu parlé?

— Oui, Sire, je ne lui ai rien caché. Je l'ai vu à la fête annuelle de son couronnement, à Aix-la-Chapelle. Par Mahomet! Charles est preux, fort et vaillant, et son peuple l'emporte sur les autres comme l'or l'emporte sur le cuivre et les autres métaux. Il te mande que, dans quelques jours, il viendra avec ses vassaux s'établir ici même. Tu peux être sûr, ô roi, qu'alors il se livrera de terribles combats. »

Triamodès, le roi de Valorie, s'écrie, fu-

rieux : « Maudit le messager qui à tel point vante l'ennemi! Si le fier Charlemagne t'a donné son or et son argent, tu veux par trop lui en témoigner ta reconnaissance.

— Maudit soit qui ose ainsi parler! réplique vivement Balan. Oui, j'ai vu Charles en sa cour à Aix; je l'ai menacé fièrement, mais je n'ai pu par là l'emplir de crainte. Et le duc Naime m'a donné à choisir deux chevaux parmi trois cents dont on tiendrait le plus lent comme encore fort rapide. Félon serais-je, si je mentais. Par Mahomet! jamais n'ai-je vu une gent comme celle de Charlemagne. Il semble que, si l'on pouvait fréquenter plus souvent les Français, la vie gagnerait en bonheur et en durée. Et voilà ce que, pour notre salut à tous, je suis venu vous mander d'une traite. Toutefois, de mes paroles nul ne me semble ici vouloir tenir aucun compte. Si l'on se bat, je serai le premier à frapper; c'est un droit que je tiens de mes parents. Fi du couard qui n'ose affronter son pair! D'ailleurs l'avenir vous montrera si je dis vérité ou mensonge. »

Le roi Moïsan, celui qui porte l'étendard d'Agolant, se lève et dit :

« Balan, expose-nous la vérité et ne nous cèle rien : Charlemagne reniera-t-il sa foi? Fuira-t-il ou nous attendra-t-il? »

Balan se met à rire : « Fi de celui qui recourra au mensonge! J'ai vu les messagers qu'il se disposait à envoyer. Certes Charlemagne viendra, soyez-en convaincus. Il a peu de gens, mais ils sont pleins de valeur. Et maintenant je vais manger, car voilà trois jours que je n'ai pris la moindre nourriture. »

Balan s'éloigne. Alors les rois païens, le roi Moïsan, le roi Danebus, le roi Hector, le roi Lampal le chenu, le roi Triamodès et le roi Gorhant se rapprochent d'Agolant et ils disent assez haut pour être entendus de lui : « Or donc Balan est revenu. En vérité il a été acheté par les Français : toutes ses paroles le prouvent. Pour notre sécurité, il faut qu'il soit noyé ou pendu. »

Cependant Balan est arrivé à son hôtel où ses gens lui font un accueil empressé.

Après avoir bien bu et bien mangé, il s'apprête à repartir : il passe chausses de soie qui lui moulent les jambes, bliaud de soie lamé d'or fin, manteau de soie bordé d'hermine et, avec légèreté, il saute sur son palefroi tondu. Il regagne la cour où ses ennemis l'attendent en médisant de lui; le roi Agolant est tellement irrité qu'il en a presque perdu le sens. Balan est grand et fort, célèbre entre tous ses pairs par sa bonté : il apparaît au milieu d'eux comme parmi les oisillons un faucon sorti

de la mue. Quand il entre dans la grand'salle, tous se taisent et restent muets. Il n'y en a pas un qui ne lui veuille mal.

Le roi Agolant parle le premier. « Sire Balan, je ne puis le celer. Je t'ai nourri et élevé dès ton enfance et je t'ai ceint l'épée au flanc gauche ; ta valeur t'a conquis la couronne royale ; pour moi tu as pris peines et affronté dangers ; au péril de ton corps tu es allé en France auprès de Charlemagne. Or, tu le sais : l'empereur tient une part de mon héritage. Cela n'empêche point que, en retour des présents que t'a donnés Naime, tu n'aies à notre grand ennemi tout dit et tout conté sur moi et mon armée. Maintenant rends compte de tes actes à tes pairs qui vont te juger ; c'est de vie ou de mort qu'il s'agit pour toi présentement ».

Balan se dresse vivement et parle à haute et ferme voix : « Oui, riche roi Agolant, tu m'as nourri et élevé depuis mon enfance et au flanc gauche tu m'as ceint l'épée ; enfin tu m'as donné la couronne de roi. Mais, je t'en prie, dis-moi : depuis que j'ai porté les armes, est-il un de tes hommes qui t'ait autant servi que moi ? Guère il n'y a que je suis venu d'Orient ; je t'ai sans arrêt gagné quatre batailles : tu as les terres et moi j'ai eu les peines grandes. Ceux qui m'entourent et qui veulent me con-

damner à mort font leurs conquêtes en restant à tes côtés : eh bien, que l'un d'eux se lève et qu'il prouve que le présent du duc Naime est le prix d'une trahison ! Contre tous mes accusateurs je te présente mon gant que je n'ai, à la cour de Charles, jamais commis contre toi la moindre vilenie et que je n'ai jamais à qui que ce soit permis de douter de ma foi en nos dieux, quoi que je fasse d'ailleurs par la suite des jours. »

Salatiel, un noble et riche roi, plein de félonie, se lève : « Agolant, sache-le donc : par sa conduite présente Balan a effacé tous les services qu'il t'a pu rendre : ses paroles ont rempli de crainte ton armée qui, en l'entendant, se serait immédiatement enfuie, si la mer n'eût été là pour l'arrêter. »

Balan durement se lamente, puis il dit : « Agolant, croiras-tu le roi Salatiel, lui qui t'a si souvent défié, lui qui, un jour, dans la bataille du Val de Timoriel, te massacra dix mille de tes hommes, lui que j'ai ramené à ton obéissance, lui sur qui je t'ai conquis trente villes et autant de châteaux ? Feras-tu appel au témoignage de celui qui a pris tes deux neveux, Durand et Ospiniel, les fils du roi Cadiel, et qui les a tenus dans les chaînes pour les tuer enfin de son propre couteau ? »

Triamodès se lève et dit à haute et ferme

voix : « Entends-moi, Agolant. J'ai idée que les Français ont rempli d'effroi ton roi Balan. Eh bien, donne-moi la France; je te la demande. Tu me la laisseras et tu retourneras en Afrique la grande. Cependant, par Mahomet et par Tervagant! je ne tarderai pas à te faire présent du chef de Charles. Saint Pierre, que les chrétiens considèrent comme leur protecteur, eh bien, je l'anéantirai devant leurs yeux à tous, de sorte qu'il n'y aura plus personne pour croire au paradis, et à sa place nous mettrons les dieux en qui nous avons foi. A Pâques j'aurai sur mon chef la couronne d'or resplendissante : alors je te rendrai hommage, et de Balan je tirerai la justice que mérite l'homme qui croit au Dieu des chrétiens. »

Balan l'entend ; au cœur il en a souffrance. Plein de courroux et d'amertume, il dit au roi : « Ecoute-moi, sire Agolant : je te le répète, moi qui t'ai depuis si longtemps servi ; je te le répète et nul ne m'en fera dédire : j'ai vu Charles et sa cour ; j'ai ouï ses paroles et ses menaces. Quand tu seras toi-même en présence des chevaliers français, couverts de fer, sur leurs chevaux bardés de fer, tu comprendras contre quelle force tu veux lutter. Attends ce moment pour juger si j'ai commis acte de félonie Si alors tu considères que je suis un traître, chasse-moi de toute l'étendue

de ton pays. Mais défie-toi de Triamodès et de ses conseils. Je sais pourquoi il me hait ; n'est-ce pas moi qui l'ai soumis à ton pouvoir et jeté à tes pieds ? Jamais il ne me chérira et, comme le vilain le dit en son proverbe : Le fils du chat doit prendre la souris. »

Alors à Triamodès Aumont, fils du roi Agolant, jette un regard plein de fureur. Il s'écrie : « Comment ? C'est Triamodès, le roi de Valorie, qui voudrait l'emporter sur moi ! Tant que je serai vivant et bien portant, vous prendrez la France, toi et les tiens, si l'on vous le permet. Sept ans avant que cette armée eût été réunie, on m'a donné à moi la terre des Français ; c'est moi qui en serai le roi ! Et si vous jugez qu'on tue Balan, comme un qui mérite la mort, eh bien, je vous l'affirme : on ne le tuera point. La vérité je vais la dire, que l'on veuille en pleurer ou rire, qu'on m'en haïsse ou qu'on se gabe de moi : par sa valeur, par son courage, par ses prouesses, par ses actions d'éclat, de sept royaumes Balan a accru notre puissance. Il n'est roi qui puisse oublier tels services ! Non ! je ne permettrai point que Balan soit condamné à mort. »

Aumont a parlé et tous restent immobiles. Alors Balan, bouillant de colère : « Agolant, on me tient pour ton favori et ton dru ; mais tu m'as causé en ce jour grande souffrance

puisque tu m'as tenu pour traître. Il n'y a nul homme ici, jeune ou chenu, de haut rang ou de basse extraction, pour grands que soient sa force et son courage, que je ne te remette mort ou vaincu, si contre moi il ose lever son bouclier. »

Hector, fils de Lampal, s'écrie : « Honte à qui croira, comme le dit Balan, que Charles serait assez osé pour jamais te livrer bataille ! Avant qu'il nous joigne, nous aurons reçu des renforts à foison. En voyant notre grand nombre, l'armée chrétienne s'enfuira, en proie à l'épouvante. Et le vilain l'a dit, il y a bien des ans : Quiconque fuit trouve toujours quelqu'un pour le chasser. »

Gorhant, fils de Balan, se dresse, irrité comme un lion. Tout défublé, il a en main un bâton, il est vêtu d'un pelisson d'hermine qui lui serre le corps. Sénéchal du hardi roi Agolant, dru de la reine, qui n'aime que lui, il se jette aux genoux du roi : « Agolant, cette trahison jamais mon père ne l'a commise : je le jure et j'attends ici que, l'épée à la main, le meilleur de tes hommes vienne me donner le démenti. »

Agolant ne souffle mot ; personne ne bouge ; et c'est ainsi que se termine cette querelle des ennemis et des fidèles de Balan, le hardi messager qui tant eût voulu se faire chrétien.

IV

L'ARCHEVÊQUE TURPIN CHEZ GIRARD DE FRAITE

Dès que Balan a quitté la cour, Charles arrête la fête. A tous il ordonne de rentrer en leur pays et de se préparer au plus vite à lutter contre le danger qui menace la chrétienté. Petits et grands obéissent, non sans laisser échapper soupirs de leur cœur et larmes de leurs yeux.

Notre empereur est plein de colère et de fureur ; de rire il n'a nulle envie : « Par la foi que je dois à Sainte Marie ! s'écrie-t-il, aux pauvres chevaliers je fournirai armes et richesses. Pour eux j'épuiserai les trésors de mon abbaye jusqu'à l'ultime denier, l'ultime croix, l'ultime calice. »

A tous Charlemagne jette alors son appel : « Hâtez-vous de m'accompagner en ce pèlerinage. Contre les Sarrasins qui m'en veulent dépouiller aidez-moi à maintenir mon royaume. Par ma grande barbe fleurie, honnis

seront ceux qui tarderont à me joindre et bannis seront-ils à jamais eux et leur lignée! Mais, si je retiens ma couronne, à tous je donnerai de mon avoir. Que les Lombards aillent revêtir immédiatement leurs armures, car il leur faudra m'accompagner. »

Notre empereur est en ce jour plein de hâte. En grande diligence il retourne à Paris. Il fait immédiatement sceller toutes ses lettres et messagers de partir pour les remettre au plus vite.

Et Cahoer, le riche roi des Anglais, Gondebeuf, le noble roi de Frise, Burnols, le bon roi de Hongrie, Salomon, le preux roi de Bretagne, Droon, le vaillant sire de Mansois, Anseïs, le puissant roi d'Allemagne, David, le hardi roi de Cornouailles, répondent chacun ainsi : « Dites à Charlemagne que je viendrai avec dix mille chevaliers pour le défendre et pour sauver la foi chrétienne. » Et Didier, l'illustre roi des Lombards, mande à Charles qu'il le suivra jusqu'à Rome avec sa forte armée, qu'il le pourvoira de vivres et ne lui permettra de dépenser le montant d'une gousse d'ail pour l'entretien de ses hommes.

Et de toutes parts se mettent en marche vers Paris les armées avec leurs rois, leurs ducs, leurs princes, hommes de grand courage et de haute valeur.

Cependant il est encore un seigneur qui se

tient à l'écart : c'est Girard de Fraite, le puissant duc d'Auvergne, de Bourgogne, de Gascogne, du Couzan et du Gévaudan. Il est parent de l'archevêque Turpin. C'est un baron plein d'orgueil ; il ne tient ni rente, ni fief de Charlemagne ; à l'empereur il n'a jamais rendu hommage.

Charles au fier visage appelle donc Turpin, l'archevêque de Reims : « Va trouver ton parent, Girard de Fraite : dis-lui que, pour l'amour de Dieu, il vienne m'aider dans le combat que je livre pour le salut de la chrétienté ! Par la suite je lui revaudrai son appui, si jamais de mon bras il a besoin.

— J'irai trouver mon parent, dit Turpin : Il a quatre fils qui sont hardis chevaliers ; mais je crains fort cet homme plein de courroux et de violence. En recevant ton bref, il pourra se mettre en rage et pour toute réponse essayer de m'occire.

— Sire archevêque, répond le roi Charlemagne, hâte-toi à grands coups d'éperons et dis à Girard de me rejoindre au plus vite. De plus, en passant par Laon, tu trouveras dans cette ville Rolandin, Estolt, Haton et Bérenger, que j'ai élevés en ma demeure ; tu les feras enfermer dans le donjon du château ; je veux qu'ils y restent jusqu'à la fin de mes batailles contre les Sarrasins.

Ils sont trop jeunes pour nous accompagner dans nos dures campagnes.

— A la bénédiction de Dieu ! répond Turpin. Tous tes ordres seront obéis. »

Et Turpin part. Il passe d'abord par Laon. De par Charlemagne il donne ordre de garder les enfants dans le donjon du château où ils auront queux et bouteiller et beaucoup de quoi manger et beaucoup de quoi boire. A Turpin le portier promet et jure qu'il ne les laissera sortir ni le soir ni la nuit, et qu'il leur défendra de chevaucher.

Puis le noble archevêque se met en quête de Girard. Il ne cessera de le chercher que quand il l'aura trouvé. Sans s'arrêter, il chevauche jusqu'à Vienne, où il arrive un jour de jeûne. Il attend d'être à la porte du château pour tirer sur les rênes de son cheval. « Ami portier, dit-il, laisse-moi donc entrer !

— Retire-toi, répond le portier. Girard est occupé à dîner. A nul n'oserai-je permettre de passer. Demain tu le verras quand il ira au moutier.

— Portier, dit Turpin, j'ai charge d'un message que je ne puis retarder. Tiens, prends ces quatre besants d'or et me baisse le pont, et me déverrouille la porte. »

Et le portier répond : « Au nom de Notre Seigneur, très volontiers. »


M. A. SERVANT.

Le pont est baissé, la porte déverrouillée et l'archevêque Turpin monte au donjon.

A table il trouve Girard, le noble et fier duc; de nombreux chevaliers dînent avec lui; ses quatre fils le servent. Et l'archevêque salue ainsi Girard : « Que Dieu, qui créa la mer et les poissons que te présentent tes nobles enfants, sauve et protège le fils du roi Beuvon et qu'il le bénisse au nom du grand roi Charlemagne! Charlemagne te mande ceci : Agolant et Aumont sont arrivés sur la terre chrétienne avec une armée grande comme jamais on n'en a vu. Au delà d'Aspremont il brûlent le pays: ils massacrent hommes, femmes et enfants. Avec Charlemagne viens lutter; sois son compagnon d'armes contre les Sarrasins. Si tu refuses, point ne seras-tu homme sage et avisé. »

En entendant ces mots, Girard change de couleur. Avec colère il s'adresse à Turpin. « Hé! sieur prêtre, que Dieu te couvre de honte! Tu es mon parent; tu devrais m'aimer et voilà le conte que tu me viens narrer! C'est toi qui oses me demander de la part du fils au nain que je lui rende hommage! Son père, Pépin, était si petit qu'il avait l'air de rouler quand il marchait; dis à ton Charlemagne que, s'il passe sur mes terres, point ne lui sera besoin de monter en Aspremont pour livrer

de grandes batailles. D'ailleurs tu n'auras pas loisir de retourner lui mander ce mien message. » Ce disant, Girard prend en main un couteau fort coupant et soudain il le lance contre l'archevêque. Mais Turpin se détourne et esquive le coup.

« Girard, dit-il, c'est donc le diable qui t'enlève la raison. Tu verras ta terre aller toujours de mal en pis, vieil homme, qui du meurtre as la passion. Quand le pape apprendra ton action, il t'excommuniera et te rejettera de la sainte chrétienté.

— De ton pape point ne me chaut! Pour baptiser, pour marier, pour confesser, à lui je ne ferai jamais appel : je créerai bien un pape moi-même, si tel est mon gré. A nul homme sur terre jamais, fût-ce pour le montant d'un œuf, je ne rendrai hommage. Dieu seul est mon Seigneur. Quant à ton roi, je ne lui octroierai mon amour que si à mes pieds il s'incline.

— Certes tu es tout hors de sens, réplique l'archevêque. De qui veux-tu donc tenir ton fief?

— De Dieu tout-puissant.

— Hé bien! viens donc le défendre de compagnie avec Charlemagne. Sinon, tu auras un suzerain avant longtemps. »

Peu s'en faut que Girard n'éclate de co-

lère : « Sire archevêque, tu parles follement. Va-t'en vite ! Sinon, par mon âme, je te fais pendre.

— Je te jure par Dieu, réplique l'archevêque, que, dès qu'il aura détruit la race criminelle des Sarrasins qui sont entrés dans son légitime héritage, Charlemagne te livrera à un sort dur et cruel. Nulle ville, nul bien ne te laissera-t-il : en une tour, entre d'épaisses murailles il t'enfermera et tu n'y verras la lune ni le soleil. Sache-le bien, malheureux vieil homme sans foi et plein de déloyauté : il n'est créature, pour mauvaise qu'elle soit, que Dieu n'abatte quand il le veut. »

Et, sur ces mots, Turpin s'en retourne. Il est fort dolent et a mine marrie, en songeant au refus de Girard. Il passe vallées, bois, prés et champs, et il ne tire sur ses rênes qu'en rentrant à Paris.

Une fois dans la ville il s'émerveille du nombre d'hommes armés qu'il y rencontre. Là s'est réunie la fleur de la France et de la chevalerie. Là fourmillent Bretons, Angevins, Manceaux, Français de l'Ile-de-France, Normands, Picards, Lorrains, Irlandais et Anglais. De nations il y a tant que jamais jongleur ne pût toutes les nommer dans une de ses chansons. Tant est grande la presse qu'un

heaume se vend bien deux marcs d'argent et deux éperons un besant d'or.

Et toutes ces armées chevauchent en hâte vers Laon, où Charlemagne a donné ordre de se rassembler.

V

LES JEUNES CHEVALIERS DANS LE PALAIS DE LAON

Dans leur palais de Laon les jeunes seigneurs entendent des cors qui sonnent, des trompettes qui retentissent, des tambours qui battent, des autours qui crient, des coursiers qui hennissent et le bruit d'hommes armés qui chevauchent par la ville.

« C'est l'armée de Charlemagne qui passe. S'il nous était donné de la rejoindre! »

Ils disent, et, pleins d'ardeur, ils appellent le portier : « Eh! noble ami, toi qui es si généreux, laisse-nous donc aller nous divertir à l'armée! Pour te récompenser de ton bon cœur, nous te ferons, de par Dieu, chevalier!

— Taisez-vous, vils flatteurs, répond le portier. A ce métier je ne tiens guère. On y reçoit trop de mauvais coups. Ah! combien je préfère dormir tranquillement ici! J'ai reçu l'ordre de vous garder et pour cela l'archevêque

me donne bons deniers. Vous ne sortirez donc pas d'ici. Trêve à vos vaines prières! Laissez l'empereur chevaucher et se venger lui-même des maudits païens qui viennent lui disputer sa terre. »

Ces paroles enflamment le courroux des jeunes seigneurs, mais ils ne soufflent mot jusqu'au lendemain. Quand l'armée s'éloigne des murs de Laon, leur ire redouble.

Rolandin les appelle alors et leur dit : « Voilà Charlemagne parti contre les vils Sarrasins. Ah! quel merveilleux ennui de rester enfermé dans ce palais! Sommes-nous donc voleurs et assassins, pour que l'archevêque nous retienne ainsi prisonniers? Allons à nouveau parler à notre portier. Offrons-lui nos riches manteaux; et, s'il refuse de nous écouter, frappons-le avec des branches de pommier tant que d'être battu il n'ait plus jamais le désir. » Et tous répondent : « Voilà qui bien nous agrée! »

Cachant des bâtons sous leurs manteaux, ils viennent retrouver le portier.

Rolandin, le preux seigneur aux bras vigoureux, prend la parole : « Beau frère, de par Dieu, salut! Voilà le roi parti. Laisse-nous le rejoindre; nous t'en aimerons tant! Quand nous l'aurons vu, nous regagnerons le château. »

Et le portier répond : « Ne quittez ce donjon ! L'archevêque veut que vous y demeuriez ; vous en sortirez quand Charles reviendra. Maîtrisez-donc votre folie ! »

Et Rolandin s'écrie : « Maudit sois-tu ! Sus à ce félon, pour qu'il ne nous résiste plus. »

Les jeunes gens saisissent le vilain malotru et le frappent violemment. Avant que chacun lui ait donné deux coups, le portier a tous les os moulus. Le voilà étendu à terre sans vie, et les nobles jouvenceaux de sortir en courant.

Rolandin, Estolt, Haton et Bérenger ont passé la porte de Laon. Ils se hâtent vers l'armée de Charlemagne. « Amis, dit soudain Roland, allons-nous toujours marcher sur nos jambes comme des manants ? Voyez ces cavaliers là-bas. Courons-leur sus et, quels qu'ils soient, débarrassons-les de leur monture. » Et les trois compagnons de Roland répondent : « A la bénédiction de Dieu ! »

Roland frappe un cavalier qui tombe à terre et qui y reste sans mouvement : « Merci de me laisser ton coursier aragonais ! » dit Roland et, sautant en selle, il se précipite sur un autre cavalier qu'il frappe à la nuque et qu'il fait choir sur les genoux ; il prend à son tour le destrier qu'il donne à Estolt, et, continuant ainsi, en peu d'instants il pour-

voit Haton et Bérenger de bons et rapides chevaux.

Cependant les désarçonnés, gens de Salomon, s'empressent d'aller conter leur mésaventure au bon roi de Bretagne : « Sire, nos voleurs fuient là-bas; vois leurs verts panaches, leurs bliauds à fourrure d'hermine. Ah! ils ne nous ont pas donné le temps de respirer et ils nous ont battus comme on bat les ânes sur un pont. »

Salomon s'écrie : « Sus à ces bandits! »

Et il s'élance avec mille de ses compagnons.

On rejoint les jeunes gens à la descente de la montagne de Laon; ils avaient déjà pris un autour qui s'était échappé des mains de je ne sais plus quel baron.

Le roi les reconnaît : « Par Dieu, dit-il, mais c'est donc vous Rolandin, Estolt, Haton et Bérenger! » Et, s'approchant de Roland, il l'accole et le baise au visage. « Eh! comment? Vous n'êtes plus au donjon?

— Nous avons tué notre félon de portier, dit Roland. »

Il détaille l'histoire, et tous les seigneurs de rire à gorge déployée.

Lors Salomon appelle quatre de ses nobles hommes : « Gardez-les-moi, dit-il, nobles barons. »

Et ceux-ci répondent : « A la bénédiction de Dieu! »

Charles chevauche en toute hâte; son armée est maintenant complète, car devant Laon, aux hommes qu'il avait déjà, s'étaient unis Allemands et Thiois, Bavarois et Ardennois.

Il lui faut peu de temps pour arriver à Rome : sept rois, quinze ducs et cent comtes l'accompagnent : jamais au monde ne fut plus belle armée! A Rome le pape chante la messe et à Saint Pierre l'empereur offre dix marcs d'or.

Que Dieu protège Charlemagne et les siens! Mais que de rudes combats les chrétiens vont avoir à livrer contre l'énorme assemblage des païens! Sous Aspremont, Turcs et Persans, Africains, Maures, Indiens, Amoraves, Lutissiois, Sarrasins blancs et noirs sont si nombreux que nul jongleur, soit vilain, soit courtois, ne vous en saurait jamais dire le compte.

Seigneurs, écoutez tous cette fière chanson, comme Charlemagne monta en Aspremont et déconfit Aumont et Agolant.

VI

A LA COUR DE GIRARD DE FRAITE.

CEPENDANT, à Vienne, dans son palais qui fut construit il y a des siècles, Girard de Fraite a réuni les siens, dame Emmeline, sa courtoise épousée, ses quatre fils Ernaut, Renier, Claron et Bovon et tous ses chevaliers.

« Barons, dit-il, vous avez, comme moi, été émerveillés que Charlemagne, qui gouverne la France, m'osât semondre de guerroyer à ses côtés. N'eût-ce été pour Dieu, qu'il veut défendre contre les Sarrasins, je me serais mis à votre tête pour lui aller demander raison d'un tel outrage. Je vous ai tous élevés et protégés pour votre plus grand bien et profit, et maintenant je commence à vieillir, car depuis bien longtemps j'ai dépassé ma première centaine d'années. Je vous ordonne, quand ma vie sera finie, de ne rien tenir de Charles au fier visage. Son père était un misérable nain qui volait tout le monde, grands et

petits. Et c'est moi, à ce qu'il me semble, que Charlemagne devrait reconnaître comme son suzerain.

— Sire Girard, que dis-tu là? interrompt dame Emmeline au fier visage. Le roi de France a pouvoir sur tous : tu sais qu'ainsi Dieu l'a voulu et décrété. Que fais-tu donc ici, pitoyable duc! N'as-tu donc ouï qu'Agolant, le païen, avec Aumont son fils, a passé la mer? Ils sont à la tête d'armées nombreuses; ils tuent les chrétiens et ils veulent détruire notre foi. Vraiment tu as, dans ta vie, commis tant de crimes, brûlé tant d'églises, mis tant de gens à honte et à mort que te voilà tout cousu de péchés mortels. Que ne pars-tu contre les Sarrasins pour obtenir pardon? A Charlemagne joins-toi donc avec tes vaillants hommes. » Ainsi dit dame Emmeline au fier visage.

Or, seigneurs, faites silence et écoutez-moi bien : sa femme on doit l'aimer et la chérir : on doit suivre ses conseils quand elle est sage et avisée; mais si en raison elle ne vaut ni peu ni prou, on doit franchement la désavouer.

« Eh bien, reprend Girard, mieux aimerais-je mourir et ne plus être seigneur de terre quelconque que d'aller, sous l'enseigne de Charles, frapper un ennemi. Qu'il lutte contre

les Sarrasins ! Pendant ce temps, je manderai les miens et avec mon armée je saisirai la France, si bien que jamais Charles n'y pourra revenir.

— Vraiment, insiste dame Emmeline, puisse Dieu te maudire ! Mauvais as-tu toujours été et mauvais veux-tu finir ! Par toi tant de nobles hommes et de vaillantes dames ont été torturés et honnis, chassés de leurs terres et dépouillés de leurs biens ! C'est merveille que Dieu te souffre encore et qu'il ne te punisse de male mort alors qu'à ses commandements tu ne veux obéir. Girard, franc paladin, souviens-toi donc comme tu as servi Dieu ! N'as-tu pas tué le duc Alon et n'as-tu pas déshonoré ses deux filles ? Toute ta liesse et toute ta joie n'ont consisté qu'à faire le mal. En rien tu ne t'amendes ; pire tu deviens de jour en jour. Il y a bien cent ans, Girard, que tu m'as prise pour femme. Et, depuis ce, de méfaire tu n'as jamais été las. Vol, pillage, incendie, voilà les crimes où depuis un siècle tu n'as cessé de te complaire. Girard, mande tes hommes. Vole au secours de Charlemagne ! Va-t'en sur les païens expier tous tes crimes. »

Girard entend sa femme et son visage commence à blêmir quelque peu. « Dame Emmeline, pourquoi te le celer ? Volontiers partirais-je ; mais je n'en retirerais ni gloire,

ni profit. Tout l'honneur et le gain seraient pour Charlemagne.

— Certes, réplique dame Emmeline, point ne laisserais-je l'entreprise pour telle raison. Je rassemblerais toute mon armée. En Aspremont j'arriverais à la suite de Charlemagne ; selon mon pouvoir je vengerais Dieu ; puis je m'en reviendrais par Saint-Pierre de Rome où de tous mes péchés je me ferais laver. Souviens-toi que tu es vieux et que ta chair s'affaiblit. »

Girard écoute dame Emmeline; son cœur s'attendrit; il ne peut plus se dominer; avec grande douceur il octroie ce qu'elle demande. Pour ses péchés il commence à soupirer : « Dame Emmeline, dit-il, laisse-moi seul. Je voudrais maintenant m'accorder avec Dieu. »

Lors Girard ordonne de sceller ses lettres; il les envoie à tous les seigneurs de son royaume. Princes et chevaliers accourent de toutes parts.

Quand il les voit : « Barons, dit-il, il faut partir. Le roi Agolant a passé la mer; son fils Aumont, comme je l'ai ouï conter, veut, avec une armée si grande qu'on ne la peut dénombrer, conquérir la France sur Charlemagne; s'il peut vaincre Charles en bataille, nous n'aurons chance, tôt ou tard, d'échapper au même sort. En avant donc, barons!

Si Dieu me donne de revenir, je saurai bien à qui et comment témoigner mon amour. »

Girard fait mander ses fils qu'il arme chevaliers. Puis vers sa douce épousée il se tourne : « Dame Emmeline, je pars pour la sainte bataille. Si jamais je t'ai courroucée ou fâchée, je te prie, maintenant, de m'octroyer ton pardon ».

Et, en pleurant, Girard accole dame Emmeline.

Girard s'éloigne. Il jure, le vieil homme, dans sa barbe toute blanche, qu'aux Sarrasins ce jour portera malechance. Il chevauche sans arrêt tout le jour, le matin et le soir. Il se hâte vers l'armée de Charlemagne qui maintenant a quitté Rome et a reçu l'ordre d'aller en Aspremont disputer aux Sarrasins la terre chrétienne.

VII

RICHER MESSAGER DE CHARLEMAGNE AUPRÈS D'AGOLANT

Charles chevauche, notre grand empereur. Autour de lui sont ses ducs et ses vassaux ; pour garder son enseigne il a bien cent mille hommes. Il lève la main et au nom du Seigneur Dieu il bénit son armée : « Eh! Dieu! dit Charles, qui de ta propre main créas et ciel et terre et mer et eau et campagne, confonds la gent vile et sauvage des Sarrasins qui envahit mon royaume. »

Charles est en vue d'Aspremont. Il ordonne à l'armée de séjourner quatre jours pour que chacun prenne bon repos. Puis il fait mander tous ses barons. Comtes et ducs, pairs et princes viennent aussitôt, ainsi que le pape lui-même. Autour de l'empereur tous s'assiéent.

« Seigneurs, dit Charles, avant d'aller outre et de férir les Sarrasins, quel est celui d'entre vous qui voudra porter mon message au fa-

4

rouche Agolant et en même temps compter le nombre de nos ennemis? » Nul ne répond. Au bout de quelques instants voici un seigneur qui se décide à se lever. C'est le bon Oger de Danemark. Il délace son manteau et s'agenouille devant Charlemagne :

« Beau sire roi, tu ne dois avoir nul ennui. En ta cour je ne sais nul chevalier qui mieux que moi puisse te servir. Pour toi je vais monter en Aspremont.

— Oger, dit Charles, retire-toi, je te prie. De cela ne parle jamais plus, à moins que je ne t'en requière. »

Alors se lève le sénéchal Fagon, duc des plus grands, cousin de Charlemagne.

« Sire empereur, je suis ton parent; je suis ton baron. C'est de toi que je tiens Tours et toute la Touraine. Je suis le sénéchal de ta maison. C'est moi qui porte ton enseigne. A qui te confier sinon à moi? Pour toi je monterai en Aspremont et j'irai dénombrer l'armée des païens.

— Fagon, dit Charles, laisse ce discours. Reprends ta place; je ne t'enverrai pas là-bas. »

Alors se lève Geoffroy Grise Gonèle, duc de Paris, seigneur des plus vaillants.

« Sire empereur, ne crains point que les païens nous ravissent ces terres. Tu sais bien ce que j'ai fait pour toi en Saxe. En Aspre-

mont j'irai, si tel est ton plaisir, parler avec les Turcs et avec les Arabes.

— Geoffroy, dit Charles, ne montre point tant de hâte. Point tu n'iras : je ne t'en dis pas davantage. »

Alors se lève le bon Aubuin, duc de Beauvais.

« Eh ! roi de France, je monterai la côte d'Aspremont et je m'enquerrai des forces des Sarrasins.

— Loin de toi telle idée, dit le fils de Pépin. Je ne dépêcherai là-haut nul homme de noble lignée qui ait terre à gouverner, de crainte que ces maudits païens ne le mettent à mort. N'y a-t-il donc point parmi vous un chevalier pauvre, sans terre et sans hoir, pour porter mon message à Agolant, cet orgueilleux et fier païen qui voudrait m'enlever mon empire ? »

Alors s'avance le bon vassal Richer, neveu du comte Bérenger, cousin du bon roi Didier. Devant Charlemagne il se met à genoux :

« Sire empereur, je suis chevalier, sans fils et sans fief. Si pour ton message tu daignes choisir un homme de mon rang, dispose de moi.

— Ami, dit Charles, je veux bien t'octroyer cet honneur. Si tu reviens sain et sauf, je t'accorderai une magnifique récompense. »

Devant Charlemagne Richer est demeuré. Le roi lui tend le bref qu'il doit remettre à Agolant. Mais le duc Naime s'approche du grand empereur.

« Sire, tu as pris une mauvaise décision. Richer est preux ; il est plein de courage ; en ta cour je ne sais de meilleur chevalier. Si donc ces mécréants le tuent, j'en aurai grand deuil.

— Naime, dit Charles, ne sois point irrité : s'il revient, il sera noblement remercié. Qu'il aille trouver les païens et qu'il leur parle avec raison et force, car ce sont gens orgueilleux et félons.

— Cela me pèse fort, Sire, dit Naime. Je connais bien Richer ; en ma maison je l'ai nourri et élevé : il est plus farouche qu'un lion ; il ne tardera pas à déchaîner les païens contre lui.

— Sire Naime, dit Richer, nul autre que moi n'ira. Charlemagne m'en a octroyé la faveur. Je monterai, si je puis, en Aspremont.

— Que Richer parte ! A la bénédiction de Dieu ! » dit alors Charlemagne.

Et Richer rentre s'armer dans sa tente.

VIII

TERRIBLE AVENTURE DE RICHER

RICHER vêt son haubert; il lace son heaume rond; au flanc gauche il ceint son épée; il monte à cheval et prend l'écu où est peint un lion. Il s'éloigne des tentes, il porte la lettre de Charlemagne. Que Dieu le protège, car il court au-devant d'une terrible aventure.

Il approche d'Aspremont quand tout à coup il aperçoit un griffon qui, sur un rocher perché, le fixe des deux yeux.

L'horrible bête a les ailes longues d'une lance, elle mesure trente pieds de la queue à la nuque et trois pieds du bec au front; elle est de force à porter le faix d'un mulet : ses yeux sont rouges comme des charbons ardents; quand elle vole, le bruit de ses ailes s'entend à la portée d'une arbalète. En haut de la montagne elle a laissé ses petits; par la vaste solitude elle va leur chercher pâture.

Contre Richer elle vole à toute randonnée et des ailes elle frappe violemment son écu : ni rênes, ni étriers ne peuvent retenir le chevalier : il tombe et, devant qu'il se remette debout, voilà que le maudit griffon saisit le coursier : il lui plonge ses serres dans la cuisse et de son bec il lui arrache foie, poumons, boyaux et entrailles; avec quoi il s'envole retrouver ses petits.

Richer se relève, courroucé et fort marri; il tire l'épée qu'il a ceinte au côté; mais l'oiseau est déjà posé sur le rocher qui surplombe la montagne. Richer est plein d'ire et de fureur : « Dieu! s'écrie-t-il, comment pourrai-je atteindre Aspremont, maintenant que j'ai perdu mon cheval aragonais? Si je me plonge dans ce torrent, son cours désordonné m'entraînera. »

Richer, le bon vassal, est abîmé de douleur en voyant qu'il a perdu son destrier. Mais il veut traverser le torrent; il se jette dans les eaux tourbillonnantes. Entreprise pleine de folie! Le courant l'entraîne et il serait bientôt venu à sa dernière heure, si Notre Seigneur ne lui avait fourni aide et secours en mettant à sa portée une forte racine qui était plantée au bord du torrent. L'agrippant de toutes ses forces, Richer monte sur un rocher et, sautant de pierre en pierre, il regagne un

étroit sentier. « Eh! Dieu : dit-il, comment oserai-je retourner à la tente de l'empereur? Que dira sire Naime, mon seigneur, qui m'a élevé et protégé? »

Le vaillant Richer se retrouve sous Aspremont. Une nuée de ducs, de faucons et d'émerillons s'était abattue sur le cheval mort. Soudain contre Richer s'avance un énorme scorpion : au talon il saisit le noble chevalier et il lui arrache l'éperon qui chausse son pied.

Richer sent qu'il ne pourra résister davantage. De bon ou de mauvais vouloir, il se décide à revenir sur ses pas et il ne s'arrête qu'à la tente du duc Naime. Là il conte au vaillant sire la cruelle façon dont les oiseaux d'Aspremont ont occis son coursier aragonais. Naime l'écoute, plein de honte et de douleur. « Je te croyais fort noble baron; je suis bien dolent de t'avoir élevé: en toi j'ai nourri un vil couard. Non, lâche, d'Aspremont tu n'as jamais osé approcher. »

Il dit et des mains de Richer il arrache le bref de Charlemagne.

A un violent courroux le duc Naime est en proie. De vifs reproches il accable Richer, Richer qu'il a nourri.

Puis, en hâte il s'arme; en peu d'instants ses chambriers lui ont préparé son bon cheval

Morel ; de riches couvertures ils l'ont garni et voilà Naime, le noble et fier vassal, qui monte sur son coursier au corps robuste et bien taillé. Que de larmes répandent ses hommes en le voyant s'éloigner !

En apprenant le départ du noble baron, Charlemagne est empli d'ire et d'amertume : « Seigneur, dit-il, me voilà dépouillé entièrement. Si je perds Naime, mon bon et illustre vassal, jamais en ce monde n'aurai-je liesse au cœur. »

IX

LE COURROUX DU DUC NAIME

Sur son robuste Morel le duc Naime s'en va porter aux Sarrasins le message de Charlemagne. Il monte par des pentes raides et escarpées et la neige tombe et couvre le cou de son cheval ; le duc Naime est blanc du haubert jusqu'à la selle.

Il passe près du ravin au fond duquel les eaux qui tourbillonnent emportèrent Richer ; des glaçons y choient et trébuchent les uns sur les autres ; le torrent a la largeur d'une portée d'arbalète ; pour le passer, le duc Naime ne trouve ni planche ni pont.

Alors, invoquant Sainte Marie, il se jette avec son coursier au milieu du torrent ; le Tout-Puissant le protège et le voilà sur l'autre rive. Il saute à bas de Morel qui tremble de tout son corps, gelé et déchiré, et tous deux se reposent quelques instants. Puis le duc Naime remonte sur Morel ; mais, à peine a-t-il avancé

de quelques pas, il trouve à sa droite un ravin aussi raide qu'une falaise qui plonge dans la mer : « Eh ! Dieu, dit le duc Naime, il ne fait guère bon habiter ici. Si par ces lieux doit passer Charles, mon seigneur, guère ne donnera-t-il à craindre au roi Agolant. »

Le duc Naime a gravi la côte d'Aspremont et voilà les oiseaux, ducs, vautours, faucons, émerillons, aigles, chats-huants, hiboux, chouettes énormes, qui l'aperçoivent du haut de leur repaire : le griffon qui avait tant maltraité Richer fond sur lui : il soulève Morel à trente pieds de terre et le lâche de cette hauteur. Peu s'en faut que le duc Naime ne soit renversé de sa selle.

Le duc Naime a peur. « Sire Saint Gabriel, dit-il, jamais à l'armée royale il ne sera possible de passer ici. L'empereur Charlemagne ne pourra jamais traverser ces lieux. Que de peines, que de souffrances il va supporter ! »

Puis il tire l'épée qui lui pend au côté ; il frappe le griffon de telle force que, ainsi le voulut Dieu dans sa bonté, il lui coupe les deux pieds qui s'accrochent au cou du cheval et restent suspendus près de la selle. La jambe du griffon était aussi longue qu'une lance : depuis le talon jusqu'au bout du bec il serait bien entré dans le corps de la bête un galon de vin ou d'eau.

Naime met l'ongle dans sa chausse. Il le montrera à Charlemagne.

Que celui qui doute de ce qu'ici je chante aille à Compiègne : là il verra la merveilleuse dépouille que par la suite y déposa le duc Naime.

Le vaillant Naime regarde de part et d'autre, et, au pied d'un rocher, que voit-il ? l'éperon de Richer et son coursier qui gisait sur le sable. « Eh ! Dieu, dit Naime, par ton très saint nom, combien ai-je eu tort de blâmer le noble Richer ! »

Quand il atteint le sommet d'Aspremont, il fait nuit noire. Les oiseaux se sont enfuis. Le duc s'étend sous un arbre feuillu et à côté de lui il met son épée.

Il neige, il fait un temps auquel nul homme au monde ne saurait résister. Le duc est durement éprouvé.

Contre un rocher Naime met Morel à l'abri et, pour se protéger lui-même, il n'a que l'arbre feuillu. Il vente; il neige ; le duc a froid ; toute sa chair tremble ; toute la nuit ses dents frappent l'une contre l'autre comme autant de marteaux.

Oh ! quelle nuit le duc Naime a passée ! A une telle nuit jamais noble seigneur n'échappa ; jamais le duc Naime ne l'oubliera.

Au point du jour tout à coup apparaît une

ourse qui venait là pour chercher son nouveau-né : elle l'avait mis bas dans le rocher près duquel le duc Naime s'était arrêté. La gueule grande ouverte, elle s'élance, furieuse, sur le vaillant baron.

« Dieu, protège-moi ! » dit le duc, en tirant l'épée et en attendant la bête de pied ferme. D'un seul coup de son arme il tranche les deux pattes de l'ourse qui, après un vain effort, retombe. Ah ! si vous aviez ouï le bruit de ses hurlements dont retentit toute la montagne !

Soudain apparaissent encore un ours et un léopard : ils voient le cheval ; ils veulent se jeter dessus ; mais Naime tire sa lame finement aiguisée ; il coupe la tête du léopard et l'ours, épouvanté, s'enfuit.

Enfin le soleil de nouveau se lève et Naime descend la pente d'Aspremont. Il découvre les pins et les montagnes de Calabre. Il voit sur le détroit se balancer des milliers de barques et de bateaux et autour des pavillons qui de toutes parts sont posés sur le rivage fourmiller Turcs et païens qui vont menant grand fracas.

Et amères sont les larmes que ce spectacle tire des yeux du vaillant duc, car il ne prévoit que trop les souffrances et les deuils cruels qui se trouvent là en réserve pour les chrétiens.


M. A. SERVANT.

X

RENCONTRE DU DUC NAIME ET DE GORHANT

Par un espion Agolant a su que l'armée de Charlemagne avait quitté Rome et s'avançait vers la Calabre. Gorhant, fils de Balan, se propose au roi des païens pour lui servir d'ambassadeur auprès de Charlemagne : « Donne-moi, lui dit-il, ton blanc destrier qui l'autre jour est venu d'outre-mer. J'irai trouver l'empereur des Français et je lui demanderai ce qu'il préfère : se laisser dépouiller de son royaume ou le garder en adorant Mahomet. »

Les païens disent : « Sire, donne à Gorhant ton blanc destrier. » Et voici le coursier richement caparaçonné et portant selle d'argent, freins et éperons d'or, qu'on amène sur l'ordre d'Agolant.

Gorhant s'empresse de vêtir son haubert, de lacer son heaume étincelant, de ceindre l'épée à la brillante poignée d'or ; au cou il met son fort écu pesant qui porte trois léo-

pards. Puis il monte et saisit son gonfanon fixé par trois clous d'or à la hampe dont le sommet est garni d'un fer tranchant.

Avant de partir, il prend congé de tous. S'adressant à la reine, il lui dit en riant : « Je m'en vais, dame reine ; à Mahomet je te confie. Je vais voir ce Charlemagne qu'on dit si redoutable et faire connaissance de ses fameux chevaliers.

— Va-t'en, répond la reine. A mon dieu Tervagant je te recommande : qu'il te protège ! Tu sais fort bien notre convention. Si tu m'aimes, ne le fais jamais paraître ou savoir.

— Dame, j'agirai selon ton commandement. »

Gorhant chevauche sur son cheval plus blanc que fleur de pommier. Nulle merveille s'il a joie et liesse au cœur : il est riche, hardi, bon joueur aux échecs, adroit chasseur, ingénieux et brillant en paroles, dur et fier envers les orgueilleux, humble et pitoyable aux petits, généreux de ses trésors. Bien fait de corps, et de complexion amoureuse, il a conquis le regard de la reine.

Tout à coup il se trouve en face du duc Naime. « Beau sire, dit le vaillant duc de Bavière, aie pitié de ton cheval : si tu continues à marcher d'un tel pas, avant d'avoir atteint le haut de ce pic, ta monture sera fourbue.

— Qui es-tu? As-tu été baptisé?

— Voire, Sire, je le fus. Je crois en Dieu, le juge suprême que les juifs ont mis en croix.

— Certes, dit Gorhant, tu ne te caches guère d'être chrétien. Es-tu de France, le bon pays si renommé?

— Oui, dit Naime, je suis de la cité de Laon. Auprès d'Agolant notre empereur m'a envoyé pour lui demander raison de s'être établi en ses terres, d'avoir tué ses gens et désolé son royaume.

— Tu t'es mis en mauvaise aventure, repart Gorhant. Par Mahomet! c'est pour ton malheur que ton grand empereur t'a envoyé ici; je n'ai pas idée que tu t'en retournes chez toi en parfaite santé. Ton cheval me fait durement envie. Va t'en quérir un autre, si tu ne veux continuer ton chemin à pied.

— Sire, dit Naime, ce serait péché que d'agir ainsi. Laisse-moi tout d'abord porter mon message, nous reprendrons ensuite cet entretien.

— Chevalier, insiste Gorhant, ton cheval noir me plaît : il me semble si vite, si fort, si robuste. Descends de selle à l'instant même : tu ne chevaucheras pas plus loin. »

Naime répond : « Ce serait mal séant que l'homme de Charlemagne allât ainsi à pied. De grâce, je te le dis une nouvelle fois : attends

que j'aie porté mon message à ton roi Agolant. Puis, en échange de ton cheval blanc, je te donnerai mon cheval noir. Dieu me confonde, si tu n'as là mon dernier mot. »

Alors Gorhant s'écrie : « Ton cheval à l'instant même! Sinon, gare-toi de mon acier!

— Jamais! répond Naime. »

Gorhant brandit sa lance; mais de la sienne le duc Naime frappe le païen sur le premier quartier de sa targe qu'il fend et transperce, et il tranche la maille de son solide haubert. Gorhant rend le coup et brise son fer sur la targe dorée de Naime dont il ne parvient cependant à briser la moindre part. Naime et Gorhant tirent alors leur épée.

Ah! si vous aviez été là, vous auriez vu voler les pierres des heaumes, se desserrer les boucles des écus et tomber à terre les débris d'armure!

Soudain, sur les cercles dorés du heaume de Gorhant Naime assène un coup si furieux que le païen en a la tête toute étourdie et qu'il ne voit plus goutte. Il s'accroche à la selle de son destrier qui prend le galop.

Naime rit et s'écrie : « Où vas-tu païen? Avoue-le : j'ai tant soit peu rabaissé ton orgueil. »

Cependant Gorhant se souvient de celle qui le matin l'a si noblement salué; il se redresse

sur son coursier, tire les rênes, et, l'épée nue, il revient sur Naime. Ils luttent jusqu'à ce qu'ils soient las.

Enfin ils s'arrêtent et Gorhant dit : « Chevalier, frère, parle vrai : sont-ils aussi preux et vaillants tous les chrétiens?

—. Vassal, dit Naime, je ne les ai pas tous éprouvés ; mais de meilleurs il y en a certes et beaucoup. Trêve à tes questions! Nous recommencerons, si cela t'agrée, quand nous aurons porté, moi mon message à Agolant, et toi le tien à notre grand empereur Charlemagne. »

Enfin ils s'accordent et Gorhant mène le Français près d'Agolant. Ils traversent les rangs des païens. Dans l'écu de Gorhant ceux-ci voient tout d'abord un trou assez large pour qu'un épervier pût y voler; ils remarquent aussi son heaume tranché jusqu'à la visière ; ils commencent à murmurer entre eux : « Vraiment ce seigneur étranger n'est ni un lâche ni un couard. Si les chrétiens savent se défendre ainsi, nous n'avons guère été bien avisés de leur venir disputer leurs terres. »

XI

LE DUC NAIME SAUVÉ PAR BALAN

Le duc Naime est devant Agolant. Le roi païen s'adresse à lui avec orgueil et courroux : « Qui es-tu ? Parle franchement, vassal. Es-tu chevalier ? Possèdes-tu une terre ? »

Et Naime répond : « Je suis homme de Charlemagne. C'est lui qui m'a armé chevalier. Je suis son sergent et son maître portier. L'autre jour il m'a fait don d'un peu de terre, et, quand je reviendrai, il me donnera femme. Auparavant je n'avais pas un denier. »

Agolant dit : « Sarrasins et Esclavons, gardez-moi ce chrétien et amenez-le-moi demain matin : je lui ferai couper tous les membres. En dépit de Charlemagne, je le ferai écarteler.

— Sire, dit Naime, ne te hâte pas trop. Un roi au noble cœur ne se reconnaît point le droit d'agir ainsi envers un messager. L'empereur, qui en ces lieux m'envoie, veut que

je te demande à toi-même pourquoi tu commis le péché de venir en ces lieux, de mettre sa gent à mort et son royaume en ruines. Veux-tu le priver ainsi de son légitime héritage?

— Oui, dit Agolant; autrement n'en peut-il aller. Si, avant de se faire baptiser, il m'était venu demander merci, avec lui j'aurais pu m'accorder. Qu'il s'incline devant moi et qu'il livre son empire entre mes mains, s'il ne veut être déshérité tout vivant et ensuite périr dans un nouveau genre de mort!

— Sire, dit Naime, il te faudra attendre je ne sais combien de temps avant d'obtenir tel renoncement de notre grand empereur Charlemagne. »

Au moment où le duc Naime prononce ces fières paroles à haute et ferme voix, voici venir un païen qui lui murmure à l'oreille :

« Chevalier, donne-moi ton épée. Si je perçois que nul ici veuille ta mort, je t'aiderai comme un père aide son enfant. Je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi quand j'étais en France. De tout mon pouvoir je te protègerai. Je suis Balan. » Le duc Naime l'entend et lui en dit grand merci.

Le duc Naime se tient debout devant le roi. Balan lui enlève son heaume et son haubert. Il les remplace par une riche hermine et un manteau d'éclatante étoffe de soie.

« Agolant, dit alors le duc Naime, voici ce que de par Charlemagne je te demande : fuiras-tu de ces lieux ou iras-tu plus avant? La France est si grande et si vaste qu'un mulet allant le trot mettrait plus de trois mois à la parcourir. Si tu la veux conquérir, nomme le lieu, la place et l'heure de la bataille. »

Le roi Agolant appelle Sorbrin, un de ses conseillers qui avait vécu un an entier à la cour de Charlemagne. Là il épiait notre grand empereur qui, nullement sur ses gardes, le faisait seoir à sa table. « Connais-tu, lui dit-il, ce maudit messager?

— Sire, répond Sorbrin, par notre Dieu Apollin! je le connais, comme je connais tous les hommes de Charles, Droon le Poitevin, et le roi Salomon et le roi Thiorin, Hoel de Nantes et Geoffroy d'Anjou, le duc Anquetin de Normandie, Baudoin de Beauvais, l'archevêque Turpin, Cahoer, le roi des Anglais, Girard de Fraite, qui envers Charlemagne nourrit une haine mortelle. Oui, je connais ce seigneur qui est là devant toi. Il n'est pas, comme il vous l'a dit, un pauvre chevalier, un misérable portier sans sou ni maille à qui Charlemagne aurait, il y a peu de temps, donné un lopin de terre. Par Mahomet qui tous nous peut juger! c'est des hommes de

Charlemagne le plus sage et le plus vaillant, celui que l'empereur de France aime et chérit par-dessus tous. Si de courroux tu veux remplir le cœur de Charlemagne, fais trancher les membres de cet homme qui n'est autre que Naime, l'illustre duc de Bavière. »

Balan touche l'épaule de Sorbrin et lui dit à voix basse : « Par Mahomet, tais-toi, fils de ribaude! Si jamais je te tiens entre mes poings, je t'arrangerai de tant bonne façon que tu ne pourras plus jamais causer tort à noble homme. »

Puis s'adressant à Agolant : « Sire, vas-tu croire un vil flatteur? Je connais bien le duc Naime de Bavière. Il n'est en France de plus beau chevalier et cet homme-ci ne vaut pas un denier. Crois-tu donc que Charlemagne au fier visage t'aurait envoyé son grand conseiller ni homme qui pût lui rendre service? Non certes. Il ne t'a dépêché qu'un sergent ou qu'un chambrier. Quant à ce Sorbrin, si tu me le livres, à l'instant en cette eau je l'irai plonger jusqu'à ce qu'il se noie. Et toi, noble sire, écoute-moi. Ne crois pas les flatteurs et agis en véritable roi; suis en cela l'exemple des princes qui t'ont précédé. Quand un messager t'adresse parole, ouïs-le sans bruit et sans effroi; et, s'il t'adresse paroles orgueilleuses et outrageantes, borne-toi à en rire;

c'est ainsi que vis-à-vis de mes menaces Charlemagne agit l'autre jour. »

Agolant dit alors : « A ton gré, Balan. Prends ce messager; héberge-le et, s'il désire cendal ou orfroi, mule, mulet ou coursier, accueille sa demande; agis envers lui comme Charlemagne a jadis agi envers toi.

— Beau sire, répond Balan, qu'il en soit à ton gré!

— Messager, frère, dit alors Agolant, tu peux aller mander à Charlemagne que la bataille aura lieu d'ici trois jours dans les prés d'Aspremont. Dis-lui encore ceci et ne lui cèle rien de mes paroles : jamais, depuis qu'il a été armé chevalier, depuis qu'il a eu l'épée ceinte au flanc gauche, il n'aura vu telle bataille, ni telle masse de païens. Mais, s'il veut renier son nom de chrétien et adorer Mahomet, j'aurai, je crois, encore de lui pitié.

— Sire, dit Naime, je t'ai bien écouté et je puis t'affirmer que jamais telle ne fut ni ne sera sa volonté. »

Sur ce, Naime se prépare à partir. Il demande son congé et Balan le conduit sous sa tente. De beaux costumes de soie brochés d'or il pourvoit le duc de Bavière ; puis tous deux vont à table. Naime s'assied à côté de Balan. Un roi couronné, qui n'est autre que Gorhant, le sert et on lui verse le vin dans des coupes d'or.

Balan se penche à l'oreille de Naime : « Beau sire duc, sois le bienvenu ! Tu m'as fait grand honneur en ton royaume ; de même agirai-je envers toi pendant tout le cours de ma vie. De ma part salue Charles et donne-lui mon amitié. Si l'on pouvait éviter ce combat, sur le champ je me ferais baptiser. »

Doucement le duc de Naime remercie le noble Balan.

XII

L'AMOUR D'UNE REINE PAIENNE

Cependant la reine Aufélise, femme d'Agolant, a appris ce qui était advenu et de quel ton le Français avait usé vis-à-vis d'Agolant ; à Balan elle mande de venir lui présenter le messager de Charlemagne.

Quand elle voit entrer dans sa tente Balan et le duc Naime, elle se lève de son siège ; de la dextre elle saisit brusquement la dextre du vaillant Français et elle pose avec force sa main gauche sur le baudrier orné de pierres précieuses ; puis elle fait seoir Naime et se sied elle-même à son côté.

Elle ne se lasse d'admirer la beauté du hardi chevalier, son visage clair, ses grands yeux pleins de feu, son teint hâlé, les meurtrissures qu'a laissées sur son front le heaume lourd et pesant ; d'amour elle se sent brûler aussitôt et à part soi elle dit : « Mahomet, si

par ta puissance tu me mettais avec lui en un lit richement encortiné, tu me ferais jouir d'une volupté qui vaudrait bien un royaume. D'Agolant jamais ne serait-il parlé, car ce chrétien est plein de jeunesse, de grâce et de vigueur tandis que de vieillesse Agolant est tout décrépit. »

Aufélise appelle Naime d'une voix douce et tendre : « Français », murmure-t-elle, « au nom de la foi chrétienne, dis-moi : as-tu femme dans ton royaume? Et les chrétiens sont-ils tous d'aussi belle apparence que toi?

— Dame, je ne l'ai pas éprouvé. De plus beaux que moi il y en a grand nombre. Tu demandes si je suis marié. Oh! non, jamais n'en eus-je pensée : car au service de mon seigneur je me dédie entièrement. Et si un jour j'épouse une femme, ce sera de Charlemagne que je la tiendrai. »

De liesse ces mots emplissent le cœur de la reine; tout doucement en cachette elle prend la main du baron; puis au doigt elle lui passe une bague.

« Seigneur, dit-elle, par cet anneau d'or fin je te donne mon amitié. Garde-le bien, car il a grandes vertus. Si tu le perds, tu ne retrouveras jamais le pareil. Tant qu'on le porte à son doigt, on ne peut être ensorcelé, empoisonné par les herbes vénéneuses, ni

dépossédé pour un seul denier des immenses richesses qu'on a amassées, ni vaincu au combat, ni condamné en justice, ni égaré de sa route. Si je te le confie, c'est pour pouvoir, quand dans ton pays tu seras rentré, me vanter doucement à la dérobée que j'ai un dru dans le monde chrétien ; et si j'obtenais d'être aimée de toi, toute ma vie ce me serait joie très chère.

— Dame, dit Naime, tu m'as tant fait honneur que répondre m'est chose tout à fait impossible. »

Il lui demande son congé; elle le lui accorde. En le voyant partir, de son cœur elle soupire et sur son visage ses yeux laissent couler des larmes. Et le duc Naime la quitte, durement ému et vivement ébranlé.

Balan se retire avec le duc Naime. Au vaillant chevalier il offre hanaps d'or fin et riches manteaux de soie, vaisseaux d'or et chevaux et deniers ; mais le duc Naime refuse tous ces présents. Alors Balan fait amener son bon cheval. C'est un coursier plus blanc que neige et cristal ; il a la tête fine, la croupe splendide ; son frein d'or est ouvré d'émail ; sa selle est d'or pur ; une riche couverture de soie lui protège le corps. Et Balan dit : « Vois ce cheval, noble duc : pour courir par monts et par vaux il est plus vite et plus résistant que

nulle bête au monde ; et aucun mortel ne doit le monter s'il n'est vassal des plus preux et hardis. Or donc, à ton roi mène ce bon coursier, et dis-lui, en le lui donnant, que je lui promets de me faire chrétien une fois que Dieu aura mis fin à nos luttes ; mais, tant que durera le bruit et l'effroi des combats, je n'abandonnerai point la croyance sarrasine.

— Par Mahomet ! disent les païens en regardant le Français traverser leurs groupes, si tous les chrétiens sont d'aussi fière apparence, nous ne ramènerons en Afrique ni une mule, ni un palefroi. »

Balan reconduit Naime, et, quand tous deux sont en vue de l'armée de Charlemagne : « Balan, dit Naime, viens à nous quand tel sera ton plaisir : le pape te donnera baptême.

— Ainsi aurais-je déjà agi, répond Balan ; mais Agolant, mon seigneur, m'a nourri et fait chevalier ; ce serait un crime que de lui faillir maintenant et je veux que nul homme ne me puisse plus tard adresser le moindre reproche. Et pourtant je ne sais que trop comment la lutte va finir et que nous serons vaincus. Salue de ma part Charlemagne et tous les seigneurs de France ! »

Naime donne au Sarrasin une croix dont jadis le pape lui avait fait présent. Balan la

prend et s'incline : tant qu'il l'aura, de la mort il sera à l'abri. Naime aussi s'incline et part; et il ne s'arrête plus avant d'avoir rejoint Charlemagne en son maître pavillon.

XIII

DÉCONFITURE D'AUMONT ET DES QUATRE DIEUX PAIENS

L'EMPEREUR remercie Dieu de lui avoir renvoyé son noble messager. Quand il l'a aidé à descendre de son coursier : « Naime, lui dit-il, es-tu sain et sauf et intact ?

— Oui, Sire, je n'ai eu encombre qu'à la montée d'Aspremont. Ah ! comme nous avons eu tort de blâmer Richer ! Sur le sablon j'ai retrouvé son éperon et les os de son cheval. » Et il narre sa terrible aventure avec la bête ailée ; il tire de sa chausse l'ongle qu'il donne à Charlemagne ; avec surprise et effroi celui-ci regarde la dépouille et la montre à tous les seigneurs qui s'en émerveillent.

« Prends ce magnifique cheval blanc, ajoute Naime ; c'est Balan qui te l'offre, Balan qui a hâte de devenir chrétien. Chevauche, roi ! Que tardes-tu ? L'armée des païens est nombreuse, certes ; mais chez les Sarrasins le prix des

provisions va toujours croissant : un simple gant se vend un marc d'argent; de faim meurent les bons mulets et les nobles coursiers; c'est de leur chair que se repaît la race des mécréants, et pour qui est affamé que lui vaut son courage? Chevauche, roi! Aumont garde avec cent mille hommes une tour construite par Agolant. Balan m'a montré une route qui mènera ton armée droit à cette tour; point n'auras-tu besoin de gravir cette montagne ardue et élevée qui semble attachée aux nuages. Pars à l'instant avec ta mesnie et ta gent et tu trouveras assez d'argent blanc et d'or rouge pour changer en riches hommes tes parents les plus pauvres.

— Sois grandement remercié, noble duc. Mais, dis-moi, quel est donc cet anneau que je vois briller à ton doigt?

— Sire, un talisman que m'a confié la reine Aufélise, femme d'Agolant. »

Charlemagne sourit un moment, puis il appelle ses guerriers et le pape lui-même. « Au nom de Dieu qui a transformé l'eau en vin, dit-il à haute et ferme voix, demain dès l'aube vous vous mettrez en route. Que mes soixante mille hommes d'avant-garde aillent droit vers la tour d'Agolant. Je les suivrai avec cent autres milliers d'hommes, à mon corps tous dévoués. Dix milliers d'hommes

tiendront ma droite, sans me perdre de vue. Des charrois pleins de provisions nous accompagneront, conduits par mes écuyers et escortés par mes valets. »

Tous répondent : « A la bénédiction de Dieu ! »

Le lendemain, dès l'aube, que de cors vous auriez entendus sonner ! Que de comtes, de ducs, de princes, vous auriez vus chevaucher avec leurs armes étincelantes ! Que de hauberts ! Que de heaumes ! Quelle forêt de lances et d'enseignes toutes brillantes d'or pur !

A travers monts et vallées chevauche la grande armée de Charlemagne. Elle ne s'arrête qu'à une demi-journée de la tour élevée par Agolant. Mais là tout est ruines, tout a été brûlé, détruit, dévasté par les Sarrasins. A cette vue, Charlemagne se met à pleurer.

Les armées de Charlemagne, le noble justicier, ont pris leurs quartiers. La nuit tombe. Douze comtes avec trente milliers de vaillants guerriers bardés de fer, se dirigent vers la tour d'Agolant. Ils entendent du bruit. Sous les oliviers, bouclier au cou, lance au poing, ils se mettent en embuscade ; ils se tiennent cois et silencieux, rangés en bon ordre, prêts à tout événement.

Soudain monte tout près d'eux une épaisse poussière. Elle est soulevée par cent mille

païens qui reviennent, chargés de provisions pillées dans les villes, les bourgs, les hameaux, qu'ils avaient dépouillés et incendiés, après avoir coupé le chef de maint noble chrétien, les membres de maint petit enfant, et les seins de mainte pauvre femme. Devant leurs chevaux ils poussent hommes, enfants, et plus de trois cents pucelles, filles de chevaliers, attachées en couples comme des limiers.

A la tête des païens chevauche Aumont, le Sarrasin robuste et bien membré. Et devant Aumont paradent les quatre dieux des païens : Mahomet, Tervagant, Apolin et Jupiter, chacun porté sur un socle. Leurs flancs sont en or ; leurs gueules béent ; on dirait de quatre diables maudits.

Et les païens, chargés de viande, de pain et de blé, dansent, balent et battent leurs tambours. Ils se gabent des malheureux prisonniers qui de toute leur voix appellent : « Charlemagne ! Charlemagne ! » Ils reprochent à Aumont de ne pas avoir détruit le moutier de Saint-Pierre et de ne s'être encore fait couronner à Rome.

Aumont leur promet de les conduire bientôt en France où ils auront biens, richesses et belles dames à foison ; et il crie, en ricanant, aux pauvres chrétiens prisonniers : « Vous voyez comme il vient votre Charlemagne, votre

grand empereur ! Ne savez-vous donc pas que de peur il s'est depuis longtemps enfui ? Sous bref terme je serai maître et roi de la France, et à Rome j'irai me faire couronner. »

Ces mots, nos trente mille chevaliers les perçoivent nettement; c'est plus qu'ils n'en peuvent souffrir. A l'appel de Huon du Mans, ils s'élancent tous avec fureur, arcs tendus, enseignes flottant au vent. « Par Mahomet! dit Aumont, voilà bonnes nouvelles. Est-ce mon oncle Moïsan, ou le roi Esperrant, ou le roi Boïdant qui arrive ? »

Mais son porte-enseigne, Hector, le roi de Val Penée, lui répond : « De Charlemagne c'est l'avant-garde : sonne ton olifant, vaillant Aumont. Que tes gens se rassemblent : nous allons avoir bientôt combat et bataille.

— Vraiment, répond Aumont, jamais ne me viendrait en pensée de daigner, pour telle gent, élever mon olifant jusqu'à ma bouche : notre race en serait trop déshonorée ! »

Aumont est fier, fort et puissant : s'il avait cru en Notre Seigneur Dieu, jamais il n'y eût eu en selle de meilleur chevalier. Il voit les comtes et les chevaliers monter la côte; il remarque qu'ils ne sont guère nombreux.

« Voire, dit-il, Mahomet me chérit : il me donne plus que je ne lui demande. D'armes nous avions grand besoin : voici nos ennemis

qui nous en apportent. Qu'un messager enjoigne aux Français de se rendre à ma merci et de me livrer toutes leurs armes. Après quoi ils pourront, grands et petits, prendre la fuite du côté de leurs camps. »

Mais quelle fureur saisit Aumont quand son messager — que Dieu maudisse! — lui rapporte que les Français sont prêts à se battre et qu'il lui conseille, en outre, de sonner son olifant. « Si je sonne du cor, que Mahomet me maudisse! » s'écrie-t-il, et il donne aux Sarrasins l'ordre d'avancer.

En peu d'instants la mêlée devient terrible. Que d'écus brisés et rompus! Que de vaillants guerriers tombés! Que de corps qui s'abîment dans les ravins en rendant un bruit sourd! Que de Sarrasins qui trébuchent et restent étendus morts!

Aumont, empli d'une colère farouche, saisit Durendal et frappe merveilleusement sur les Français. A la mort celui qu'il poursuit ne saurait échapper.

Qui fut à ce combat et a pu en sortir il lui en souviendra tous les jours de sa vie. Les chrétiens battent leur coulpe en appelant à leur aide Jésus le Rédempteur et les païens invoquent Mahomet et Tervagant.

Déjà Anquetin a tué Pincenart, roi d'un royaume qui ne connut jamais le froid et


M. A. SERVANT.

où jamais n'est tombée ni neige, ni grêle; Huon du Mans a tué Gillefroi, cousin d'Aumont et seigneur plein d'orgueil; Geoffroi d'Anjou a percé le cœur, les poumons et le foie d'un vaillant Turc d'Argenoi qui tombe tout coi aux pieds d'Aumont.

*
* *

Au fond d'un val, Hector fait flotter l'enseigne du roi Aumont. Richer pique vers lui; dans le corps il lui fiche son dard d'acier et il lui fait vider ses arçons : l'enseigne d'Aumont est à terre. Aumont veut la relever, mais voici quatre milliers de Français qui accourent et qui le contraignent de se retirer. Alors, de toutes parts, les Sarrasins déguerpissent; ils ne songent plus qu'à allonger le terme de leur vie et voilà leurs dieux qui restent seuls, abandonnés de leurs adorateurs.

Aumont fuit, poursuivi par Richer qui lui crie : « Retourne-toi donc, chevalier! »

Volontiers Aumont eût risposté; mais trois milliers des nôtres arrivent et l'acculent à un vivier dans les eaux duquel ils le forcent à plonger.

Aumont a perdu tout espoir : naguère encore il se croyait maître du monde. Mais il n'a plus

maintenant qu'une idée : sauver sa vie. Il parvient enfin à sortir de l'eau. Quand il voit le premier pont de la tour, son cœur bat d'une joie sans pareille. Richer, qui toujours le poursuit, sent qu'il va lui échapper ; avec ardeur il brandit sa lance : le fer transperce la croupe et ressort par la poitrine du cheval noir d'Aumont. Couvert de terre et de boue, Aumont tombe devant le pont. Les païens poussent de formidables hurlements ; ils abaissent le grand pont-levis ; ils emmènent leur roi dans le donjon et lui enlèvent son armure et Durendal, sa bonne épée fourbie.

« Sire, disent-ils, de près ils t'ont suivi.

— Voire, dit Aumont, mes dieux m'ont complètement failli. Ils sont restés là-bas tout inertes. De notre défaite ils sont cause. Pour croire en eux, bien doit-on avoir perdu le sens. »

La bataille est finie. Nos vaillants chevaliers passent la nuit dans la grande montagne couverte de neige et le lendemain, à la pointe du jour, arrive Charlemagne. L'armée traverse le torrent et, près d'une source, sous un aubour, les trente maréchaux du grand empereur dressent le maître pavillon. Sur la boule de cristal qui surmonte le piquet ils posent l'aigle d'or qui brille, telle une étoile éclatante, et tout autour l'armée installe son camp.

Quand les trente mille apportent à l'empereur la nouvelle de la victoire et quand ils lui montrent les quatre dieux : Mahomet, Tervagant, Jupiter et Apolin, trente mules chargées d'or et d'argent et des quantités immenses de provisions, Charles a le cœur empli de liesse ; mais, de toutes les richesses que lui offrent ses hommes, il ne veut accepter pour lui la valeur d'un gant.

« Gardez, dit-il, ce qu'au prix de votre chair et de votre sang vous avez si vaillamment gagné ! Avec cet or vous rachèterez vos terres et vous marierez vos filles et vos fils. »

Les dieux que les païens avaient tenus si chers Charles commande de les briser avec des maillets de fer et des pics d'acier. Ah ! si aviez lors vu les écuyers apporter qui une cognée, qui un levier, et se mettre à l'œuvre contre les quatre dieux qui n'en peuvent mais !

En peu de temps les idoles sont en morceaux et Charlemagne en distribue les débris. A Droon de Berry il donne un bras de Jupiter ; au roi Salomon le flanc gauche d'Apolin ; à Anquetin la cuisse de Tervagant et à Béranger l'épaule droite du même dieu. Quant à Richer, pour avoir abattu l'enseigne des païens et avoir poursuivi Aumont, fils d'Agolant, il reçoit la tête même de Mahomet.

Lorque Aumont apprendra le sort de ses dieux en combien grande fureur entrera-t-il!

L'armée de Charles a des vivres à foison : quatre pains coûtent un denier et chacun est assez gros pour apaiser la faim de deux chevaliers. Pour deux sols on a un bœuf tout entier. Le destrier le plus affamé a de quoi se rassasier avec l'orge qu'on donne pour un denier.

Mais les pauvres Sarrasins ! Ils n'ont rien à manger : un seul pain coûte chez eux quinze besants d'or pur et c'est dix sols qu'ils doivent payer un quartier de mouton. Ils comptent sur les provisions dont Aumont s'est emparé; mais ils auront tout loisir de rester à bayer après. Jamais ils n'y mettront la dent, car Allemands et Bavarois sont en train de tout dévorer.

XIV

ARRIVÉE DE GIRARD DE FRAITE

SEIGNEURS, point n'avez oublié Girard de Fraite qui, l'autre jour, avec ses soixante mille guerriers avait quitté Vienne. Il veut arriver avant Charles sur les hauteurs d'Aspremont et le voilà maintenant à une lieue de la tour d'Agolant.

Aumont a mandé tout son arrière-ban et il jure par Mahomet qu'il va renouveler la bataille et que son père ne saura rien du premier combat. Mais dure surprise l'attend! Contre lui Girard vient d'envoyer Bovon, Claron, Ernaut et Renier avec quatre milliers de Bourguignons. Et tous font œuvre pie et merveilleuse.

En voyant ses fils tuer force Sarrasins, Girard s'écrie : « Ah! Dieu, quels nobles jeunes gens j'ai élevés! »

Mais voici Aumont qui rassemble ses hommes. « Que faites-vous, leur dit-il, Sarrasins et

Esclavons? Vengez les dieux qui vous ont été volés. » Et avec violence il se précipite contre les Bourguignons. Ceux-ci cèdent ; Claron et Bovon reculent.

Alors Girard s'élance sur Claron.

« Seigneur, lui dit-il furieux, tu es un des beaux jeunes gens de la chrétienté! Mais il semble que Dieu ne veuille pas que prouesse aille de pair avec beauté! Non, aujourd'hui tu ne m'as guère pris pour modèle : du premier jour que j'ai livré combat, sache-le, je n'ai jamais daigné céder. Quand tous avaient fui, j'étais encore présent sur le champ de bataille. »

A ces mots il jette ses éperons aux yeux de Claron Celui-ci, pris de vergogne, dit tout bas à Bovon : « Au nom de Dieu, Girard a raison. Nous avons agi lâchement. Qui fuira, que désormais il encoure la malédiction de Dieu! »

La lutte reprend plus violente contre les païens.

« Fraite! » crie Girard en levant son étendard, et tous ses vassaux le suivent.

Ils n'arrêtent leur marche que devant la tente d'Aumont. Là Girard fait dresser son gonfanon d'or qui étincelle comme un charbon ardent.

Alors les Sarrasins fuient de toutes parts.

Aumont est ivre de fureur; il tire Durendal, tue Asselin et Bernart, deux nobles chevaliers, et il s'apprête à priver de vie Renier de Gênes, le père d'Olivier et de la belle Aude, quand surviennent Claron et Bovon, Girard, Guy, Antelme le preux, et plus de soixant-dix combattants.

Aumont remet au fourreau son épée toute ruisselante de sang et, le long d'un rocher abrupt, il s'enfuit avec tout ce qu'il lui reste de Turcs. Il maudit ses dieux et s'en va, plein de courroux et tout dolent. Il songe aux rois qui ont été tués dans ce dur combat.

Et ses soldats clament leur malheur et leur désespoir : « Que ferons-nous, Sire ? disent-ils.

— Vraiment, répond Aumont, vous êtes trop couards. Et que font-ils en ce moment mes braves flatteurs ? D'Afrique, en mes grands palais, ils conquéraient les pays des chrétiens en courtisant mes pucelles aux fraîches couleurs qui leur donnaient d'amoureux baisers et en buvant de mes vins parfumés. Là-bas c'étaient de superbes vainqueurs qui se partageaient les villes et les bourgs de la France. Mais les Français ne sont point hommes peureux; ils savent frapper de la lance et de l'épée. Pour mon dam j'ai écouté les conseils des félons : certes en ma vie jamais ne serai-je plus joyeux. »

Et lors, après avoir versé des larmes d'angoisse, Aumont se ressaisit. Il envoie ses messagers auprès des grands chefs sarrasins qui lui sont fidèles et le tiennent cher : « Dites-leur qu'ils me secourent tôt et rapidement; mais dites-leur aussi que je leur commande de ne rien dévoiler à mon père Agolant. »

A l'appel des messagers, les rois païens rassemblent leurs armées : quatre mille cors de métal retentissent dans la montagne; sur des charrois les païens entassent armes, béliers et machines de guerre; ils sautent sur leurs bons chevaux et cinq cent milliers d'entre eux accourent pour venger leurs dieux et sauver Aumont.

Triamodès, Boïdant, Salatiel, Cador, Amandras, roi de Tintagor, la terre où jamais ne se lève le jour, Lampal, le père d'Hector, Rodoan, l'émir Butran, le roi Esperrant et le roi Maargon jurent de ravir à Charlemagne l'héritage et la vie. Ce sont les deux derniers qui tour à tour portent l'étendard du roi Aumont : la flèche de cet étendard est en or et à son sommet on a fiché un Mahomet qui par sorcellerie et enchantement ne cesse de crier : « Chevauchez, francs et nobles chevaliers! Je vais vous mettre sans tarder Charlemagne en prison et faire couronner Aumont à Saint-Denis. »

Mais parmi les rois païens se trouve aussi Balan, qui conduit une échelle de l'armée païenne et il dit tout bas, si bas qu'on l'entend à peine : « Dieu qui m'as mis au monde, aussi vrai que tu règnes au ciel et qu'en Trinité tu es le Dieu vrai, je te requiers, par ta bonté, que de mon corps ne soit pas sevrée mon âme avant que sur les fonts je n'aie été régénéré. »

Quand Aumont voit ses guerriers arriver, il les baise trois par trois et en pleurant il leur conte le désastre. « De tout cela j'ai au cœur grande ire et grand courroux. Jamais plus ne porterai-je chapelet de fleurs, ni ne prierai-je damoiselle de m'accorder son amour, ni n'écouterai-je lai ni harpeur. Désormais aussi je dis adieu aux chasses de chiens, d'éperviers ou d'autours ! »

Les païens lui répondent : « Ne crains rien : avant que le jour se lève, de telle frayeur nous aurons empli le cœur de Charles qu'il nous aura abandonné toutes ses villes et toutes ses possessions.

— Barons, dit Aumont, il y eut en moi désespoir furieux quand je vis nos dieux renversés et jetés à terre. Les félons de Français me chassèrent tant qu'ils me forcèrent de plonger dans l'eau profonde d'un vivier. Jamais je n'écoutai les leçons de mon père qui me conseillait d'exalter les bons, d'aimer les

prudhommes et de les tenir chers. Que dis-je, j'ai toujours nourri les mauvais flatteurs qui par leurs sottes paroles m'ont causé tant de mal. Mais si jamais en Afrique je puis retourner, je les exterminerai ou, pour le moins, du premier au dernier je les chasserai de mes terres. »

XV

HOMMAGE DE GIRARD DE FRAITE A CHARLEMAGNE

Les Sarrasins se répandent dans la montagne en poussant des cris sauvages; leur nombre est tel que nul ne sût jamais les compter; ils couvrent deux lieues pleines. Si nos gens étaient viande cuite et bien assaisonnée, ils les mangeraient tous en un repas. Girard exhorte ses soldats à livrer bataille; sans plus de demeure, tous s'arment.

Quand au fond d'une vallée Girard les voit descendus pour y attendre l'armée d'Aumont, il fait lever son enseigne. C'est le signal d'un combat imminent.

Soudain Charles avise au sommet de la tour un oriflamme qu'il ne connaît point et il aperçoit des chevaliers qui courent à bride abattue : « Les Sarrasins! crie l'empereur. Barons, sus à tous ces païens! »

A cet ordre, quatre chevaliers s'élancent

sur leurs coursiers en levant leurs écus.

Aussitôt quatre chevaliers du côté adverse se détachent et s'avancent contre les nobles barons de Charlemagne.

En peu d'instants les écus sont percés, les lances se brisent en éclats qui volent au vent; des chevaliers tombent de part et d'autre.

Tout à coup un camp pousse le cri de « Montjoie! » et l'autre celui de « Fraite! »

Le combat cesse : avec étonnement les adversaires s'interrogent l'un l'autre.

« Eh! bien, dis, vassal, qui es-tu?

— Je suis Claron. Avec mon père, Girard de Fraite, je suis venu ici pour le service de Dieu. Mais toi, quel est ton nom?

— Je suis Oger, de la mesnie de Charlemagne. C'est le grand empereur qui m'a nourri quand j'étais petit enfant. »

Et plus loin : « Qui es-tu, chevalier?

— Je suis Renier, fils de Girard. En Aspremont je suis venu pour prier Dieu avec mes armes. Vois là-bas cet homme et ces guerriers : c'est Girard qui commande l'armée des Bourguignons. Mais toi, ton nom?

— Ah! que Dieu te protège, frère chevalier! Car de votre aide nous avions grand besoin. Je suis le duc Naime. »

Sur ce mot, les deux guerriers tombent dans les bras l'un de l'autre.

De quelle joie est témoin la vallée d'Aspremont, quand les nobles hommes des deux armées se vont reconnaissant!

Girard aperçoit Charlemagne, vêtu d'un manteau de soie, chaussé d'éperons d'or pur, et portant sur la tête un chapel de zibeline; alors il se repent de l'avoir traité de vil et de lâche.

Girard s'approche de Charles; celui-ci lui met les bras autour du cou et tous deux s'entre-baisent.

Avant que Charlemagne se redresse, le chapel glisse de sa tête et tombe à terre. Girard se baisse, ramasse la coiffure et, s'inclinant profondément, il la remet entre les mains du grand empereur à qui il offre ses soixante milliers de Bourguignons bien armés et montés sur des coursiers rapides.

Charlemagne remercie grandement le duc Girard :

« De plusieurs terres, ajoute-t-il, nous sommes ici assemblés; si ce n'est pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que tu te joins à nous. Ne vois donc aucun mal si je te propose d'être ton suzerain dès maintenant et de le demeurer tant que durera notre commun péril.

— A ta demande entièrement j'accède, répond Girard. Un jour nous rentrerons, toi en

France et moi au royaume où je suis né; si je te sers bien en cette lutte contre les païens, par la suite tu m'en sauras gré.

— Tout ce dont alors tu me prieras je te l'accorderai, dit Charlemagne. »

C'est ainsi que Girard prête hommage au roi Charles.

Turpin, qui assiste à cette scène, est en songe et rêverie, car point n'a-t-il encore oublié les outrages de paroles et de gestes commis quelques jours auparavant par le farouche Girard. De ce qu'il voit et entend bellement il s'émerveille; il prend plume, encre et parchemin, et en latin il transcrit les paroles que viennent de prononcer le duc Girard de Fraite et le grand Charlemagne.

Charlemagne et Girard point ne demeurent. Charles revêt le haubert qu'il avait conquis sur le roi Marcabré dans les prés de Tortoles : c'est un haubert à triples mailles d'acier ; il ne craint aucun dard, aucune lame d'épée; l'argent en recouvre tous les pans et un or pur les manches et le col.

Sur son chef Charles fixe un heaume merveilleux : les pierres qui l'ornent ont telle vertu que celui qui le porte ne redoute aucun coup, tant fort soit-il donné.

Puis au flanc gauche Charles ceint la redoutable Joyeuse. La poignée de cette illustre épée

est d'or et on y a enfermé les reliques de saint Denis et de saint Honoré. Qui la porte ne craint ni le fer ni le poison.

A son cou Charles suspend son écu aux images d'or, à la courroie de riche soie frangée.

Puis à l'empereur on amène le blanc coursier à la riche selle, au frein d'or, au poitrail couvert d'une étoffe d'or et entouré de clochettes, qui, lorsqu'il marche, retentissent d'un son si doux et si harmonieux qu'on n'a plus nulle envie d'écouter ni viole, ni harpe.

Charlemagne met le pied à l'étrier niellé que lui présentent cinq ducs; puis il prend sa lance de riche frêne au fer finement aiguisé et son gonfanon fixé par trois clous d'or.

Ainsi armé et revêtu, le roi, en sa grande taille et avec ses membres vigoureux, semble un ange qui du ciel serait descendu sur terre. Son écu lui sied si bien qu'on dirait qu'il l'avait en sortant du ventre de la reine sa mère. Ah! comme on reconnaît en lui un véritable chevalier!

Tous ses barons le regardent avec des yeux émerveillés.

« Sire Girard, dit-il, par la merci de Dieu, tout est bien maintenant entre nous. Agolant est entré dans mon royaume pour le dévaster et ruiner. Désormais que je suis monté sur mon cheval et qu'au chef j'ai fixé mon heaume,

si de ses crimes il n'était châtié, j'en serais moqué et honni !

— Sire, tu dis vérité, répond Girard. Voici le redoutable Aumont, accompagné de tant de païens qu'on ne les peut compter. Les vois-tu descendre de cette montagne ? Il nous convient d'agir sagement pour que de ce camp ils ne nous puissent chasser : fais dès maintenant contre eux donner ton avant-garde; mes guerriers vont traverser ce val et de l'autre côté j'attaquerai les païens. Si de deux parts nous les pouvons surprendre, ils n'en auront que plus grande terreur et plus fort émoi, et d'autant plus facilement nous leur infligerons défaite. Ce sera un jour glorieux que nul survivant ne pourra oublier. »

Lorrains, Allemands, Lombards, Flamands, Frisons, Anglais, Normands, Gascons, Français, Angevins, Manceaux, Tourangeaux, Bourguignons, chacun portant la rouge croix sur l'épaule droite, pressent le pas; la parole de Charlemagne et la bénédiction du pape qui passe par les rangs en signant les guerriers du bras nu de Saint Pierre excitent l'ardeur générale.

C'est avec joie que, précédés des deux enseignes de soie où sont brodées trois figures de dragons grimaçants, tous approchent de l'ennemi.

XVI

BALAN RAPPELLE SES PRÉDICTIONS

A peine l'avant-garde a-t-elle gravi les pentes de la montagne que soixante milliers de félons Sarrasins lui barrent le passage. Les païens puants ont de bonnes armes et de bons arcs ; de leurs cris, de leurs cors et de leurs tambours ils mènent tel bruit que Dieu tonnant ne se pourrait faire entendre. C'est le riche roi Balan qui les conduit ; à son cou est suspendu son écu qui porte trois lions d'or à la gueule grimaçante.

Pendant qu'à gauche les chevaliers de Charlemagne attaquent les païens, Girard de Fraite survient à droite avec ses soixante milliers de Bourguignons.. Et l'armée des païens recule d'une demi-lieue.

Girard, qui en Dieu a foi, lance son cheval dans la mêlée.

Devant lui s'arrête Nabigant, roi de la

terre d'Abîme. Agolant avait amené ce vassal avec lui et il lui destinait toute la Bourgogne. Notre Seigneur ne l'entend point ainsi : car Girard fend et perce le bouclier du mécréant, et l'acier de sa lance lui traverse le cœur. Nabigant mort, Girard appelle ses hommes : « N'ayez nul émoi. Je suis Girard votre chef. Suivez-moi et Notre Sire Dieu vous protègera. Droit au ciel volera l'âme de ceux qui mourront ici et celui qui de la bataille sortira vivant sera comblé de richesses. »

Les chevaliers répondent : « Nul de nous ne te refusera son appui. »

. . . .

Et maintenant le combat est terminé. Que de têtes sans corps ! Nulle part on ne trouverait sur le champ de bataille place pour abriter une mule, tant y gisent de hauberts, de boucliers, d'épées, d'hommes morts ou couverts de sang.

Le soleil a disparu ; sur les pics et la plaine l'ombre s'étend ; les païens se retirent encore d'une portée d'arbalète. Les camps ne sont séparés que par un chemin creux. Le ciel est pur et la lune se lève. Des deux côtés veillent les sentinelles.

Cette nuit il y a beaucoup de larmes versées ; les blessés laissent échapper de dures plaintes et les vivants poussent de lourds sou-

pirs pour ceux qui à tout jamais les ont quittés.

Dans les deux camps nul, courtois ou vilain, ne prend le temps de manger pain ou viande; il n'y a pas non plus de cheval qui se soucie d'orge ou de foin; par la main gauche chaque homme tient son coursier au mors et dans sa dextre garde l'épée nue. Chrétiens et Sarrasins attendent avec angoisse le lever du jour et vous devinez bien qu'ils ne se livrent ni au bal ni aux réjouissances.

Aumont d'Afrique songe à tous les siens, les morts, les blessés et les autres qui sont sains et saufs. Il entend s'élever la malédiction contre Agolant qui à Charlemagne a voulu ravir son royaume, sans se douter du courage et de la vaillance des Français.

Il frémit de colère; il se lamente piteusement et Balan s'approche de lui et lui dit: « Ce n'est pas merveille, Sire, si tu es en courroux et ennui. Il t'en souvient : ces maudits vantards voulaient me livrer à la mort. A les entendre, ils étaient déjà maîtres de ce royaume et, pour peu qu'on les en eût priés, ils l'auraient conquis en soufflant dessus.

— Ah ! dit Aumont, que ne l'ai-je su plus tôt! Mais, si jamais j'échappe au sort qui me menace, dure sera ma vengeance : tous ces flatteurs je les ferai déshériter, eux et leur postérité. »

Aumont sent redoubler son courroux et son désespoir, et Balan lui dit : « Voilà à quoi tous ces gloutons t'ont réduit! Jamais, ce crois-je, nous ne repasserons la mer; loin est Afrique; nous ne la reverrons plus. Et c'est à toi que les Français maintenant veulent sevrer la vie. Crois-tu en cette heure ce que jadis je t'affirmais de la force de Charlemagne ? »

XVII

COURTAIN ET DURENDAL

Dès que l'aube paraît de nouveau, Aumont parcourt son camp et réconforte ses païens : et certes il promet plus qu'il ne donnera.

En sept échelles, dont la moindre compte vingt milliers d'hommes, il reforme rapidement son armée. Les cors retentissent et Aumont s'écrie : « Chevauchez, Sarrasins ! Ne vous attardez point. Sus à l'ennemi ! Sur lui vengez vos dieux ! »

De son côté, à ses guerriers Charlemagne adresse de fières et fortes paroles. A Dieu tous promettent de ne plus jamais commettre péchés, s'ils sortent vivants de la lutte sanglante. Alors Charlemagne donne l'ordre d'avancer. Mais de quel deuil sera témoin le lieu de rencontre !

Voici Aumont sur un coursier arabe : il porte son haubert fait à Misènes, un heaume

d'or couvert de pierres précieuses, dont quelques-unes valent bien le royaume de Bretagne ; sa main brandit la lance de frêne et la grande enseigne.

Il s'élance contre Antelme d'Allemagne qu'il renverse mort en lui fichant sa raide lance à travers le cœur ; peu lui chaut qu'on plaigne et qu'on regrette ce vaillant.

Puis, pendant que Triamodès va frapper Geoffroi Grise Gonèle, Aumont tire Durendal à la lame tranchante et voilà morts Garnier et Rainaud d'Orbendèle.

« Dieu, dit Oger, quelle furie que ce païen ! Ce m'est grand deuil que ce maudit ait vie si dure et si longue ! »

Et, Courtain à la main, il se précipite sur le roi païen ; il lui tranche la coiffe ; il lui atteint le front, dont le sang coule ; à travers l'arçon glisse l'épée, coupant la cuisse du coursier qui choit sur le sol.

Aumont retombe sur ses pieds et dit à Oger : « Aux diables je te recommande, car c'est bien un diable qui a forgé ton épée. S'il te l'avait tant soit peu allongée, elle aurait pu se mesurer avec ma Durendal. Je n'en ai jamais vu de si bonne en main de chevalier. Pitié qu'elle soit trop courte pour te rendre réel service ! Ah ! ton cœur doit ressentir merveilleuse allégresse, puisque aujourd'hui tu as trans-

formé le roi d'Afrique en un simple piéton, alors que jusqu'ici nul n'avait osé m'approcher. Mais, par Mahomet qui doit nous juger! je vais te présenter l'acier de Durendal qui resplendit plus que charbon dans un brasier. »

Brandissant Durendal, d'un coup il abat un quartier du bouclier d'Oger et il tranche le cou du dextrier : qu'il le veuille ou non, Oger trébuche, mais il retombe sur ses pieds : il est loin d'être poltron et il est décidé à se venger avant de mourir.

Anquetin, hardi Normand, voit Oger et Aumont en corps-à-corps; il accourt, il tue Boïdant qu'Aumont aimait chèrement, prend son cheval et crie à Oger : « Monte, Danois, ne perds pas un instant. » Et Oger saute en selle; mais un remous de la bataille entraîne loin de l'autre les deux combattants.

A un Allemand qu'il voit près de soi Aumont fend la tête jusqu'aux dents; puis il regarde son homme, Boïdant, étendu mort. Il en mène grand deuil. En sa langue sarrasine il adresse des supplications à Mahomet et il jure de ne plus croire durant sa vie nul flatteur ni nul homme qui s'aille trop vantant.

La lutte dure toujours. Les païens tombent en grand nombre. Mais que de chrétiens succombent aussi! Girard pleure de chaudes

larmes qui lui mouillent les boucles et les deux fourches de sa barbe.

Autour de Charlemagne gisent à terre des milliers de chevaliers, privés de leur tête, et, quand l'empereur voit ses plus nobles vassaux s'approcher de lui l'air épuisé, les lances brisées et les heaumes déchirés : « Ah ! dit-il, voilà des hommes qui ne songent guère à baller ni à faire la cour aux dames ! » Et, qu'on en soit heureux ou courroucé, le deuil et l'ennui emplissent son cœur.

Cependant Oger, le vaillant Danois, a piqué des deux : dans le corps de son robuste cheval cinq fers sont encore fichés ; son bouclier est tellement abîmé qu'à nul franc homme il n'eût pu être d'aucun service ; son heaume brun est brisé ; son haubert est faussé ; jusque sur ses éperons a giclé le sang vermeil ; en main, il tient Courtain, sa bonne épée. En le voyant, Français, Allemands et Bavarois disent : « En cet homme il y a noble chevalier. »

Oger s'arrête devant Charlemagne : « Charles, beau Sire, dit-il, nous avons pris un païen. Des projets d'Aumont il nous a instruits. Aumont refuse d'appeler Agolant à son aide ; et les païens commencent à se mettre en émoi. Envoie-nous tous les hommes que tu peux trouver. Dès qu'ils verront nos rangs épaissir, les Sarrasins s'enfuiront.

— Oger, dit Charles, qu'il te soit octroyé comme tu demandes! »

Aussitôt Charles envoie Droon et Andefroi porter des messages aux divers camps : « Dites à tous de venir en hâte. Ceux qui n'ont pas de destrier monteront sur un palefroi ou bien viendront à pied. »

A travers un taillis Aumont voit l'oriflamme et l'armée de l'empereur. « Ah! s'écrie-t-il, par Mahomet, Balan m'avait bien parlé vrai. Trop fol serais-je, si de ses dires je doutais encore! »

Dans la mêlée Charlemagne se jette et devance les siens. Il tue Moridant, un païen déloyal, et l'émir Morant, cousin d'Agolant; puis il tire Joyeuse : d'épée plus riche je n'en connais aucune sauf Durendal.

Naime voit l'empereur au milieu du champ de bataille; il fait signe à Anquetin le Normand, à Fagon et à Oger. Tous ensemble accourent auprès de Charlemagne.

« Sire empereur, dit Naime, au nom de notre rédempteur, ne te mets ainsi en avant. Si nous te perdions aujourd'hui, nous en ressentirions grand deuil. Toi mort, nous sommes perdus. Toi vivant, nous combattrons en pleine sûreté. »

Et Charles répond : « Chevaliers, si vous mourez, que me sert-il de vivre! Ne plaise à

Dieu, le roi de Bethléem, que, vous une fois morts, je reste seul vivant. »

A ces mots, tous ceux qui l'entourent se mettent à pleurer.

Avec rage les vingt mille Français frappent sur les maudits : ils en tuent sept milliers et les autres s'enfuient, la plupart traînant leurs boyaux. « Aumont, crient-ils, viens à notre aide. De ces vils chrétiens toi seul tu peux nous protéger. »

Aumont est plein de fureur ; il tire Durendal ; il se précipite sur le vaillant Anquetin et d'un seul coup il le pourfend jusqu'aux épaules.

Or, seigneurs, écoutez quel miracle se produit : Anquetin mort choit de son cheval ; il tournoie et retombe assis à terre, les mains tendues au ciel du côté de l'Orient : et, en chantant, les anges emportent son âme au paradis.

A cette vue, le deuil s'empare de Charlemagne. « Oh ! malheureux, se lamente-t-il, c'est toi qui m'as recueilli à Rome, quand tout le monde m'avait trahi et abandonné. Si jamais Dieu veut m'octroyer un don, qu'il exauce la prière que je lui adresse pour ton salut et ta merci ! » Et il pique son cheval en criant : « Frappez ! Frappez ! »

De sa propre main il abat un Sarrasin et

tous les chevaliers qui l'ont entendu, frappent à qui mieux mieux.

S'ils avaient continué ainsi, en peu de temps le champ de bataille aurait été vidé des Sarrasins.

XVIII

PRISE DE L'ÉTENDARD D'AUMONT

Seigneurs, faites paix. Écoutez ma chanson et sachez comment Girard, le vaillant duc de Fraite, se bat contre les Sarrasins. Que Dieu, père de tous les hommes, créateur de toutes choses, le protège en sa dure tâche!

Girard fait avancer ses cinquante mille Bourguignons contre les cent milliers de Turcs qui protègent Aumont et son oriflamme. « Seigneurs, dit-il, écoutez-moi : nous ne luttons pas aujourd'hui une lutte coutumière. Quand un de mes voisins vient m'attaquer, il brûle ma terre et moi je brûle la sienne; l'un enlève à l'autre un château ou un donjon. Celui qui est poursuivi rentre la nuit en sa demeure et tout est fini. Mais ces païens, s'ils nous chassent, dites-moi, où irons-nous? Nous sommes pris où que nous nous tournions. Il ne nous reste qu'à nous recommander à Dieu

qui nous a mis au monde alors que nous n'existions pas encore. »

Sur ce, Girard s'élance en piquant Matefélon, son rapide coursier. Il brandit sa lance; il déploie son gonfanon et perce l'écu, le haubert vermillon, le foie et le poumon droit de Macabrès, un félon Sarrasin. Au milieu des païens il l'abat raide mort et s'écrie : « Vienne! Frappez, barons! Nôtre est le droit! S'il plaît à Dieu, nous serons vainqueurs. Frappez, barons, sans nul répit! Apportez-moi l'étendard d'Aumont. Je le veux. Si point ne me le donnez, soyez déshérités et maudits! »

Ses hommes l'entendent. Ils croient qu'il a perdu le sens et ils disent entre eux : « S'il pouvait compter tous les Turcs qui sont là, couverts de leurs armures, il en trouverait bien une somme de cent milliers. »

Et Girard dit : « Claron, Bovon, Ernault, Renier, mes enfants, et vous tous, barons, qui de moi tenez terre, en avant! Cet étendard, je le demande et je l'exige. Sinon, je vous dirai ce qui adviendra, si jamais en Bourgogne je retourne : de vos fiefs, je ne vous laisserai un pouce et je déshériterai tout votre lignage. »

Ses hommes disent encore : « Girard de plus en plus perd le sens. Mais, bon gré, mal gré, il faut obéir. »

Les buisines sonnent; les Bourguignons

s'élancent en frappant devant et derrière, à droite et à gauche.

En les voyant peu à peu approcher de l'oriflamme, le roi Maargon et le roi Esperrant se murmurent à l'oreille : « Il avait bien raison, le messager Balan, quand il nous parlait de la vaillance et du courage des chrétiens. Aumont est d'ailleurs trop orgueilleux et trop démesuré de vouloir lutter sans son père Agolant. Jamais enfant ne commit tel outrage. Si avec tout le reste de son armée le roi eût été là, Charles était vaincu ; il n'eût pu avancer et, en cette heure, nous aurions toute la France en notre pouvoir. Avant que le soleil disparaisse, Aumont sera puni de son orgueil et sa déraison crèvera les yeux de tous. Bien fous serions-nous aussi, nous autres, de défendre l'étendard de cet outrecuidant. Pourquoi rester ici ? Ne vaut-il pas mieux fuir ? »

Et Girard crie : « Si, à l'instant, cet étendard ne m'est mis entre les mains, à nul d'entre vous, mes enfants, mes barons, je ne dois plus amitié ni salut. »

Les monts retentissent de plaintes. Les Sarrasins tombent sous les coups des Bourguignons.

Et Girard crie encore : « Barons, écoutez-moi : si vous mourez ici, vous serez tous martyrs. Avec les Saints Dieu vous mettra au

paradis; là, le chef couronné et fleuri, vos désirs seront comblés. »

Les Sarrasins choient de plus en plus nombreux et Esperrant dit à Maargon : « Nous ne pouvons plus garder l'étendard. Aumont, notre sire, en prendra soin, si bon lui semble. » Et voilà les deux rois païens fuyant de toute la rapidité de leurs coursiers.

L'étendard est resté debout au milieu des champs. Les Bourguignons s'en saisissent aussitôt. Ils retournent auprès de Girard que ses fils désarment.

« Sire, disent-ils, voilà ton vœu exaucé! » Et dans le trophée ils l'enveloppent.

« Merci, nobles enfants, dit alors Girard. Je ne me plains point de vous avoir élevés et nourris. Mes chevaliers, grand merci! J'ai été souvent mauvais, je le sais; mais maintenant je réparerai tous mes torts. Le service que vous venez de me rendre, je le reconnaîtrai en vous ouvrant mes trésors, si jamais en Bourgogne nous rentrons. Qui n'est marié, je lui donnerai femme riche et vaillante. »

Girard a tant combattu qu'il est las. Le sang ruiselle sur son visage.

A cette vue, ses hommes versent des larmes. Girard dit : « Ne pleurez point. C'est pour Dieu que nous souffrons telles souffrances. Remontez à cheval et continuez à

frapper. Cherchons Aumont, c'est tout ce que je demande. »

Grand est le bruit, perçants les cris et ardente la lutte.

Charles appelle Naime et Oger. « Barons, dit-il, vous entendez comme Girard se bat. Si je le perds, j'en serai fort dolent. »

De son côté Girard ne prend répit. Il appelle cent de ses hommes.

« Prenez cet oriflamme. A Charlemagne, qui est maître de la France, faites-en présent de ma part. Et mandez-lui qu'il n'ait nul émoi, car les païens vont faiblissant de plus en plus. »

Les hommes répondent : « Sire, selon ton ordre il sera fait. »

Quand devant Charles les cent hommes se présentent : « Ah ! dit l'empereur, que de mort et de prison Dieu protège Girard ! Vous, sires messagers, dites au vaillant duc que je le remercie grandement. Si Dieu accorde que je rentre en France, je lui accorderai une généreuse récompense. »

Les messagers s'inclinent et au combat ils retournent aussitôt prendre leur place.

XIX

LE SON DU COR

De Durendal Aumont frappe en véritable félon qu'il est; des Français il fait un terrible carnage; mais les Sarrasins faiblissent de plus en plus et Triamodès dit alors : « Par ma foi, Aumont, tu as eu grand tort sans ton père d'attaquer Charlemagne. Fortement en seras-tu blâmé, car les Français nous ont infligé de cruelles pertes qui ne pourront jamais être réparées. Sonne ton cor! Le roi l'entendra en la cité de Rise. Il viendra à notre secours. Sinon, nous sommes en piteux danger. »

Aumont de haut en bas le regarde et lui répond avec grande fierté : « Par Mahomet! mon oncle, tout ce que Balan nous a prédit s'est accompli. Et toi, qui, là-bas, dans mon royaume, te faisais fort de conquérir toute la France, tes paroles se sont rencontrées fausses.

Et en cette heure tu me viens conseiller de sonner mon olifant! Si jamais je retourne en Afrique, je te déshériterai avec toute ta troupe de vils flatteurs. Sache-le bien : il y a déjà longtemps que j'ai juré à Mahomet de ne point sonner le cor pour les Français et je veux que jamais on ne me puisse reprocher d'avoir en ma vie commis telle lâcheté. »

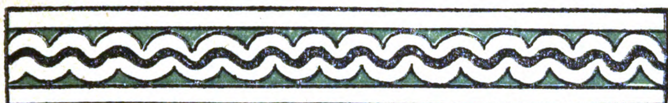
A peine Aumont a-t-il parlé qu'un Sarrasin, pâle de terreur, se précipite vers lui. Un quartier de son bouclier est coupé; la hampe de sa lance est brisée; il est couvert de blessures. On voit bien qu'il revient d'une attaque. Il apprend à Aumont que son étendard est pris et est déjà entre les mains de Charlemagne; il lui mande aussi que le roi Maargon s'est enfui et que le roi Esperrant l'a suivi.

Aumont l'entend; il ne peut le croire. Il est d'abord tout abattu; puis il jure de se venger.

Il se lance dans la mêlée. Coup sur coup, il tranche, à l'aide de Durendal, la tête à trois vaillants chevaliers.

Les Français fuient et s'écrient : « Charles, où es-tu donc? Si ce diable n'est pas tôt déconfit, nous sommes morts. Et la France sera à jamais perdue. »

Mais soudain, Oger de Danemark se dresse devant Aumont. D'un coup de lance, qui



A. SERVANT.



comme l'éclair s'abat, il fait trébucher le païen sur l'herbe.

De la main d'Aumont Durendal s'envole. Oger pense déjà s'en saisir; mais Aumont l'a prévenu; il ramasse son épée et se redresse vivement.

« Je te tiens pour assassin, toi qui oses m'attaquer ainsi. Il est juste que tu réçoives la récompense de ton crime. »

Il dit et frappe Oger sur son heaume rond.

Oger tire alors sa bonne épée Courtain : elle avait été forgée en même temps que Durendal; l'artisan qui l'avait trempée l'avait éprouvée sur une enclume et Courtain avait tranché l'enclume jusqu'au tronc; mais en même temps elle s'était brisée. Toutefois, l'acier en était de si bonne qualité que de nouveau l'ouvrier l'avait aiguisée. Si elle n'eût été si courte, elle n'eût eu de rivale au monde et Durendal n'aurait jamais pu lui résister.

Quand du fourreau Oger tire la lame, elle brille plus qu'une torche de cire allumée en une cave.

Oger frappe Aumont avec force sur son heaume aux cercles dorés. Si le païen n'avait détourné la tête, il n'eût jamais eu l'occasion de se mesurer avec Charlemagne. Et Aumont dit : « Voilà un bon coup! Je te reconnais bien, car déjà avec toi je me suis battu ce

matin. Tu es homme preux et vaillant; tu me l'as déja prouvé. Si tu abandonnais la foi chrétienne, je te donnerais le royaume de Fémenie et je te couronnerais roi quand j'aurai conquis toute la France.

— Voire, dit Oger, jamais n'ai-je eu telle pensée. Nous ne nous séparerons que lorsque l'un de nous deux aura tranché la tête de l'autre. Si je meurs, j'aurai fait bonne journée; mon âme ira tout droit en paradis; mais si c'est toi qui péris, ton âme sera damnée, car ton Dieu ne vaut un sol.

— Puisque tu parles ainsi, réplique Aumont, ta mort est jurée. »

A l'aide d'Oger arrivent le duc Naime, le roi Salomon, le duc Fagon, Richer l'Allemand, le roi Droon et le roi Didier, suivis de mille combattants.

Ils crient : « Qui es-tu, Sire persan? Par ton dieu Tervagant! dis-nous la vérité.

— Je parlerai vrai, dit Aumont. Je n'ai d'ailleurs jamais menti de mon vivant. Je suis Aumont, fils d'Agolant. Je suis roi d'Afrique, d'outre la mer aux vagues puissantes. Je suis maître d'Alfagne, de Béfanie, de la Perse où vivent les Persans; à moi appartient la Syrie jusqu'au fleuve Jourdain; Moriane et Babylone dépendent de moi; Alexandrie et l'Inde supérieure sont sous mes ordres; c'est moi qui ai

donné sa terre au prêtre Jean, la terre où nul homme n'use de fausses paroles. Je suis roi d'Afrique jusqu'à l'Arbre qui est fendu. Aussi loin que vers l'Orient, la mer roule ses flots, je suis roi tout puissant. Si je pouvais conquérir l'Occident, de l'univers je serais maître absolu. Mais Charlemagne ne le veut point et il me le défend. Si pour moi et pour ma gent ce n'eût été chose honteuse, de Rise j'aurais mandé les grands renforts qui s'y trouvent, car là-bas il y a plus d'hommes encore que vous n'en voyez avec moi. »

Les Français disent entre eux : « Que Dieu nous protège! Si en présent Charles recevait la tête de ce riche baron, quelle liesse lui emplirait le cœur! »

De leur côté à l'aide d'Aumont arrivent les païens. Triamodès tue le duc Milon ; mais aussitôt aux pieds d'Aumont le duc Bérenger renverse Triamodès mort.

Aumont pousse un long soupir et, saisissant enfin son olifant, il le fait retentir avec une merveilleuse furie.

Rise est trop loin pour qu'on l'entende, mais au son du cor les Sarrasins se rassemblent encore une fois. Ils poussent des cris terribles et sur les chrétiens ils se jettent avec rage.

Français, Limousins, Lorrains, Normands, Poitevins, demeurent interdits.

Charles lui-même en tient le visage baissé. « Hé! Dieu, dit-il, toi qui muas l'eau en vin, protège mon armée. Si jamais ces païens sont victorieux, je n'irai plus en France entendre messe le matin. Ici même de ma lame d'acier je me tuerai. » Il mène grand deuil et tous ceux qui l'entourent pleurent avec lui.

Mais soudain l'on entend un bruit de chevaux; des cris joyeux dans les monts et la plaine.

Au tournant de la route apparaît Andefroi qui, du plus loin qu'il peut, sur son cheval pantois s'écrie : « Courage, Charlemagne, voici les jeunes guerriers qui accourent à ta rescousse. »

XX

EXPLOITS DES QUARANTE MILLE JEUNES GUERRIERS

Et de la vallée Charlemagne et ses barons voient en effet sortir quarante mille écuyers, chambriers, cuisiniers, bouteillers, échansons, valets, portiers, dont le plus âgé n'a pas quinze ans et qui gravissent les pentes d'Aspremont, prêts à fondre sur la race maudite.

A l'appel d'Andrefoi tous étaient montés soit sur chevaux de bataille, soit sur chevaux de trait.

Ceux qui n'avaient pas d'épée avaient pris des pieux, des bâtons, des leviers, des massues, des haches, de grands couteaux d'acier, des branches de chêne ou d'alisier qu'ils avaient épointées ; puis ils avaient découpé des gonfanons dans les draps de table.

Au grand galop les avaient conduits aux

champs de bataille les vaillants Rolandin, Estolt, Haton et Bérenger.

Sur les païens ils tombent comme des forcenés et les infidèles disent entre eux : « Il ne fait vraiment pas bon ici. L'armée de Charlemagne ne cesse de croître. Fuyons ces maudits bûcherons qui hachent notre armée. Par Mahomet ! Balan avait bien raison quand de Charlemagne il nous vantait la force et la puissance. La France sera toujours en son pouvoir. Inutile de chercher à la lui arracher. Malheur à Aumont qui dans son esprit laissa entrer si fol désir ! »

Roland crie : « Montjoie! Sus aux païens, écuyers! A chacun de vous Charlemagne donnera femme. »

Et Aumont crie : « Afrique! » mais les groupes désordonnés des païens n'entendent plus sa voix et c'est Girard et ses fils, avec plus de cinq milliers de Bourguignons, qui, à cet appel, tombent sur les débris de l'armée sarrasine.

Qu'il le veuille ou non, en toute rapidité Aumont fuit sur son destrier, le meilleur et le plus vite qu'on pût trouver jusqu'à Jérusalem. En lui est entré profond désarroi. En grand émoi il se lamente auprès du roi Balan, du roi Sinagon et du roi Gorhant qui l'accompagnent tristement dans sa fuite et Balan lui

dit : « Hé ! Aumont, Sire, cesse de gémir de la sorte. Es-tu donc femme qui pleure son amant ? »

Aumont s'enfuit. Il se larmoie en appuyant sa tête dolente sur l'encolure de son coursier. Et les Français le poursuivent.

Soudain Aumont se retourne avec les trois autres rois, ses compagnons, et il va frapper le vaillant duc Naime. Celui-ci tombe de cheval : mais en un instant il se relève, l'épée à la main et fait voler en l'air la tête du roi Sinagon ; Oger accourt et d'un coup de sa lance il perce le bouclier, le haubert et le corps du roi Gorhant qu'il étend mort sur l'herbe épaisse.

Aumont reconnaît Oger : il l'abat de son cheval, sans toutefois le blesser et, de son côté, Balan, touché de douleur mortelle en voyant le corps inanimé de son fils Gorhant, s'élance sur Charlemagne : il fend le bouclier du grand empereur, mais celui-ci a un haubert tel qu'il ne craint ni arme, ni acier, ni métal quelconque, et il riposte en jetant Balan à terre. Le roi Balan se relève, mais vingt lances, vingt épées sont déjà sur lui.

« Que gagnerez-vous à ma mort ? dit Balan. Si je trouvais le duc Naime de Bavière, je me ferais aussitôt baptiser. Au duc jadis j'ai

sauvé la vie ; je sais qu'il me tient en amitié. Je suis le messager Balan.

— Est-ce toi vraiment, Balan ! dit un des chevaliers qui l'entouraient. Je suis le duc Naime. Au nom de Dieu, que personne ne touche à cet homme ! Jamais nul ne m'a rendu plus grand service. Quant à toi, Balan, veux-tu réellement devenir chrétien ?

— Désormais, Sire, je suis de ta foi et de ta loi. »

Cependant Charlemagne ne se soucie point du vassal qu'il vient d'abattre à ses pieds ; tout à la poursuite d'Aumont, il chevauche au fond de la vallée. Dieu protège notre grand empereur !

XXI

MORT D'AUMONT

Hier matin le soleil se levait sur une armée d'innombrables Sarrasins et Aumont, son chef, était empli d'un espoir sans limite. Et aujourd'hui tous ses guerriers sont morts ou en fuite; lui-même s'en va seul, sans le moindre écuyer.

Il descend le long d'un sentier rocailleux. Au fond d'un val, sous un olivier, une source claire coule sur un sable fin.

Il y a bien trois jours que sans trêve il se bat et qu'il n'a eu loisir de boire ni de manger. La pureté et la fraîcheur de l'onde le tentent : il pose à terre son bon écu, son épée et sa lance; il délace son heaume et, à quelques pas de là laissant son cheval, il se penche et boit à franche lippée.

A ce moment même survient Charlemagne. Aumont n'a le temps ni de se remettre en selle, ni de reprendre ses armes.

« Païen, dit Charles, n'aie cure de prendre émoi. Par ma tête! nul ne pourra jamais me reprocher de causer par surprise embarras à qui que ce soit. Or arme-toi et remonte sur ton coursier. Je te veux disputer la source : elle est mienne. Malheur à toi d'y avoir puisé : tu le paieras cher. »

Aumont l'entend; d'allégresse il se sent empli quand on lui permet de se préparer au combat. En un instant il est à cheval.

« Par Mahomet, dit-il, tu ne m'apparais pas comme fils de vilain; tu as un splendide coursier, un bon haubert à triples mailles et un heaume merveilleux. Tu es de noble race, sans doute, et de noble cœur, puisque tu n'as point voulu me toucher alors que j'étais désarmé. Allons! rends-toi et renie ton Dieu et, par Mahomet! je te le jure : tu pourras partir sain et sauf, et je te récompenserai ainsi que toute ta lignée. Mais dis-moi donc ton nom? »

Et notre empereur répond : « Pour un païen je ne dirai nul mensonge. Charlemagne est mon nom; la France m'appartient. Manceaux, Bretons, Normands, Picards, Lorrains, Allemands, Frisons, Bavarois, et tous les peuples d'ici jusqu'à Rome me reconnaissent comme leur maître. Et je t'ai poursuivi car je veux te défier.

— Ah! dit Aumont, c'est donc toi ce Charlemagne qui m'a ravi tant de milliers de mes guerriers, tant de mes riches rois et de mes nobles princes. Je te tiens maintenant et ta mort va me venger de toutes les pertes que tu m'as infligées. C'est moi qui à l'instant te défie. Contre toi je revendique Calabre, Romagne, Lorraine, Bavière, Allemagne et toutes les terres d'ici jusqu'en Espagne.

— Certes, dit Charles, pour gagner tel empire un simple défi n'est point suffisant. Trêve de paroles et venons-en aux actes; la lutte finie, se plaindra qui pourra! C'est l'héritage à moi confié par Dieu que contre toi je revendique. De Dieu seul je le tiens et le veux tenir. »

Aumont répond : « Je te défie, toi et ton Dieu. »

L'un contre l'autre avec fureur ils se précipitent : tous deux tombent et leurs heaumes sont couverts de terre jusqu'au nasal. Aumont brandit Durendal et du fourreau Charlemagne tire Joyeuse. Ils se battent comme des géants. Aussi loin que courent les nuages et que s'étend le ciel il n'y a pas de rois qui les égalent : l'un est maître de tout l'Orient, l'autre de tout l'Occident.

« Charlemagne, dit Aumont, écoute-moi : veux-tu être mon vassal et me faire l'hommage

de la France? Veux-tu croire en mon Dieu Tervagant?

— Jamais, répond Charlemagne, tant que je serai en vie. »

Aumont voit que ses coups sont vains et que son sang commence à couler : aussi de rire n'a-t-il guère envie. Il recule et de reproches il accable son épée : « Hé! Durendal, dit-il, t'aurait-on mal forgée? Jusqu'ici je t'ai donné grande gloire. A tes coups nul n'a jamais pu survivre; mais aujourd'hui combien es-tu molle et inerte! tu ne tranches pas plus qu'une vieille cognée. »

Soudain il avise le heaume de Charles; il y voit briller des pierres précieuses qui remontaient au temps de Jérémie. « Par Mahomet! crie Aumont, il eut pour toi un amour sans pareil celui qui te donna ces gemmes : le mortel qui les porte est invinciblement protégé ; mais tu ne les garderas pas longtemps. »
Et Charles lui répond : « S'il plaît à Dieu, jamais ne me quitteront-elles! »

Mais d'un coup plus violent que les autres, Aumont, rendu furieux par ses blessures, du chef de Charlemagne abat le heaume merveilleux. Charles, éperdu, va périr sous les coups du farouche païen. Son regard se lève vers Dieu.

« Seigneur, dit-il, toi qui es et as toujours

été, protège-moi contre ce mécréant! Moi mort, toute la France est vaincue. Et mes hommes, où sont-ils? Que sont-ils devenus? » Soudain Charlemagne entend crier : « Sire oncle, voici Rolandin ton neveu!

— Ah! Dieu, dit Charles, merci du secours que tu m'envoies! »

Rolandin est monté sur Morel: au duc Naime il l'avait pris pour voler plus vite auprès de notre grand empereur. Sans attendre un instant, de son pieu il frappe Aumont qui par deux fois tombe sur ses genoux.

Le vaillant Sarrasin se redresse : « Charles, tu n'es pas seul; preux, hardi et vigoureux est ton jeune compagnon. Les diables lui ont donné merveilleuse vertu. Certes, s'il vit, il deviendra grand chevalier. S'il est vrai qu'aujourd'hui ce soit mon dernier jour, je prie Mahomet, mon dieu glorieux, qu'à jamais Durendal entre ses mains demeure, car ce serait pour moi cause de profonde détresse et de vive colère que cette noble épée tombât entre les mains d'un lâche et d'un couard, dépourvu de passion guerrière. Mais à quoi bon parler ainsi puisque tous deux vous allez périr sans tarder? D'aucun secours ne vous sera votre Dieu. Quand sept hommes lutteraient contre moi seul, ils ne m'échapperaient pas plus qu'un agneau n'échapperait à quatre loups. »

Cependant d'un dernier effort Rolandin frappe le bras d'Aumont ; il fait voler Durendal à la distance d'une portée de lance et sur le devant du heaume il assène un tel coup que le vaillant païen tombe une dernière fois, la cervelle jaillissant de son front.

A ce moment arrivent les seigneurs français; ils essuient le visage de Charles qui ruisselle de sang. Sous l'olivier feuillu ils emportent Aumont dont ils étendent le corps le visage cŏntre terre.

« Certes, dit Naime, c'était un puissant chevalier. S'il s'était fait baptiser, en toute la chrétienté il n'eût eu son pareil. »

Charlemagne rentre au camp : en le voyant sain et sauf, tous pleurent de joie.

Les Français s'hébergent dans le camp qui hier encore était celui d'Aumont. A l'entour s'amoncellent les cadavres et le deuil. Mais quelle joie pour ceux qui ont survécu! Tel hier n'avait soulier au pied qui maintenant a merveilleux cheval.

La chrétienté est sauvée et Roland a conquis Durendal, la noble épée, le merveilleux olifant et Veillantif, le rapide coursier.

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE CONTRE AGOLANT

I

LE SUPPLICE DE MAARGON ET D'ESPERRANT

Agolant est dans son grand palais de Rise. Le grand émir, puissant entre tous les chefs sarrasins, oncle du roi Maargon et du roi Esperrant, le roi Boïdant et le roi Moadas, qui ont amené d'Afrique les armées les plus grandes qu'on ait jamais vues, viennent le saluer. Il se sent empli de liesse et de bonheur et il se met à jouer aux échecs avec le roi Abilant. Les deux rois devisent joyeusement et se livrent à la plaisanterie.

Tout à coup paraissent le roi Maargon et le roi Esperrant.

« Soyez les bienvenus ! » dit Agolant à ses deux vassaux.

Ceux-ci lui rendent son salut et Esperrant s'écrie :

« Sire, nous sommes vaincus. A Charlemagne, ton fils a livré bataille; tes dieux, ton

étendard sont pris. De notre immense armée il ne reste pas un homme vivant ou libre.

— Et Aumont?

— Nous ne l'avons pas revu!

— Félon! » dit Agolant, et, d'une main furieuse, il lance un javelot qui manque Esperrant et va frapper un pilier. Le coup est si violent que les pierres s'écroulent : « Félon! dit Agolant, nul ne croira qu'un baptisé ait jamais défait ou vaincu mon fils.

— Sire, reprend Maargon, le roi Esperrant t'a dit vrai.

— Non, il a menti et toi aussi », s'écrie Agolant qui n'a nulle envie de rire, et il continue : « Barons, que les vingt plus puissants d'entre vous se réunissent! Qu'ils jugent ces deux hommes et qu'on m'avise du sort auquel ils seront condamnés! »

Les païens obéissent. Dans la salle où ils se sont rendus, les vingt plus puissants des rois sarrasins discutent âprement. Les uns, les proches des deux accusés, parmi lesquels se distingue le grand émir, défendent le roi Maargon et le roi Esperrant par d'ardentes paroles. Les autres réclament la mort et défient quiconque veut retarder le supplice des deux traîtres.

Enfin le roi Ulien sort avec le roi Mandaquin; tous deux se rendent auprès du roi

Agolant, toujours empli de courroux et d'amertume : « Fais mourir les deux traîtres, dit Ulien. Quand Aumont le saura, il ne pourra que louer ta décision. »

Le roi rentre dans la grand'salle. Il parle à voix haute et claire : « Ainsi, dit-il, vous me donnez la vie de ces deux hommes?

— Oui, Sire! »

Alors Agolant d'une voix ferme : « Qu'on attache chacun des félons à deux mulets; que sur les durs cailloux on les traîne aux yeux de toute la ville. Ainsi doit-on punir les traîtres : à leurs parents ce sera bon exemple. Trop serait-ce faire honneur à ces deux truands que de les pendre à un gibet. »

Puis devant le roi viennent les deux félons : « Qu'avez-vous fait de mon enfant? Pouvez-vous me dire ce qu'il est devenu?

— Non, Sire, répondent-ils. Sur son cheval un petit vieux dirigeait les chrétiens; jamais ne vit-on chef et chevaliers plus forts et plus hardis; nul de nos guerriers n'est revenu et de ton fils nous ne savons peu ni prou.

— Par Mahomet! s'écrie Agolant, ce serait folie de vous en demander davantage. Barons, que de ces hommes il soit fait comme j'ai dit. »

A deux roncins on attache Esperrant, et, quand Maargon voit qu'on le traite de la même

façon, de plaisanter il n'a guère envie.

Les sergents montent sur les bêtes qu'ils frappent à coups redoublés. La chair est tendre, la pierre est tranchante : les deux rois perdent leur sang et leurs membres tombent en lambeaux. Des ribaudes ramassent les débris sanglants des deux corps ; elles mènent grande joie ; elles se hâtent à qui mieux mieux ; celles qui sont derrière voudraient être devant ; le soleil se couche et elles sont encore à l'œuvre. Enfin les deux cadavres sont jetés dans la fosse à ordures où le feu grégeois les réduit en cendres grises.

Les Africains se disent entre eux à voix basse : « En voilà deux à qui Aumont n'a guère porté bonheur ! » Et le grand émir murmure : « Puisse un jour notre dieu Mahomet me permettre de venger mes nobles neveux du supplice infâme qu'on vient de leur infliger ! »

II

BAPTÊME DE BALAN

CHARLEMAGNE est dans la tente d'Aumont. Sous le ciel il n'en est pas de pareille : l'étoffe en est de soie brochée d'or ; dans la boule, en haut du mât, brille une escarboucle : elle jette un merveilleux éclat : elle permet à minuit de voir à cent lieues à la ronde comme en plein jour, de s'asseoir au dîner, de jouer aux échecs et aux tables sans avoir besoin d'allumer de tortil de cire, et le jour elle reflète l'image de tout ce qui se passe aux environs.

Mille chevaliers sont avec Charlemagne. En cette immense tente ils tiennent tous à l'aise ; ils contemplent l'or, l'argent, les manteaux de soie rayés de différentes couleurs, la vaisselle d'ancienne et de nouvelle façon, les lances tranchantes, les épées aiguisées, les épieux pointus, trésors qu'avec leur sang ils ont conquis. Ils se réjouissent de l'abondance des pro-

visions qu'ils trouvent et qui va ranimer leur vigueur et leur rendre leur joie.

Charlemagne ne s'attarde point : en présence de quatre archevêques, sans compter le reste du clergé, par le pape Milon il fait baptiser Balan; dans l'eau, trois fois on plonge le vaillant messager nu jusqu'à la ceinture; puis on lui remet ses vêtements et on lui lace son grand manteau.

Désormais il a nom Guitequin et dans l'armée entière on ne saurait trouver chevalier qui l'égale en force, en grandeur et en adresse à se tenir en selle.

« Charles, dit Guitequin, si maintenant je te cachais quoi que ce fût, envers toi je commettrais félonie. Roi, regarde sous le dragon, dans l'escarboucle : vois dans le détroit tous ces bateaux, toutes ces nefs, tous ces canots; vois là-bas la tour de Rise et le donjon du château. Ce matin trois cent mille Sarrasins ont quitté leur camp; ils viennent nous attaquer. Décide ce que nous devons faire : allons-nous attendre ou nous enfuir?

— Certes, dit Charles, pourquoi mentir? Ce n'est pas pour fuir que je suis venu en Aspremont. »

Et le roi regarde dans le miroir : il voit l'armée d'Agolant qui traverse le Far : les larmes lui coulent des yeux qu'il a dans la tête

et il ordonne au pape de faire immédiatement venir le vieux duc Girard.

Celui-ci accourt. Dans l'escarboucle Guitequin lui montre l'armée des Sarrasins en marche et sur le rivage, près d'un bois de sapins et de hêtres, les innombrables tentes des rois ennemis ; il arrête son regard sur celle de Mandaquin où claque au vent le gonfanon pourpre orné de trois pommes de pin.

Du danger le duc Girard s'est vite rendu compte. « Sire, dit-il à Charlemagne, réunis tes écuyers ; adoube ceux qui pourront porter les armes, revêtir le haubert et supporter une pénible campagne. Et, quand nous serons, si Dieu le veut, retournés en France, tu leur distribueras de riches fiefs. Quant à moi je vais rejoindre mon armée et agir là-bas comme je te conseille d'agir ici. Je vais t'envoyer mes fils : tu leur distribueras des armes qu'ils rapporteront à mes hommes. »

III

ADOUBEMENT DES JEUNES CHEVALIERS

Dieu ! quelle joie parmi les enfants quand ils entendent les quatre hérauts annonçant que Charlemagne les veut armer chevaliers. Comme ils se hâtent tous ! Comme ils volent à l'appel du grand empereur ! Il y a là trois cent trente-sept jeunes garçons, fils de ducs et de comtes et de pairs. En songeant à leur jeunesse, l'empereur frémit du destin qui les menace ; il souffre autant que si à tous il eût dû couper la tête. Sur ses deux pieds il n'a plus la force de se tenir ; il va s'appuyer contre son lit.

Cependant on apporte trois cent trente-sept épées. Il y en a une que doit ceindre le plus noble des chevaliers. A Roland Charlemagne la donne. Le pape la bénit aussitôt et Charlemagne dit à Roland doucement, en souriant : « Je te ceins cette épée, Durendal : que Dieu te donne valeur et courage, et qu'il t'octroie

de remporter avec elle de grandes victoires sur la gent sarrasine! » Et Roland s'écrie, le cœur plein de joie : « Veuille Dieu qu'il en soit ainsi! »

Charlemagne a ceint l'épée au côté de Roland et maintenant le duc Naime lui chausse l'éperon du pied droit et le bon Oger le Danois celui du pied gauche. Mais tous sourient en voyant la dure peine qu'en son zèle Roland prend pour revêtir son manteau et serrer les boucles de son ceinturon.

Enfin, après avoir ceint les trois cent trente-sept épées au flanc gauche des trois cent trente-sept chevaliers, Charlemagne recommande à Oger de veiller sur Roland; puis le pape Milon bénit le lieu de l'assemblée; il y fait dresser une chapelle, chante lui-même la messe et pour le lieu saint il reçoit les offrandes. Quatre mulets d'Aragon, même des plus forts, n'auraient pu les porter, tant elles sont nombreuses.

Contre les Sarrasins le pape invoque le secours de Dieu; il lève la sainte croix qui contient un morceau du bois où fut cloué Jésus. Pour recevoir la bénédiction divine, tous se mettent à genoux; puis ils se relèvent et courent chercher leurs armes.

Sur un cheval plus blanc que fleur de pommier monte Charlemagne; sans perdre

temps, il ordonne de se disposer au combat et de lui prennent alors congé les fils du duc Girard de Fraite. Aux vaillants chevaliers bourguignons ils se hâtent de porter les armes dont les a pourvus notre noble empereur.

IV

LE TRIBUT DE CHARLEMAGNE A AGOLANT

CHARLEMAGNE exhorte ses armées. Il va d'un chevalier à l'autre. Il s'arrête devant Oger le Danois qui est au premier rang.

« Oger, lui dit-il, donne-moi ta parole de veiller sur Roland. Il est si jeune et au monde je n'aime nul autant que lui.

— A ta volonté, Sire, dit Oger, mais entends ce que Roland désire : il te demande le privilège de frapper le premier coup.

— Je l'accorde, et à Dieu et à toi je confie la garde de mon neveu. » Ce disant, d'un signe de croix Charles bénit Oger.

A ce moment il voit deux chevaliers qui longent les rangs de l'armée. L'un est monté sur un mulet d'Afrique : il a chausses de soie, souliers de cuir de Cordoue et éperons d'or; à ses oreilles il porte deux anneaux; sa barbe est blanche et son visage rayonne de beauté.

L'autre est sur un cheval roux : il a un bon clavain, un heaume vert, une grande épée tranchante, une lance dont le bois est de pommier et une enseigne qui flotte au vent. En selle il se tient merveilleusement. A son charme nulle dame sous le ciel ne pourrait résister. Les deux chevaliers ont en main une branche d'olivier, insigne des messagers.

Le premier s'arrête devant l'armée : « Chevalier, dit-il à celui qui sur son coursier précède de loin les autres Français, veux-tu me montrer le puissant Charlemagne? Je ne le connais point.

— Ne va pas le chercher plus loin : c'est à lui que tu parles.

— Je le crois aisément. Or, sache-le : je suis le roi Galindre et mon compagnon est le vaillant roi Ulien. Je ne t'adresse nul salut; car pour toi je n'ai nul amour. Nous sommes tous deux messagers du grand Agolant. Ecoute ses ordres dont je te donne lecture : « Charlemagne, renvoie immédiatement les quatre dieux ; livre-moi tes trésors et aide tes hommes à les charger sur mille sept cents mulets ; donne-moi en outre mille sept cents pucelles, vraiment vierges, que j'emmènerai en Afrique pour les livrer à mes hommes. Et toi, Charlemagne, viens nu-pieds, vêtu d'une chemise de laine, et portant en main ta couronne.

Devant moi tu t'agenouilleras et ta couronne tu la déposeras à mes pieds. Si à mes messagers tu promets de renier Dieu et ta foi, et d'adorer Mahomet, je verrai s'il y a lieu de poser à nouveau sur ton chef ta couronne que désormais en tout cas tu tiendrais de moi. »

— Ah! Dieu, dit Charles, que me voilà donc empêché! Aller à pied est pour moi bien pénible ; l'or et l'argent que tu me demandes il ne m'en restera plus quand à ceux qui ont eu le courage de le gagner j'en aurai fait présent ; pour les pucelles, c'est un objet si rare que nul au monde ne s'en pourrait procurer. Enfin les quatre dieux n'ont plus ni tête ni épaules : va trouver nos ribaudes et demande-leur en quel état elles les ont mis l'autre jour. »

A ces mots Galindre prend un air plein de courroux; dans sa main il serre et brandit le rameau d'olivier. Ulien fronce les sourcils et se dresse sur ses étriers, dont il allonge la courroie au risque de la briser.

Après Galindre c'est au tour d'Ulien de menacer Charlemagne. « Si tu ne livres pas le tribut que réclame de toi le puissant Agolant, s'écrie Ulien, voici ce qui arrivera : je mettrai au défi le meilleur de tes hommes de prouver contre moi que ta religion l'emporte sur la mienne. Sache d'ailleurs que contre

toi Agolant envoie deux cent soixante mille hommes, c'est-à-dire toute son armée, sauf celle qu'il laisse près du rivage, pour garder nos trésors et nos vaisseaux. Quant à toi, Agolant t'emmènera tout droit à Rome. Là il fera roi Aumont, son fils : il le couronnera de ta propre couronne et de ses mains tu recevras le martyre.

— Avec le pape, répond Charlemagne, avec le duc Naime, le duc Oger, le duc Girard, le roi Salomon et quelques autres seigneurs je vais me retirer et nous consulterons ensemble sur la réponse à te donner pour ton roi. »

Après une longue attente, les messagers s'approchent de Charlemagne. « Fais-tu charger le tribut réclamé? lui disent-ils d'un ton de gaberie.

— Sur le conseil du noble duc Girard de Fraite, je vous en prépare un qui ne saurait vous déplaire. Voici d'ailleurs mes vassaux qui l'apportent. Vous le reconnaissez, seigneurs messagers : c'est le chef, le bras droit et la main droite d'Aumont. »

De sa dextre Ulien retire son gant; en terre il fiche sa forte lance au fer tranchant et il s'écrie : « Le plus vaillant de tous les chrétiens je le défie ici en combat singulier. Si je l'occis, tous vous croirez en Mahomet et en Tervagant; si je meurs sous les coups de votre

champion, tous les Sarrasins renieront leur foi pour celle de Jésus.

— Ami, dit Charles, tempère ton ardeur. Mande à Agolant que son fils a eu le sort qu'il méritait et qu'entre les mains de mon jeune neveu Roland sont maintenant tombés son cor d'ivoire, son cheval Veillantif et sa bonne Durendal. Dis enfin à ton roi qu'avant le coucher du soleil Dieu aura décidé du sort de cette terre. »

V

DÉSESPOIR ET LAMENTATIONS DU ROI AGOLANT

En grande hâte s'en vont Galindre et Ulien. De cris de joie les rois sarrasins saluent leur retour.

Le roi Mandaquin leur dit : « Bien venus soyez-vous, messagers ! Nous rapportez-vous nos quatre dieux, nos mille sept cents mulets chargés d'or et les mille sept cents pucelles ? Et le fier Charlemagne, que dit-il ? »

Acart de Flors s'écrie : « Bien venus soyez-vous, messagers ! Les chrétiens ont-ils renié leur Dieu ? A notre foi se sont-ils ralliés ? »

Le roi Canidès sort d'un fourré. « Que Mahomet vous bénisse, messagers ! Vous allez nous mander de bonnes nouvelles ? »

Le roi Eliadas et le roi Pantalis s'avancent en souriant : « Soyez les bienvenus, messagers ? Il vient enfin le tribut de Charlemagne au fier visage ? Et ses mille sept cents mulets

chargés d'or et ses mille sept cents pucelles absolument vierges? »

Et à chacun d'eux Galindre et Ulien narrent la fin ignoble de leurs dieux et la mort d'Aumont, et ils montrent ce qu'ils apportent en guise de tribut. Les païens ont la mine déconfite et ils se disent tout bas entre eux : « Hélas! malheureux pécheurs, qu'allons-nous devenir? Nous avons perdu Mahomet, Tervagant, Apolin et le grand Jupiter. Aumont le preux est mort. Honni soit qui désormais voudrait se battre! »

Les messagers brochent leurs coursiers : ils atteignent enfin l'étendard autour duquel sont réunis Agolant et les plus puissants de ses vassaux, le roi Abilant, le roi Boïdant, le roi Maladïen, le jeune Moadas et le grand émir, l'oncle d'Esperrant et de Maargon, ces deux traîtres qui jadis, par l'ordre d'Agolant, à tant de honte avaient été occis.

« Hé bien, dit Moadas, vous nous l'apportez donc ce tribut?

— Hélas! répond Galindre, voilà cinq lieues que nous courons sans arrêt. Chemin faisant, nous avons heurté les cadavres de plus de cinq mille des nôtres qui gisent étendus sur le dos, sans vie et le visage bleui par la mort. Quant au tribut que Charlemagne nous envoie, le voici. O Sire, regarde cette bague! »

Agolant voit le chef d'Aumont, et ses yeux qui, sortis de leur orbite, avaient glissé sur les joues ; il reconnaît l'anneau d'or qu'il avait donné à son fils, après l'avoir lui-même porté si longtemps au doigt. Il tombe sans force sur son bouclier. Les païens le soutiennent et quand il revient à lui :

« Et nos dieux ? » demande-t-il.

Quand il apprend l'ignoble sort qu'ils ont subi, son cœur se fend.

Ses yeux se reportent alors sur le chef de son fils. « Mon enfant, dit-il d'une voix faible, comme mon cœur souffre ! Ce visage jadis si clair, si coloré, si beau et maintenant noir comme de l'encre, est-ce donc le tien ? Ah ! mon fils, c'est pour toi que je suis venu tenter cette conquête ! Je t'avais couronné roi et, aussitôt couronné, tu t'es lié à mes pires ennemis ; d'Hector tu avais fait ton gonfalonier ; d'Hector qui voulait me chasser de ma terre pour l'occuper et qui certes maintenant ne songe plus à conquérir l'Afrique ! C'est à bon droit qu'il est mort le premier. Et tous tes partisans sont morts ainsi que toi ! »

Du heaume d'acier Agolant fait retirer le chef d'Aumont qu'il baise et qu'il serre contre sa poitrine ; le sang du fils mouille la bouche du père.

Les Africains sont désemparés ; les plus

vaillants ne savent à quel espoir désormais se rallier. Entre eux ils se mettent à murmurer tout bas : « Il est mort celui qui devait nous défendre. Nos dieux sont perdus. Ah! que ne sommes-nous restés en notre Afrique! »

VI

LE PAPE MILON ET LA SAINTE CROIX

L'ARMÉE de Charlemagne est prête à combattre. Au sommet d'une côte s'arrête la première échelle dont Oger est gonfalonier. Là se trouve Roland avec tous ceux dont Charlemagne lui a donné le commandement. Et le pape, qui est là lui aussi, appelle un chevalier : « Erengi, dit-il, j'ai apporté un grand morceau du bois où Dieu fut attaché quand Longin le frappa. Je vais te le confier. »

Et Erengi répond : « J'entends singulières paroles! Quoi! Avec ce haubert, ce heaume bruni, ce solide écu, ce rapide coursier arabe, je ne lèverais pas ma lance et je ne frapperais pas sur les boucliers ennemis? Non, je ne puis accepter ton offre. »

Et le pape s'écrie : « Alors tu me refuses ton service?

— Voire, Sire; en cette heure et en ce lieu il n'en peut être autrement. »

Et le pape appelle : « Isoré, toi qui es de haute noblesse, vois ce bois de la sainte croix : je vais te le livrer. »

Et celui-ci répond : « De me donner tel présent tu te hâtes trop. Pourquoi suis-je monté sur ce destrier si ce n'est pour l'éperonner et me lancer avec lui contre les Sarrasins ? De grâce, laisse-moi les armes auxquelles je suis accoutumé. »

Mais voici un archevêque qui se dispose à parler. Il monte un cheval fort et rapide à la course. Il laisse voir une jambe bien prise, un pied moulé, auquel les éperons siéent de façon merveilleuse. Il a la cuisse plate, le genou gros et carré, un long buste, le cou haut et les épaules larges. Dans toute l'armée il n'y a prêtre de plus beau visage et de plus noble apparence.

« Sire, dit-il, si tu m'avais confié ce saint trésor, en rien il ne m'eût encombré.

— Ami, qui es-tu ? Où es-tu né ?

— Je viens d'outre les monts, du royaume de France. Au saint lieu de Jumièges, près de Rouen en Normandie, pendant dix ans j'ai été moine. J'ai failli y devenir abbé; mais j'ai quitté ce lieu pour Reims où j'ai été béni et c'est toi-même qui m'as consacré archevêque.

— Comment t'appelles-tu ? Ne t'avise pas de me cacher ton nom.

— Par ma foi, Sire, je m'appelle Turpin.

— Et tu veux être notre gonfalonier ?

— Si avec les mille hommes que j'ai amenés hier pour combattre les païens tu me laisses rejoindre Roland et le duc Oger ; si tu me promets que, rentré en France, je pourrai revêtir le haubert, lacer le heaume et combattre ceux qui attaqueront mon seigneur ; si tu m'accordes aussi qu'au temps à venir j'aurai licence, une fois mon service au moutier terminé, de reprendre mon armure, alors j'accepte de devenir ton gonfalonier. Sinon, cherche quelqu'un d'autre !

— Voilà force conditions, réplique le pape Milon, mais les Sarrasins approchent ; déjà le son de leurs cors, de leurs buisines et de leurs tambours parvient à nos oreilles. De tarder davantage nous n'avons nul loisir. »

Ce disant, à Turpin le pape Milon présente la sainte croix.

De gente façon l'archevêque saute de selle pour aller baiser le pied droit du pape et le pape Milon bénit l'archevêque Turpin.

A son tour, Oger descend de cheval ; les autres chevaliers font de même, et tous ensemble s'inclinent dans l'adoration de la croix.

Les larmes montent de leur cœur à leurs yeux et Oger dit : « Roland, je t'en donne ma parole : si Agolant nous attend, c'est un homme mort. »

VII

SAINT GEORGES, SAINT DOMIN ET SAINT MERCURE

A cheval sont montés Oger et ses compagnons et les voilà de nouveau en route. Soudain, du haut d'une montagne descendent trois chevaliers : d'une blancheur éclatante sont leurs armes et leurs coursiers. Ils passent le long des échelles : à personne ils ne disent mot et nul ne leur pose de question. Peu à peu ils atteignent les premiers rangs de l'armée.

En les voyant arriver, Oger leur crie à haute et claire voix . « Comment vous appelez-vous, vassaux aux blancs coursiers ? Arrêtez : n'avancez pas outre ; je ne vous connais point : c'est pourquoi je voudrais savoir qui vous êtes. »

L'un des trois chevaliers répond : « Tempère ton ardeur. On m'appelle Georges. Avec mes compagnons, saint Domin et saint Mercure, je suis descendu de la céleste demeure

pour porter aide à l'armée chrétienne. Contre l'ennemi j'ai toujours eu le droit de frapper le premier coup; mais au jeune Roland j'abandonne aujourd'hui ce privilège.

— Saint Georges, répond Oger, à toi-même et à Dieu je confie la vie du jeune Roland. »

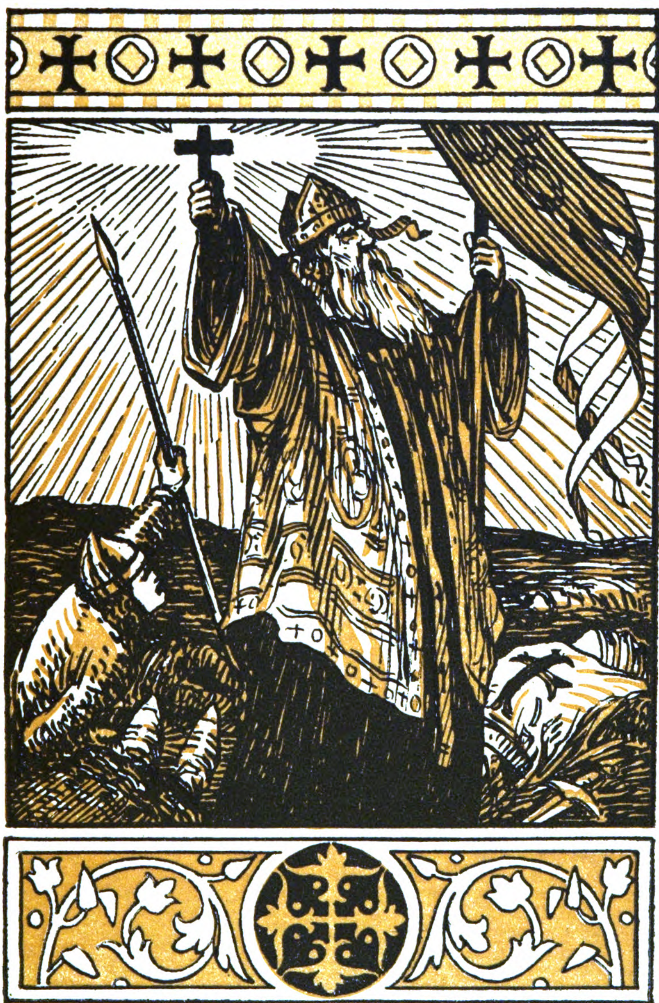
Cependant les Sarrasins approchent. Leur chef Mandaquin, monté sur un cheval rapide, se précipite contre Roland. Saint Georges alors prend par la main le neveu de Charlemagne. « Ne crains rien, dit-il. La taille du païen ne doit pas t'émouvoir. A partir d'aujourd'hui que « Saint Georges! » soit ton cri de guerre : à toi l'honneur de frapper le premier coup!

— Sire, dit Roland, « Saint Georges! » sera mon cri et dès maintenant je vais frapper le premier coup. »

Sur ce, plein d'enthousiasme et de furie, il se précipite sur Mandaquin. Mais Rolandin est petit, et Mandaquin est un géant. Du heaume Rolandin ne peut trancher que ce qui est à sa portée et la lame ne pénètre que sous la selle du Sarrasin.

Au secours de Roland accourent saint Georges, son fidèle Domin et saint Mercure. Ils sont suivis de Naime et d'Oger, éperdus de voir Roland en tel péril.

Oger atteint Mandaquin d'un coup si vi-


M. A. SERVANT

goureux qu'en deux moitiés égales il lui tranche le corps. Sous l'épée de Roland les Sarrasins tombent comme l'herbe épaisse sous la lame aiguisée de la faux.

Désemparés, les païens fuient de toutes parts et ils s'entredisent tout bas : « Maudit soit ce nain puant qui vient de mettre à mort notre grand Mandaquin ! Mais toi, Mahomet, tu dors vraiment d'un sommeil trop profond. Pourquoi ne pas nous porter plus de secours ? »

Ils fuient et la croix que tient Turpin jette un éclat merveilleux sur tout le champ de bataille. Elle fait étinceler les lances, les écus brochés d'or, les hauberts, les brognes et les heaumes des chrétiens. Sur les corps des païens qui combattent nus, sur leurs cadavres qui s'entassent, sur leurs membres épars, têtes, épaules, bustes qui couvrent plaines et landes, elle épand ses lumineux rayons.

De toutes parts les chrétiens poursuivent les païens : ici Claron, fils du duc Girard, s'élance à toute randonnée sur le vaillant roi Jafer et lui sèvre l'âme du corps. Là Ulien essaie de retenir les fuyards éperdus : « Fils de ribaudes, crie-t-il, n'avez-vous point honte ? De biens et d'honneurs Agolant vous a couverts, et voilà comme vous vous sauvez ! Que vais-je devenir ? De la France je croyais

déjà être maître et aux chrétiens j'espérais bien imposer la loi de honte! Par votre lâcheté vais-je aussi, comme un couard, être entraîné moi-même dans la fuite! »

Il dit et se redresse sur son coursier; il s'élance contre les chrétiens, et, brandissant sa lance d'un bois très dur, que les païens appellent bois d'oud, il en frappe Gautier de Saint-Omer; celui-ci tombe mort, le cœur traversé du fer aigu. Claron voit le vaillant chevalier lâcher ses armes et choir de son coursier : il pousse un profond soupir.

Si le roi Ulien avait cru en notre Seigneur, ni Olivier, ni Roland ne l'aurait égalé.

Mais voici venir Bovon : il s'élance contre le hardi païen qui se décide à s'enfuir. Par milliers les païens ont beau tomber; d'autres apparaissent aussitôt, tant des armées de la race maudite il y a foison.

L'orgueilleux Acart de Flors rallie ses hommes : « Barons, crie-t-il, contre deux des chrétiens vous êtes cent. Tuez-les tous! S'il en échappe un seul, sachez-le bien, de ma vie je n'aurai jamais liesse. »

Cependant, près de là, serrés et sans bruit, les Angevins, les Manceaux, les Bretons chevauchent; ils sont tous conduits par le fort roi Salomon et par Huon, comte du Mans. Celui-ci s'avance avec cinq cents de ses compagnons :

« Montjoie! » crie-t-il. Allons assaillir les païens et frappons-les si bien que devant nos coups aucune de leurs armes ne tienne. » Il fait tant et si vite qu'en peu d'instants il a rejoint Oger.

Acart de Flors voit s'épaissir les rangs de l'armée chrétienne. « Ah! s'écrie-t-il, nos quatre dieux ne valent un denier. Ils ont été pris par les chrétiens qui ne leur ont laissé ni tête, ni bras, ni jambes. Et cette croix qui jette une lumière merveilleuse, c'est la croix de ce Jésus que les chrétiens adorent. Elle nous trouble la vue; elle possède une vertu telle que nous n'en pouvons approcher. Par Mahomet! il nous est impossible de rester davantage en ces lieux. »

Il s'enfuit à son tour sans autre parole, et Huon le poursuit. Salomon, le vaillant roi de Bretagne, s'unit aux nôtres dans la lutte et tous ensemble refoulent les païens.

Mais de nouveaux ennemis ne tardent pas à paraître. Ce sont les Orcaniens, race de païens qui se battent complètement nus; pour la meilleure armure du monde ils ne donneraient pas la valeur d'une gousse d'ail et pour un bon destrier pas même la valeur d'une pomme pourrie. A la vue des nôtres, ils poussent des cris sauvages, lancent flèches, javelots et dards, et en quelques instants ils ont

abattu trois cents de nos chevaux. Mais Dieu veille sur les chrétiens que de ses merveilleux rayons la sainte croix continue à illuminer.

VIII

LA VENGEANCE DU GRAND EMIR

RICHER, Huon, le duc Oger, le comte Sanson et le roi Salomon frappent de leurs lances et de leurs épées. De son côté Roland chevauche dans la mêlée en assénant de pesants coups sur les Sarrasins.

« Sire Roland, dit Oger, de tes armes tu sais faire bon emploi. On m'avait d'ailleurs dit l'autre jour que tu ne tarderais pas à devenir bon chevalier. Tu as maintenant fait tes preuves, mais tout vaillant que tu sois, de moi tu ne dois t'éloigner, d'autant plus qu'à ce métier tu es encore bien jeune. »

Et Roland répond : « Si le succès accompagne mes exploits, de ton dévouement tu auras bonne récompense. »

Et Roland appelle ses trois compagnons, Estolt de Langres, Haton et Bérenger.

A eux se joint un jeune damoiseau qui avait nom Graelant. Il était né en Bretagne;

parent du roi Salomon, il vivait auprès de Charles qui l'avait élevé depuis sa plus tendre enfance. Sous le ciel, jamais nul trouvère ne sut mieux que lui jouer de la vielle, ni chanter de chansons; c'est lui qui composa le premier lai breton. Par ses talents il charmait les loisirs du grand empereur qui jamais ne s'était séparé de lui avant le jour où il l'arma chevalier.

A Graelant Roland s'adresse : « Vois-tu ce gonfanon vermeil ? C'est l'enseigne de Canidès, le félon chef des Orcaniens. Si nous essayions de traverser les rangs de cette troupe, ou nous tuerions tous ces mécréants, ou nous resterions sur le champ de bataille. »

Et Graelant répond : « Essayons donc : ils sont tous armés comme de pauvres varlets; ils ne pourront guère nous résister. Si nous périssons, pour nous ce sera une grande joie; là-haut avec les saints nous serons hébergés. Et quel honneur si nous échappons !

— Certes, dit Roland, tu es fils de baron. Nul mieux que toi ne sut jouer de la vielle. Nul plus que toi n'a de courage. »

Au cri de « Montjoie ! » Roland et Graelant s'élancent, suivis de leurs trois autres compagnons.

De sa lance Graelant brise l'échine de Canidès et de son épée il achève le farouche roi des Orcaniens. Roland abat Acart de Flors

qui tombe mort au pied de son coursier. Puis il se jette dans la mêlée, toujours suivi de ses quatre compagnons. Plus de soixante Sarrasins tombent. Les cinq jeunes chevaliers continuent leur massacre et leur poursuite.

Soudain Oger s'aperçoit que Roland n'est plus là. Il appelle son ami Huon : « Sire comte, lui dit-il, en mauvais point nous sommes arrivés; le neveu de Charlemagne qu'hier matin notre empereur avait confié à ma garde et que j'avais juré de défendre au péril de ma vie, je ne sais ce qu'il est devenu. Voyez ces chevaliers qui luttent devant nous. Sûrement Roland est parmi eux. Voire, voire, je le reconnais à ce heaume pointu. Sire comte, à son secours viens avec moi. »

Comme ils frappent tous deux, Oger et Huon! Que d'ennemis ils renversent de leurs coursiers!

Oger s'approche de Roland. « Roland, dit-il, je t'ai enfin retrouvé. Tu ne m'as pas obéi, tu t'es éloigné de moi. Dieu, il est vrai, m'a permis de te retrouver et de te rendre sain et sauf à notre empereur Charlemagne. Mais tu mériterais que désormais je ne m'occupe plus que de veiller à ma propre sauvegarde. »

Roland se tait et garde le silence ; aux reproches d'Oger il ne répond par aucun mot, par aucun son.

En quelques heures, Roland, Oger, Graelant, Estolt, Haton et Bérenger ont vaincu quatre des échelles des Sarrasins.

Charlemagne lui-même entre dans la mêlée. Cependant son cheval est bientôt abattu sous lui. Avec Joyeuse il se défend, et celui que de sa terrible épée il atteint contre nul chrétien ne songera plus à lever le bras.

Le vaillant Bérenger vole au secours de Charles : il tue un puissant roi des païens, Gaudafle le chenu. A Charlemagne il donne son propre coursier et il se met en selle sur le destrier dont il a occis le maître.

A ce moment, le grand émir sent que pour les païens la partie est perdue. Il appelle ses fils : « Il vous souvient, leur dit-il, de vos cousins, le roi Maargon et le roi Esperrant, que de honteuse façon Agolant fit périr. De les venger j'ai toujours eu l'espoir. Voici enfin l'heure venue. Si je la laisse échapper, toutes mes possessions je ne les priserai plus la valeur d'un gant. De votre cor sonnez quatre fois. Vous et vos gens, suivez-moi. Avec Charlemagne Agolant ira, s'il lui plaît, se mesurer. De ce qui peut lui advenir je me soucie comme d'une branche d'alisier. Vous et moi, nous sommes encore jeunes : pour longtemps en maîtres retournons régner en Afrique. »

Joyeux, les fils s'écrient : « Voilà une fortune qu'il nous plaît de tenter. » Et tous suivent leur chef.

C'est à Rise que celui-ci les mène. Il fait charger sur les bateaux tout ce qu'il peut emporter des trésors d'Agolant, déposés dans la grande tour du château ; trésors d'une valeur si considérable que, pour transporter la seule vaisselle, il ne fallut pas moins de trente-et-un charrois. Mais le grand émir se voit contraint de laisser d'innombrables richesses derrière lui.

Par la hache, les dards et les flèches il tue la plupart de ceux qui logeaient là.

Seuls échappent au massacre la reine Aufélise, femme d'Agolant, trente autres reines, quarante pucelles de leur suite, et une centaine de chrétiens, chacun avec sa femme. Le cruel Sarrasin ne peut les occire parce que le soir tombe et qu'il lui faut partir sans délai ; il n'a que le temps de les enfermer dans la grande tour, en comptant sur la faim pour parfaire son œuvre.

Les flammes dévorent les vaisseaux qu'il n'a pas utilisés, et avec ses fils, son armée et tout ce qu'il a pu ravir du trésor d'Agolant, le voilà qui vers l'Afrique vogue à pleines voiles.

IX

SUS A L'ÉTENDARD DU ROI AGOLANT!

CEPENDANT, Charlemagne exhorte ses chevaliers et le pape Milon engage les chrétiens à vendre cher leur vie.

« S'il faut que nos corps soient vidés de leurs âmes, crie-t-il, que Dieu m'accorde le même sort qu'à vous tous! Auprès du Dieu du ciel nous irons ensemble trouver abri. Devant le paradis, le portier que vous trouverez ne sera autre que moi. »

Alors Turpin, l'archevêque de Reims, s'approche du pape Milon :

« Sire, dit-il, je ne veux te causer nul ennui; laisse-moi te rendre la sainte croix; j'ai bon haubert et vigoureux coursier; j'ai vaillante épée et clair heaume d'acier; je suis archevêque, mais chevalier suis-je aussi. Je vais te montrer comme je sais me battre.

— Que Dieu nous accorde sa grâce, répond le pape! Ce que tu demandes je te l'octroie;

car autrement ne puis-je faire. Baille-moi la sainte croix. C'est moi qui désormais la porterai! »

Aux cris de « Saint-Malo! Sainte-Croix! En avant! Montjoie! » toute l'armée se précipite sur le flanc gauche des Sarrasins qui s'enfuient vers le camp où Agolant a planté son oriflamme.

Vers le même lieu, Girard, le vaillant duc de Fraite, dépêche à ce moment trois mille de ses chevaliers les meilleurs et les plus hardis; ceux-ci confient leurs chevaux à leurs compagnons. Au petit pas, en un profond silence, ils avancent à pied, inclinant le heaume sous leurs boucliers qui les dissimulent.

Tout à coup les païens les aperçoivent et s'écrient : « Que sont ceux-ci? Quand nous aurons fini des chrétiens qui sont devant nous, ceux qui viennent d'apparaître à l'arrière ne manqueront pas de nous écraser. » Ils perdent tout espoir; les plus hardis se transforment en poltrons; de leurs armes les chefs païens ont beau tuer quelques-uns de leurs propres guerriers pour qu'aux autres l'exemple serve de leçon. Rien ne peut retenir leur fuite.

Charlemagne alors s'arrête : à soi il appelle son sénéchal Fagon, Oger et Naime, Huon et Richer, le roi Droon, le roi Salomon et le vaillant Cahoer, roi des Anglais.

« Faites ici dresser ma tente, commande-t-il, et qu'à son sommet flotte mon oriflamme royale ! Que tout autour les Français s'hébergent ! »

Puis il appelle Estolt, Graelant, Roland, Naime, Oger, Salomon, Fagon, Haton, Bérenger et mille jeunes chevaliers dont le plus vieux n'a pas encore barbe au menton : « Que ceux de vous qui n'ont point de coursiers en prennent sans tarder ! Hâtez-vous tous de renforcer l'armée de Girard, le plus vaillant des ducs qui aient jamais chaussé éperons. »

Précédée des trois saints qui ont pris figure de chevaliers, l'armée chrétienne refoule les fuyards ; irrésistiblement, parmi les morts et les cris des mourants, elle se meut vers le camp où flotte l'étendard du grand roi sarrasin.

Et dans sa marche elle est guidée par les rayons miraculeux de la sainte croix.

X

MORT DU ROI AGOLANT

Autour de l'étendard où est brodé le dragon se tiennent Agolant et douze de ses rois qui tous portent couronne. Soudain ils voient arriver les blessés et les fuyards qui courent se réfugier auprès d'eux.

Anxieux de nouvelles, Agolant interroge les uns et les autres : « Où sont donc vos chefs ? Où est mon neveu Mandaquin ? Et Jafer ? Et Canidès, le vaillant roi des Orcaniens ? Et Acart de Flors ? Et Eliadas, le fils du roi Fanis ? Et Gaudafle le chenu ? Et Matefélon ?

— Tous restés sur le champ de bataille. Ah ! ce sont de redoutables guerriers que ceux de Charlemagne. Cent des nôtres ne valent un d'entre eux. Et contre le Dieu qu'ils adorent nos dieux sont sans force. Pendant que Mahomet reste assoupi, le Dieu des chrétiens veille. Il combat avec eux. Des rayons de lumière qui

font pâlir l'éclat du soleil nous aveuglent et nous éblouissent et inondent le camp.

— Que dites-vous, félons ?

— Sire, nous sommes vaincus. Ah! que ton messager Balan avait donc raison! Sur le reste de ton armée tu vas bientôt voir fondre quatre cent mille chrétiens. Pour nous, seule une fuite rapide nous offrira peut-être le salut. »

Ces mots à peine dits, arrivent les quatre cent mille Français, montés sur leurs rapides coursiers, vêtus de leurs hauberts, de leurs brognes, de leurs heaumes d'acier éclatants, tenant en main la raide lance et la tranchante épée. Les Africains ne les attendent même pas : tous à qui mieux mieux abandonnent le camp ; le père ne se soucie même pas de son fils.

A son tour Ulien tombe frappé à mort; son étendard est renversé, le dragon face contre terre.

En Agolant il n'y a plus que courroux et désespoir : « Ah! s'écrie-t-il, malheureux! que vais-je devenir ? Moi qui croyais me saisir de toute la France! Moi qui pensais la répartir entre tous mes barons! je dois maintenant songer à défendre ma vie. Allons, Sarrasins, frappons bien! Mieux vaut dans la bataille périr avec les miens que fuir en vaincu! »

Girard, le vaillant duc de Fraite, s'élance

alors avec ses fils et les chevaliers que lui a envoyés Charlemagne.

Agolant a son cheval tué sous lui. Comme un homme plein de fureur, il tire son épée et fait voler les têtes. Les païens ne peuvent lui procurer d'autre coursier, mais ils ne cessent de lui donner armes sur armes que tour à tour il brise sur ses adversaires. Enfin ils lui fabriquent en hâte une grande hache; le manche est en pommier, et des anneaux d'or y tiennent le fer solidement fixé. Il n'y a heaume, haubert, écu qu'avec cette arme Agolant ne perce et ne tranche. Avec une telle ardeur il se défend que nul n'ose avancer.

Le duc Girard ordonne alors de cesser le combat. Il détache un messager vers le terrible Sarrasin. « Si tu veux renier Mahomet et si tu veux te faire baptiser, dit l'envoyé de Girard, tu pourras prolonger ta vie et Charlemagne te donnera des terres à gouverner.

— Fuis, lâche, répond Agolant fuis d'ici! N'approche plus d'un pouce, car tu ne tarderais pas à avoir comme récompense le sort que tu mérites. Jamais à nul de mes descendants ne pourra-t-on reprocher que par peur je me sois fait baptiser. Plutôt mourir que prier le Dieu des chrétiens! »

Claron, le fils de Girard, entend ces mots. Il en a grand ennui. Il s'élance vers Agolant.

De sa forte lance il le frappe, mais il ne peut l'ébranler. Agolant n'a pas pour un denier d'émoi. A son tour il abat sa forte hache. Le coup tranche l'arçon de devant et un quartier de l'écu ; Claron tire alors son épée d'acier fortement trempée et d'un coup violent asséné sur le heaume du Sarrasin il lui sèvre la tête du tronc.

A cette vue, les païens murmurent entre eux. « Nous avons perdu notre roi ! Nul espoir ne nous reste. Par la fuite sauvons nos corps ! » Et par vallées, routes, sentiers, rochers, ils déguerpissent à toute vitesse.

Le roi Agolant est mort : la victoire est aux chrétiens.

Claron rejoint son père, le vaillant duc de Fraite. Il lui présente la tête d'Agolant : elle est encore couverte de son heaume brillant, au cercle entouré des pierres qui au moment du danger n'ont guère protégé le hardi Sarrasin. Les yeux d'Agolant sont fermés ; on dirait qu'il dort. Son visage est tout couvert de sang ; sa longue tresse pend de sa tête ; quand il était à cheval, elle descendait jusque sur la selle.

Le vaillant Girard veut voir le corps même d'Agolant. Sur la poitrine du mort repose la hache au dur tranchant ; autour du païen gisent cois et sans vie dix nobles chevaliers.

Girard les reconnaît, car il les avait élevés depuis leur tendre enfance. D'une voix douce et triste il les regrette. Puis il descend de cheval; il se fait désarmer; il ordonne aussi qu'on délace, à cause de la chaleur, le heaume et le haubert de Claron. Enfin il appelle ses fils Ernault et Richer : « Courez à Rise, leur dit-il, pour préparer notre lieu de repos. Et que pour moi l'on réserve la grand'salle du palais d'Agolant ! »

Ernault et Richer répondent : « Sire, qu'il soit fait selon tes ordres ! »

Et ils partent en piquant leurs coursiers à grands coups d'éperon.

XI

LE CERCUEIL DU ROI AGOLANT

Sur le lieu même de la bataille Girard érige une abbaye où l'on pourra toujours retrouver et reconnaître les corps de ceux qui ont péri en luttant contre Agolant. A cette abbaye il présente de grandes offrandes tirées de ses propres trésors. Il assure des rentes à trois cents moines qui aideront à chanter matines; lui-même il fait nommer l'abbé et de ses biens il donne tant et tant que nul de ceux qui au moutier s'adresseront ne manquera jamais de bottes ni de souliers.

Il n'oublie pas Agolant. En une bière on enferme son corps. En partant pour Rise, Girard l'emmène avec lui; il le fait enterrer au milieu du palais, dans la salle même où les jeunes gens venaient se distraire aux jeux et où Agolant avait lui-même fait sa partie d'échecs avec le roi Abilant. On dispose le

cercueil au pied d'un pilier où on le trouvera encore si l'on est curieux de l'y aller voir. Puis Girard ordonne qu'on laisse le heaume sur le chef d'Agolant et que grand soin soit pris de l'armure du mort, pour qu'on ait toujours plaisir à la regarder.

Le lendemain, il appelle ses fils et quelques autres Bourguignons de première noblesse. « Montez sur vos coursiers, dit-il, allez trouver Charlemagne. Il ne connaît pas encore le sort d'Agolant. Claron lui mandera que, grâce à Dieu, j'ai vaincu les païens et que dans cette dure campagne j'ai voulu, en le servant, servir par-dessus tout le puissant Dieu du ciel. Qu'il ne l'oublie jamais, quoiqu'il puisse désormais arriver ! De mon triomphe Claron lui apportera la suprême preuve. Qu'en outre Renier lui offre de ma part les vivres que j'ai commandé de préparer pour lui et son armée. »

Claron répond : « Sire, en tous points tes volontés seront exécutées. »

Trente sergents fouettent de leurs courroies les bêtes qui ploient sous le faix. Claron, Renier, Ernaut et Bovon éperonnent vigoureusement leurs montures ; tous descendent en grande hâte la côte qui conduit au camp de Charlemagne.

XII

PRÉSENTS DE GIRARD DE FRAITE A L'EMPEREUR CHARLEMAGNE

Après avoir nettoyé le camp des Sarrasins, Charles dresse son pavillon à la place où jadis flottait l'étendard d'Agolant. Sur la boule qui surmonte la tente royale, il a fait poser l'aigle d'or. Il a retiré ses armes, car il est las d'avoir guerroyé tout le jour. Il songe à ses seigneurs qui ont été occis par les Sarrasins quand ils ont voulu saisir l'étendard d'Agolant ; il revoit les milliers de cadavres chrétiens, étendus raides en monceaux tout le long de son chemin. Quand il se met à table il est empli de courroux ; à sa droite prend place le vaillant Naime, duc de Bavière ; à sa gauche, le bon Oger de Danemark. Tous ses chevaliers sont épuisés ; pour le servir il ne trouve personne sauf Girardet, Richer, Estolt de Langres, Haton et Bérenger.

« Barons, dit Charles, point ne voudrais-je

chercher à le nier : des guerriers venus combattre en Calabre, il ne reste guère maintenant que le tiers : à jamais sont perdus les autres qui, il y a trois jours, étaient encore pleins de vie et de santé. J'en jure par Dieu : je n'étais pas venu ici pour revendiquer ce pays ; je n'avais qu'un vouloir : aider Dieu et exalter sa loi. Voilà ce que j'affirme, car j'ai entendu certains m'accuser d'avoir de ma propre volonté entrepris cette guerre et d'avoir été la cause de tant de deuils. Jamais je ne chercherai plus à m'emparer de terres quelconques. Telles conquêtes coûtent vraiment un trop haut prix.

— Sire, dit Naime, ne soyez point en tel émoi. Vos soutiens c'est Dieu qui vous les a envoyés : comme récompense, il leur ouvrira le paradis. »

A ce moment se présentent quatre chevaliers. Le roi se baisse vers le duc Naime : « Vois ces jeunes chevaliers : ils sont de belle façon, dit-il, ce ne sont pas des couards ni de simples varlets. »

Et Naime lui répond : « Sire, ne les reconnais-tu point ? Ce sont les fils de Girard de Fraite.

— A la bénédiction de Dieu ! » conclut Charlemagne.

Le duc Claron tient en main une large coupe

d'or fin, qu'en sa jeunesse avait ouvrée Salomon, roi d'Israël; pour en dissimuler le contenu à la vue des barons qui sont assis à table, il la porte à la hauteur de ses épaules.

Il s'arrête devant Charlemagne. Il parle: avec grande attention tous l'écoutent : « Sire, dit-il à claire et haute voix, le duc Girard te mande son salut comme au meilleur homme qui en ce moment voie le jour. Dans cette dure épreuve il s'est rallié à ta cause et t'a reconnu comme son premier seigneur, après Dieu. Nous avons fait grandes conquêtes et son gain ne te peut être celé davantage. Celui qui t'a infligé si dures souffrances et qui a gâté et ruiné ta terre est maintenant enterré dans le palais de Rise, et de son corps voici la part qui te revient et que t'envoie le vaillant duc Girard de Fraite, mon père. »

Ce disant, de la coupe Claron découvre le heaume d'or aux mille pierres précieuses; l'éclat du métal et des gemmes illumine toute la tente, se reflète dans les yeux émerveillés de Charlemagne et des barons et colore les visages qui, jusque-là pâles, ont maintenant l'air radieux.

Claron retire le heaume rond qui couvrait la tête d'Agolant. Charlemagne voit les yeux fermés, le visage sanglant, la blanche barbe

aux anneaux fleuris, et les longs cheveux blancs comme pelisse d'hermine, si longs qu'ils tombaient sur la selle quand le farouche Sarrasin était monté sur son coursier.

Charlemagne adresse à Dieu une douce prière ; puis, se tournant vers Claron : « Que de son présent le vaillant duc Girard soit grandement remercié et que de sa vaillance et de son triomphe il soit hautement loué ! Mande-lui d'accorder à l'armée un repos de quinze jours : cependant je recueillerai nos morts : je séparerai les corps des pauvres hommes de ceux des riches; je reconnaîtrai parmi ceux qui gisent à terre les rois, les ducs, les comtes. Si je ne veillais à donner à chacun la sépulture qui lui revient, toute ma vie l'on m'en blâmerait. Girard a accompli de nobles prouesses. En aucune des terres dont Dieu a la garde on ne saurait trouver meilleur chevalier. Sous le ciel il n'est point de conquête lointaine que je ne fusse prêt à entreprendre avec lui. Claron, dis au noble duc que, s'il veut être roi, il ne me le doit celer. Je suis tout disposé à lui mettre de ma propre main la couronne sur la tête.

— Sire, répond Claron, grandement sois-tu remercié pour tes paroles. En duc Girard tu peux avoir pleine et entière foi, et en moi également pour lui porter ton message. »

Claron se tait et à son tour Renier s'adresse ainsi à Charlemagne. « Le duc Girard, mon père, est allé s'héberger dans la cité de Rise. De l'antique palais de cette ville nous nous sommes emparés sans lancer une flèche, sans tirer une épée du fourreau. De vin les caves étaient remplies, de froment le grenier était plein et en viande le lardier abondait. De ces vivres le duc Girard a fait charger trente mulets que nous t'amenons pour toi et ton armée.

— Voilà qui est bien digne d'un grand merci, s'écrie Charlemagne.

— Sire, dit Claron, les jeûnes, les longues nuits passées à veiller après les journées de combats incessants nous ont presque épuisés. Sans autre demeure nous devons retourner à notre camp pour reprendre un peu de forces et pour soigner les malades, les blessés, ceux qui vomissent le sang et ceux dont les plaies sont encore béantes. Que cela ne te cause donc nul ennui si auprès de toi nous ne restons davantage.

— Ami, dit Charles, qu'il en soit à ton gré ! Surtout gardez-vous, toi et les tiens, de courroucer le vaillant duc Girard ! »

Sur ce, les quatre compagnons prennent congé de l'empereur.

XIII

BAPTÊME DES REINES SARRASINES

ARise les quatre chevaliers rentrent le jour suivant. Ils s'arrêtent devant le palais.

Quelle n'est pas leur surprise quand ils voient douze femmes regarder par l'une des fenêtres et quand ils entendent ces paroles qu'une d'elles leur adresse : « Sires vassaux, vous qui venez de descendre de vos coursiers, enlevez vos épées et venez nous secourir. Je suis seule ici avec quelques femmes. Vous n'avez rien à craindre de nous, car nous ignorons l'art de la guerre, le maniement de la lance, la pratique des joutes et des tournois. Nous mourons de faim. De grâce, donnez-nous quelque aliment. A nous faire baptiser nous sommes prêtes. Chacune de nous saura servir un chevalier, laver ses draps, tailler et coudre ses vêtements, préparer le lit où il devra coucher. De grâce, un peu

de nourriture! Depuis un temps si long nous n'avons touché au moindre aliment. »

Claron est tout confondu, il s'étonne et de sa dextre il se signe.

« Chevalier, sire, reprend la reine, nous avons toutes le corps vide; nous mourons toutes de faim; peu s'en faut que nous ne mangions notre main. Il y a si lontemps que nous n'avons rien pris et que nous n'avons vu ni vin, ni viande, ni pain. Et pourtant j'ai connu le jour, et cela n'est pas encore si loin, où de richesses j'étais comblée plus que femme sur cette terre. Ah! qui m'eût dit que si tôt je dusse souffrir telles souffrances de vilain!

— Dame, dit Claron, que mes paroles ne te causent nul ennui! Je vais retrouver le vaillant duc Girard et avec toi je reviendrai m'entretenir.

— Fais diligence, sire vassal, répond la dame. Quand on meurt de faim, on n'est guère enclin à accepter de délai. »

Ah! si vous aviez vu en quelle hâte Claron monte les degrés du palais! Il s'arrête devant son père qui est assis à son dîner. En rapides paroles il met le duc Girard au courant du message que lui a confié Charlemagne.

« Dieu, mon Seigneur, dit Girard, que de mercis je te dois, à toi et à toi seul, pour me doter ainsi de gloire et d'honneur!

— Sire, dit Claron, en la grand'tour j'ai vu plusieurs femmes qui se tenaient à la fenêtre; elles veulent se faire baptiser et elles meurent de faim. Quiconque a été frappé par leur piteuse apparence ne peut songer qu'à elles et il leur faut porter secours au plus vite. »

Sur ce, Claron redescend les degrés à grandes enjambées. En peu d'instants il est dans la chambre des femmes. « Dames, dit-il, quels sont vos désirs ?

— Chevalier, répond la reine, nous sommes toutes en pitoyable point. Par le cruel émir, nous avons toutes été enfermées ici. Il y avait tout d'abord avec moi trente autres reines, dont la plus pauvre possédait un riche royaume, quarante pucelles de haute noblesse, que nul homme n'a jamais approchées, et cent chrétiens, chacun avec sa femme. De faim, de fièvre, beaucoup ont péri : maintenant, nous ne sommes plus que treize reines avec vingt pucelles, et la faim et la douleur nous menacent de prompte mort, nous aussi. Tiens ! cette tour est pleine des trésors d'Agolant que le grand émir n'a pas eu le temps d'enlever. Dans les caveaux sont enfouis des monceaux d'or rouge et d'argent blanc. Tout cela je te le donne pour un pain de blé. Ici je ne veux pas demeurer un instant de plus. »

Avec crainte elle ouvre la porte; elle marche à pas lents, faible et tremblante; les autres dames la suivent.

Claron appelle; aussitôt arrivent plusieurs seigneurs : « Que chacun de vous, dit-il, aide ces femmes à gravir les degrés qui conduisent à la grand'salle!

— Vassal, dit la reine, écoute : A mon couronnement assistaient trente rois. Maintenant, je le sais, ma fortune est complètement anéantie, et des miens je n'attends plus nul secours, car tous ont péri ou se sont enfuis. Mais je me rends au Dieu qui de Marie naquit à Bethléhem. Et, par ce Dieu! je te défends de me livrer à honte, ni moi, ni mes compagnes.

— Aie confiance, ô reine; commande et nous obéirons. »

Pour monter les degrés, sur l'épaule de chacun des chevaliers s'appuie chacune des dames. De son bras droit Claron soutient la reine; il a le cœur empli de liesse.

La reine s'arrête devant le vaillant duc Girard.

Sur ce visage pâli et ce corps émacié celui-ci fixe un regard plein d'émotion. « Sire, dit-elle, j'aurai tôt fini de parler, si tu veux bien me prêter l'oreille : je suis la reine Aufélise; à Agolant j'ai été mariée en justes

noces ; tu vois ces douze reines et ces vingt pucelles que nul homme n'a jamais touchées : elles ont passé la mer avec moi : ton fils Claron d'ailleurs t'a dit nos tristes aventures. Inutile de t'en répéter l'histoire, en cet instant. Pour nous toutes je demande maintenant pitié ; donne-nous quelque nourriture et, quand nous aurons repris nos forces, fais-nous toutes baptiser. Au nom de ton Dieu, que nul de tes hommes ne touche nulle de nous !

— Je t'assure, s'écrie Girard, que vous n'avez rien à redouter. Si envers l'une quelconque de vous l'un de mes barons commettait vilenie ; si l'un d'eux ne vous saluait toutes avec pleine courtoisie, quelque haut que son épée lui soit ceinte au flanc gauche, pas davantage ne lui serait-il octroyé pardon que s'il eût eu l'audace de tirer ma grande barbe fleurie. Vous serez aussi noblement honorées que si vous aviez été engendrées par mon propre père : telle est ma volonté ! »

Les reines quittent la salle ; on leur apporte de l'eau, des quantités de serviettes et des bassins suspendus à des chaînes d'or niellé. Quand la reine Aufélise se met à table, son visage a déjà repris de belles couleurs : elle semble une rose dont en un matin de mai la rosée a été séchée par les rayons du soleil.

En courtois chevalier Girard la sert. Ah !

si vous l'aviez vu se lever, le rameau d'olivier à la main! Quelle fierté, quel orgueil respire son visage!

Il appelle son sénéchal : « Va servir la reine, » lui dit-il. Et il fait signe à son maître bouteiller : « De mes vins choisis les meilleurs et sans compter tu en verseras à la reine. » Et sans délai celui-ci obéit.

« Reine, dit Girard, si par le baptême tu peux gagner Dieu, tu le devras aimer et chérir.

— Sire, répond la reine, plus un jour ne voudrais-je vivre sans avoir été levée sur les fonts. »

A ce moment un messager se présente de la part du pape; il demande Girard.

Girard descend vivement les marches; il court embrasser le pape. Puis il lui dit : « Accepte de moi en présent deux des trois palais de cette ville. Dans ma grand'salle, viens avec moi : je t'y montrerai Agolant dans son cercueil, moins la tête que j'ai envoyée à Charlemagne; puis tu verras la reine Aufélise, femme d'Agolant, bien vivante, ainsi que douze autres reines sarrasines et vingt pucelles de leur suite, pucelles qu'aucun homme n'a jamais touchées. Il faut que ces trente-trois hautes et nobles dames tu les baptises sans longue demeure.

— A ton gré, répond le pape, mais c'est là lourde besogne pour moi qui suis las et à peine capable de me tenir debout. Demain, au lever du jour, je les baptiserai. »

Le lendemain, dès que le jour est clair, près des fonts on dispose les cuves ; on les emplit d'eau froide ; puis on apporte l'huile, le chrême et le sel.

Les reines reçoivent l'ordre de ne porter que leurs chemises, leurs manteaux et leurs chaussures. Muettes et mornes, elles obéissent ; elles frémissent de peur quand on les mène ainsi vêtues devant le pape, les sept évêques, le clergé et l'armée de Girard. Bon gré, mal gré, en présence de cette grande multitude d'hommes il leur faut avancer. Le pape les regarde et les montre au duc Girard : « Ces créatures qui sont là devant nous Dieu les a mises au monde pour servir et honorer les hommes.

— Voire, dit Girard, en nulle terre au monde il n'y en a de si belles. Si Charlemagne veut agir selon mes conseils, en haut lieu il les mariera. »

Le pape les signe d'abord ; puis on leur fait retirer leurs chaussures et leurs manteaux et dans les cuves on les plonge. C'est ainsi qu'elles sont baptisées.

Désormais la reine Aufélise s'appelle Cla-

rence, et chacune des trente-deux autres dames reçoit aussi un nouveau nom. Puis elles remettent leurs manteaux et leurs chaussures.

XIV

MARIAGE DE LA REINE CLARENCE

En Calabre reposent maintenant les morts de l'armée de Charlemagne. Les uns, les plus nobles, sont enterrés au moutier où l'empereur installe trois cents chanoines, chargés de prier Dieu pour eux; en trente-trois charniers sont ensevelis les autres.

Alors Charlemagne songe à rentrer en France; il appelle le pape et Girard, le vaillant duc, qu'il veut revoir avant de quitter l'Italie.

Le duc Girard fait préparer mules et mulets. Des plus riches atours les nouvelles reines sont parées. Sur le plus beau mulet monte la reine Clarence que nulle n'égale en grâce et en charme. Le duc Girard prend par le frein d'or le mulet qui la porte; par gaberie il offre son amour à la reine et la requiert du sien. Les autres chevaliers se dirigent vers

les autres reines. Et, tenant joyeux propos, tous se mettent en route.

Quand le duc aperçoit Charlemagne, il lui dit : « De tous mes gains je ne te veux celer aucun. Toutes ces dames sont reines sarrasines, qui viennent d'être rendues à Notre Seigneur. Celle-ci, la plus belle de toutes, est la femme d'Agolant. Cherche-lui, Sire, un mari digne d'elle. »

Près de la reine s'avance le duc Naime ; il la prend dans ses bras pour l'aider à descendre de selle. Comtes et barons, ainsi que le roi Droon et le roi Salomon, accourent auprès de Clarence, désireux de lui retirer le pied de l'étrier.

Clarence regarde Naime au visage et au menton. Elle lui dit : « Vassal, quel nom est le tien ?

— Dame, répond le duc Naime, pourquoi te le cacher ? C'est bien moi que tu as vu en Aspremont ; c'est bien à moi que de l'anneau tu as fait présent. »

Elle s'incline devant lui, elle jette un profond soupir : « Sire, dit-elle, à la bénédiction de Dieu ! Si du passé tu te souviens, maintenant tu agiras en noble chevalier.

— Du passé je n'ai rien oublié, reine. La femme que j'épouserai, comme je te le disais jadis, c'est de Charlemagne que je la tiendrai. »

Par la main droite Girard a pris le duc Claron. Sur une coute de soie d'Alexandrie il s'assied dans la tente royale; autour de Charlemagne prennent place trois rois, sept ducs et je ne saurais dire quant et quant de comtes et de barons. Girard de Fraite rappelle ses hauts faits. Puis à ceux qui ne la connaissent pas encore, il narre l'histoire des treize reines et des vingt pucelles.

« Elles sont toutes ici », dit-il à Charlemagne et d'une voix douce il poursuit : « Quand en ma jeunesse, il y a plus de cent ans, j'ai pris pour femme Emmeline la fille du roi de Hongrie, son savoir dépassait de beaucoup le mien. Si avec gloire et succès j'ai gouverné ma terre, c'est pour avoir suivi ses conseils. Or voici Florent, frère d'Emmeline. Si à Florent tu donnes armes et fourniment et si tu lui rends l'héritage de son père, mort pour te défendre contre tes ennemis, il pourra se marier avec Clarence, la femme la plus belle et la plus sage qui soit en Occident et en Orient. Jamais il ne trouvera compagne qui mieux lui convienne. Et si elle l'accueille bonnement et bellement, si elle accepte de devenir son épousée, Florent ne pourra qu'y gagner en tous points. Si d'ailleurs il refuse Clarence, de ma vie il n'aura plus mon amour. Quant aux autres reines, je les emmènerai avec

moi pour les marier à de hauts seigneurs bourguignons. »

Et Charlemagne répond : « A Florent je rendrai l'héritage de son père. Avec le duc Naime et Oger le Danois il me servira de conseiller. Quant à Clarence, elle a confié son anneau au duc Naime et c'est au duc Naime que je la devrais accorder. Mais à sa parole Charlemagne ne faillit jamais : quand tu m'as rendu ton hommage jadis, je t'ai promis d'agréer toute prière que tu m'adresserais : que de Florent Clarence soit donc l'épouse et qu'avec toi partent les autres reines ! »

Aufélise se lève sur ses pieds et Florent lui donne un doux baiser d'amour. Les autres reines assistent à ce spectacle. Elles ont le visage rose et coloré ; leurs riches atours accroissent encore leur beauté ; et chaque Bourguignon qui n'a encore femme s'empresse de demander à Girard une d'elles comme épouse.

Le pape sacre Florent et la reine Clarence, et sur le chef de cette dernière il pose la couronne que d'Afrique avait apportée le roi Agolant.

D'un brusque mouvement alors le vaillant Girard se tourne vers Charlemagne : « Dans mon royaume, dit-il, je ne reconnais aucune autorité que celle de Dieu : pour moi il n'existe

ni pape, ni empereur. Charles, dans la lutte contre Agolant je t'ai reconnu comme mon suzerain; de ma bouche même je t'ai ainsi appelé. Contre mon gré, j'ai plus d'une fois rendu hommage à ton pape et reconnu son pouvoir. Je l'ai même embrassé, je l'ai comblé de riches présents et je lui ai confié des infidèles à baptiser. Mais maintenant la guerre est finie : je ne le reconnais plus et, quant à toi, je te le dis à la face : toutes mes actions n'ont été commandées que par amour pour Dieu. A Dieu seul, désormais, je reste soumis. Je ne suis plus ton vassal, ni ton allié, et, de ma vie, je ne le serai plus. »

Sur ces mots, Girard saute sur son cheval et, sans s'incliner devant Charlemagne, il s'éloigne. Ses fils le suivent ainsi que les reines nouvellement baptisées et que tous les Bourguignons.

Les Français se regardent l'un l'autre. Un instant Charlemagne reste pensif. Puis un faible sourire éclaire son visage. Il branle la tête et doucement entre ses dents il dit : « Si ma vie me mène à un âge assez long, l'un de nous deux ravalera l'orgueil de l'autre. »

ADIEU DU TROUVÈRE

SEIGNEURS, je vous ai chanté d'Aumont et d'Agolant, de Charlemagne à la fière façon, du duc Naime, de Roland et de ses jeunes compagnons, de Girard, le vaillant duc de Fraite, et de ses fils.

Par centaines de milliers les chrétiens périrent en Aspremont : sur le champ de bataille même ils eurent leur récompense : car Dieu qui souffrit passion et qui de mort ressuscita saint Lazare les a appelés tout droit au paradis. Que de nous tous Dieu ait pareille merci !

Seigneurs, maintenant s'arrête ma chanson. C'est ici qu'elle finit et je ne veux plus rien ajouter.

TABLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049885426